



Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



Programme Psychanalytique d'Avignon

La violence

Année 2020-2021

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2020-2021

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2020-2021.

Remarques

Respect des droits d'auteur. Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

Respect du secret professionnel. Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet ; il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

Nous renouvelons notre invitation, à chacun d'entre vous, à présenter une élaboration clinique en lien avec le thème de l'année – afin de participer à la transmission du vif de la psychanalyse dans notre communauté de travail.

Institut du Champ freudien
Programme psychanalytique d'Avignon

Direction
Jacques-Alain Miller

Enseignants
Anita Gueydan
Jean-Paul Guillemolles
Gérard Mallassagne
Claire Poirot-Hubler
Julia Richards

Enseignants associés
Michèle Anicet
Chistelle Arfeuille
Élisabeth Doisneau
Michel Galtier
Josiane Vidal

Secrétariat
Anita Gueydan
3 rue Lagnes, 84 000 Avignon
tél.: 04 90 85 90 45
courriel: anita.gueydan@wanadoo.fr
site: <http://www.programme-psychanalytique-avignon.com>

- 5
ANITA GUEYDAN
La violence
21 novembre 2020
- 6
ANITA GUEYDAN
La Horde primitive
19 décembre 2020
- 10
PIERRE SIDON
L'individu contemporain
entre identités et addictions
16 janvier 2021
- 16
GÉRARD MALLASSAGNE
De la dénonciation à l'énonciation...
une clinique du soupçon
- 20
GEORGES SAADA
Atelier de lecture
– Violence et meurtre
dans les Apalaches –
- 24
MICHEL GALTIER
Logique du fanatisme
- 28
JEAN MARIE TASSEL
Ce lien entre nous
- 13 février 2021
- 34
JULIA RICHARDS
Remarques sur le concept
psychanalytique de l'acte
- 38
JOSIANE VIDAL
Atelier de lecture
– Considérations actuelles
sur la guerre et sur la mort –
- 43
ADELINE YZAC
S'arracher
20 mars 2021
- 48
SYLVIE BERKANE GOMET
Attentat sexuel, son obscure visée
10 avril 2021
- 55
CLAIRE POIROT-HUBLER
Une « brutalité opaque »
- 60
CHRISTELLE ARFEUILLE
Atelier de lecture
– Commentaire du texte
de Jacques-Alain Miller,
« Enfants violents » –
- 63
AURORE AUTISSIER CAPEAU
Leïla ou la révolte du croqueur
- 66
IVANA BUSTOS
Quelques points d'articulation
théorique - pratique

22 mai 2021

68

JEAN-PAUL GUILLEMOLES
La contamination par le covid
comme occasion de remaniements
psychiques

72

ÉLISABETH DOISNEAU
Atelier de lecture
– Dévastation dans la civilisation
*Variations sur « La tendresse
des terroristes »* –

75

ALINE ESQUERRE
Les impasses de la civilisation
et la psychanalyse

78

ISABELLE VIAL
Le septième continent et sa dérive
Retour dans le réel 2.0.

82

JEAN MARIE TASSEL
Le Sans scrupules
Le triomphe de la pulsion de mort
ou L'éclair de l'instant
mué en impitoyable illusion

19 juin 2021

ANAËLLE LÉBOVITS-QUENEHEN
Le feu est dans la langue*

*L'intervention de M^{me} Lebovits-Quenehen ainsi que la conversation qui a suivi n'ayant pu être enregistrées, nous vous invitons à vous référer à sa bibliographie sur internet, en particulier à son ouvrage, *Actualité de la baine*, amplement cité dans le présent recueil.

La violence

LA VIOLENCE est un terme courant qui fait partie de notre langage mais qui n'est pas un concept de la Psychanalyse comme c'est le cas pour l'Agressivité. Pour autant, la violence n'est pas extérieure à la psychanalyse.

D'emblée, Freud l'articule à la pulsion qui veut atteindre son but, quelles que soient les difficultés que le sujet de la parole peut rencontrer sur son chemin.

Dans son intervention « Enfants violents » Jacques-Alain Miller écrit : « La violence est la satisfaction de la pulsion de mort », soit le pur désir de détruire. Nous aurons à considérer la violence sous différentes formes accomplies de *Thanatos* :

Dans le réel : la pulsion se déchaîne dans le passage à l'acte ;
Dans le symbolique : c'est la violence d'un signifiant-maître qui assène un destin : « Tu seras ceci ou cela ! » ;
Enfin la violence issue du miroir qui se déploie dans l'imaginaire : celle du Narcissisme exclusif – toi ou moi.

Lacan parle de l'« écrabouillement » général si le Stade du miroir était automatisé comme le sont les voitures du manège (*Séminaire III*). C'est l'ordre de la parole, le symbolique qui viendra empêcher l'autonomie de l'imaginaire. Chaque fois que l'imaginaire produit de la violence, c'est la marque que le symbolique n'a pas opéré. La violence ne relève pas du refoulement, elle traduit avant tout un malaise de la civilisation.

Loin de chercher des recettes, nous tenterons de trouver des outils, des repères dans la clinique du singulier.

La Horde primitive

FREUD A DÉMONTRÉ dans *Malaise dans la Civilisation* que la violence est au fondement même du lien social et que dans un même mouvement, elle est ce qui menace ce lien ! C'est sur ce paradoxe fondamental que repose la Civilisation.

C'est avec le mythe du meurtre du Père que Freud va développer, dans *Totem et Tabou*, ce mythe fondateur : « Un Père violent, jaloux qui garde toutes les femelles pour lui et chasse les fils qui arrivent à l'âge adulte. Cette association d'hommes peut-elle provenir de l'état originaire. Un jour, les frères se coalisèrent, tuèrent et mangèrent le père, mettant fin à la horde primitive. »¹

À l'orée donc de la civilisation, le meurtre du Père par les fils. Et ce que le père avait empêché autrefois, ils se l'interdisent.

Ce qui crée lien social, ce qui empêche la violence, ce n'est pas le père interdicteur. Si les frères se sont unis pour tuer le père, c'est évidemment pour prendre sa place !

Comment se produit le passage fondamental de ce père Joueur originaire au père pacificateur ? Les fils mangent le cadavre du père animal (le totem) et ce faisant, nous dit Freud, ils incorporent leur modèle, ce qui leur permet de « s'identifier avec lui »² De cette identification surgit le nom du Totem. À la constitution d'une communauté, il faut donner un nom. « Le lien du sang devient ainsi un lien signifiant. »

C'est donc la loi qui établit un état de droit entre les membres d'un groupe humain unis par des liens affectifs. Mais cette conclusion sera battue en brèche quelques années plus tard avec son texte portant sur les névroses de guerre, qui est plus pessimiste.

Freud a découvert la pulsion de mort. D'emblée, il l'articule à la pulsion qui ne connaît pas de jour et de nuit. Elle veut atteindre son but en ne tenant pas compte des obstacles sur son trajet. Et si le sujet de la parole veut en témoigner, dans l'après-coup, il ne pourra rien en dire, sinon : « C'était plus fort que moi ! » C'est pourquoi la violence échappe au refoulement, elle n'est pas un symptôme interprétable. Dès lors, les liens affectifs entre les membres d'un groupe sont susceptibles d'être meurtriers. Dans le texte intitulé « Pourquoi la guerre ? » À la question d'Albert Einstein qui l'interroge sur la possibilité ou non d'éradiquer la guerre, la réponse de Freud est la suivante : il y aura toujours des guerres, elles seront toujours présentées comme légitimes, menées au nom du souverain bien : « Les conflits d'intérêts entre les hommes sont donc fondamentalement tranchés par le recours à la violence. »³

Peut-être la violence est-elle intrinsèquement liée à la civilisation en tant que telle.

Le point de départ Lacan en psychanalyse a été le « stade du miroir » ou l'on découvre que l'identification est dans son essence narcissique. Le terme de violence, c'est dans la psychose que Lacan la situe, au livre III de son *Séminaire*, dans la catégorie de l'Imaginaire, le champ du Narcissisme, le stade du miroir⁴. « Nous considérons la relation du narcissisme comme la relation Imaginaire centrale pour le rapport interhumain. »

Un schéma de Lacan

Le schéma L⁵ est la forme la plus simple de l'émergence du sujet. Le sujet n'y est pas encore barré, divisé par le langage – ce qui ne signifie pas qu'il n'est pas dans le langage, car il est pris dans une histoire qui le transcende avant même sa naissance et qui met en jeu ses parents, grands-parents etc. Le sujet est déjà marqué par le rapport de ses géniteurs au désir de l'Autre du langage.

1. FREUD Sigmund, « Totem et Tabou » *Essais de psychanalyse*, p. 289-290.

2. *Ibid.*, p. 290.

3. FREUD Sigmund, « Pourquoi la guerre ? », *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 204.

4. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 107.

5. LACAN Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 53 et 548.

Dans ce schéma L, il s'agit de l'infans qui découvre l'image de son corps et qui s'entend nommé – « C'est toi, Pierre. » – par le regard et la voix de l'Autre maternel ou son tenant lieu. La reconnaissance passe dès lors par un tiers dont l'assentiment est demandé (l'enfant se retourne vers celui ou celle qui le porte) pour la constitution du moi. C'est l'entrée dans le champ du symbolique sur l'axe A-à S qui donne naissance à un sujet qui sera « représenté par un signifiant pour un autre signifiant ».

Tant qu'il n'a pas la parole sur son être même, l'enfant est assujéti à l'Autre qui le nomme. Lacan situe l'aliénation sur cet axe a à a', soit le narcissisme dans son rapport avec ce que Lacan appelle « le semblable ».

Cependant, le rapport que nous avons avec ce « semblable » est déterminé par un temps premier qui est la constitution de l'image de notre corps, ce que Freud a appelé « narcissisme primaire ». Or, cette constitution de l'image anticipe sur les possibilités réelles de l'infans, né prématuré. En effet un nourrisson, non seulement est incapable de subvenir à ses besoins mais il n'a pas la maturité suffisante pour se tenir droit et avoir une image de son corps. Le stade du miroir consiste à repérer qu'il y a un temps où quelque chose se marque, dans une aliénation à l'image qui fondera ce qui deviendra par la suite le moi du sujet : « Cette image fonctionnellement essentielle chez l'homme [...], ce désaccord constitutif lié à sa prématuration à la naissance, son unification ne sera jamais complète parce qu'elle s'est faite par une voie aliénante, sous la forme d'une image étrangère, qui constitue une fonction psychique originale. La tension agressive de ce *moi ou l'autre* est absolument intégrée à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme. »⁶

Ce que cette expérience d'aliénation primaire montre, c'est que le narcissisme est une illusion dans laquelle le sujet va s'imaginer capable de se compléter dans l'autre. « Moi est un autre » écrit Lacan paraphrasant Rimbaud. « Le stade du miroir met en évidence cette relation agressive et ce qu'elle signifie. Si la relation agressive intervient dans cette formation qui s'appelle le moi, c'est qu'elle en est constituante, c'est que le moi est d'ores et déjà par lui-même un autre [...] Dans tout rapport, même érotique, avec l'autre, il y a quelque écho de cette relation d'exclusion, *c'est lui ou moi.* »⁷

Le stade du Miroir est l'avènement du narcissisme dans le plein sens du mythe antique – repris par Freud et par Lacan – c'est-à-dire une histoire d'amour du sujet pour sa propre image à laquelle il finit par si bien s'identifier, se conjoindre, qu'à trop la rencontrer... il y trouve la mort.

Lacan insiste sur l'aspect mortifère de l'image. Une image, ce n'est pas du vivant, comme le rappelle Jean Cocteau dans son film *Le testament d'Orphée* : « Les Miroirs sont des portes par lesquelles la mort vient et va. Du reste, regardez-vous toute votre vie dans une glace et vous verrez la mort travailler comme les abeilles dans une ruche de verre. »

L'écrabouillement

Dans le chapitre du Séminaire III intitulé par Jacques-Alain Miller « La dissolution Imaginaire », Lacan se demande ce que deviendrait un être humain réduit au champ Imaginaire⁸. Pour l'illustrer il prend ses références dans le domaine de ces petites machines qui ressemblent à des animaux dont le comportement est imprévisible, c'est-à-dire dont le fonctionnement s'autoalimente lui-même : « Pensez à ces petites automobiles qu'on voit dans les foires lancées à toute pompe dans un espace libre, et dont le principal amusement est de s'entrechoquer.

6. LACAN Jacques, *Le séminaire*, Livre III, *op. cit.*, p. 110.

7. *Ibid.*, p. 110.

8. *Id.*, *Ibid.*, p. 107.

Si ces manèges font tant de plaisir, c'est que le coup de s'entrechoquer doit bien être quelque chose de fondamental chez l'être humain. Que se passerait-il si un certain nombre de ces petites machines, chacune réglée par la vision de l'autre, étaient lancées dans le circuit ? cela aboutirait à une collision, un écrabouillement général. Ce n'est qu'un apologue destiné à vous montrer que l'ambiguïté, la béance de la relation imaginaire exige quelque chose qui maintienne relation, fonction et distance. C'est le sens même du complexe d'Œdipe [...] qui veut dire que la relation imaginaire, conflictuelle, incestueuse en elle-même est vouée au conflit et à la ruine. Pour que l'être humain établisse la relation la plus naturelle, celle du mâle à la femelle, Il faut qu'intervienne un tiers, qui soit l'image de quelque chose de réussi, le modèle d'une harmonie [...] une loi, une chaîne, un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole [...] l'ordre qui empêche l'écrabouillement, c'est-à-dire l'ordre du père. »⁹

À ce moment de son enseignement, la violence chez Lacan relève de manifestations prises au champ de l'Imaginaire, du narcissisme et ce qui permet de ne pas aboutir à l'écrabouillement, la violence, la destruction de l'autre relève de la logique de l'Imaginaire et c'est la loi de la parole. Le Symbolique vient empêcher l'Imaginaire dans son autonomie.

Chaque fois que l'Imaginaire parvient à produire la violence – nous l'avons entendu à la présentation clinique avec les patients des UMD – c'est la marque que le symbolique n'a pas opéré.

On pourrait écrire le binaire : violence/imaginaire ; et violence réduite/symbolique.

Il faut entendre chez Lacan cette dimension du Symbolique qui objecte, c'est la loi du langage qui sépare l'enfant du lien maternel.

Cas clinique

Pour compléter cette problématique du stade du miroir je vais évoquer le cas de cette jeune femme de 30 ans qui se dit « alcoolique depuis toujours » comme son père.

Elle a des idées noires, se trouve sans travail, sans argent... Et déprime dès qu'elle retrouve chez elle, c'est à dire chez ses parents, avec son père en particulier qui lui-même est alcoolique. C'est un ancien militaire de carrière, en invalidité depuis plusieurs années après un accident de travail. Ils sont donc à la maison. Seule la mère travaille. Sa mère, seul élément dominant de cette famille lui fait épouser dès l'âge de 15 ans un homme qui est en relation avec la mère, lui-même alcoolique, et dont elle dira que c'est « un coureur de femmes », s'inscrivant ni plus ni moins dans la série des femmes sans affects et même avec une certaine complaisance. C'est son père qui s'occupe d'elle « comme d'un bébé », il la materne, il est toujours présent et elle dira à quel point elle se sent « totalement dépendante de lui. » Sa vie est une suite ininterrompue de prises en charges entre les centres psychiatriques, centres de désintoxications et de postcure . Mais après un petit temps d'énergie retrouvée, elle se retrouve avec son père... déprime... recommence à boire et c'est le cercle infernal qui recommence, puisqu'elle ne peut pas se séparer de ce milieu familial dont elle est totalement dépendante.

J'en viens à ce qui justifie que je vous parle de ce sujet traité dans le cadre hospitalier.

À l'époque (20 ans) une campagne publicitaire était programmée à la télévision pour lutter contre l'alcoolisme où l'on voyait un homme dire cette phrase : « T'as vu ta gueule quand t'as bu ? » Cette phrase la concerne et quand elle boit, elle se campe devant son miroir et se la répète. Elle s'invective au masculin : « Eh Jo ! T'as vu ta gueule quand tu as bu ? T'es moche, Personne pourra t'aimer, même pas toi-même. » En le racontant, elle rit tristement en ajoutant : « Je sais bien que c'est moi qui parle. »

9. *Ibid.*

Dans ce scénario, elle est à la fois spectatrice et collée, identifiée à ce personnage et par sa voix, elle se parle... ou ça lui parle.

Elle restera longtemps dans la plainte. Adolescente, elle s'inventait des histoires d'amour auxquelles elle croyait. Je pensais, dit-elle « qu'on me regardait ». Ces histoires d'amour en fait se situaient dans une relation au miroir car, dit-elle encore « J'ai toujours eu ce sentiment de ne pas être vue. On ne me regardait pas. ». C'est alors qu'elle va « avouer » quelque chose dont elle ne parle qu'avec réticence.

À huit mois, un accident s'est produit : un objet brûlant – un fer à repasser – est tombé sur son visage. Une brûlure au second degré lui laissera une cicatrice en plein visage.

« J'étais monstrueuse » dira-t-elle ; elle ne pouvait plaire à personne... trop moche et la phrase dite par sa mère revient alors avec ses effets ravageants : « Tu étais tellement défigurée, tellement monstrueuse que ton père a voulu te tuer. »

L'image du corps propre, nous l'avons détaillé, n'a d'existence que si le regard et la nomination de l'Autre vient l'authentifier.

Dans le livre VIII de son Séminaire *Le transfert*, Lacan reprendra ce point signifiant d'où l'on se voit aimable et qui fait que l'on s'identifie à cette image renvoyée par l'Autre parental. Il y insiste :

« Ce qui se passe dans ce moment historique du sujet, c'est quelque chose d'imprévisible à cerner, d'impossible à prévoir [...] On n'en voit les effets que dans l'après coup de la structure. »

Cette femme ne peut affronter son image que quand elle a bu et se campe devant son miroir, témoignant de cette blessure, de cette marque sur son visage et de ce qu'elle a vu dans le regard de l'Autre parental : un « Je veux ta mort » au lieu d'un « Je t'aime ». Ce désir de mort aperçu très tôt dans le regard de l'Autre fait retour dans sa vie, dans cette phrase qui la concerne « T'as vu la gueule que t'as ! ». Elle se détruit avec l'alcool dont elle reste dépendante, tout comme elle reste aliénée aux signifiants familiaux, à ce vœux fondamental du père transmis par la mère : « Je veux ta mort. »

L'individu contemporain entre identités¹ et addictions

1. *L'apolitique* – en un seul mot – des identités

IMAGES, PAROLES, représentations, écrits... Propos privé, tweet, article ou œuvre d'art... tout peut faire attentat *in the eye of the beholder*² : plus rien n'échappe à un appétit insatiable de polémique, d'indignation, de scandale. Offense, blasphème, outrage, appropriation, caricature, stigmatisation... : les victimes, blessées dans leur « identité », répliquent : chasse aux sorcières, annulation, éviction, procès... On réclame des têtes ; et on en coupe. Indignation virale et polémique dans les médias, haine et lynchage sur les réseaux. L'injure est vue partout, on condamne à perpétuité ; ou pire.

Héritière d'une longue tradition de liberté d'expression, la France est, comme le monde, à son tour gagnée par cette « plus vieille passion fédératrice de l'Amérique, son plaisir le plus dangereux peut-être, le plus subversif historiquement : le vertige de l'indignation hypocrite. [...] l'indignation vertueuse »³. C'est une passion ancienne déjà relevée par Tocqueville⁴. Un Georges Dillinger, tenant d'une orientation réactionnaire, évoque une « libération brutale et profonde, de cet individualisme, triomphant, « individualisme terroriste », dit-il, qui s'accompagne d'un totalitarisme intellectuel généralisé ? »⁵. Mais l'inquiétude a gagné aujourd'hui toutes les sensibilités politiques de la société qui s'émeuvent de l'extension de la *politically correctness* et de l'affrontement qu'elle génère. Ainsi de la récente *Letter on justice and open debate*, parue dans le *Harper's magazine*, dans laquelle 153 intellectuels et artistes s'émeuvent publiquement de l'impossibilité de débattre de nos différences dans le climat irrespirable d'intolérance et de conformisme idéologique régnant qui a permis l'accession au pouvoir de Donald Trump et qui menace la démocratie⁶. Chez nous récemment, le sociologue Geoffroy de Lagasnerie pratiquant de la *cancel culture* (culture de l'annulation) défrayait la chronique en prônant de « reproduire un certain nombre de censures en vérité dans l'espace public pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes. »⁷

Déjà en 2016, l'universitaire Mark Lilla, qui se définit comme centriste libéral, alertait et suscitait la polémique à propos du glissement du libéralisme américain vers « une sorte de panique morale à propos de la race et du genre, la rendant incapable de devenir une force unifiante à même de gouverner. » Mais même s'il notait bien, dans son ouvrage de 2017, la sorte de « thérapie » que constituaient les meetings contemporains au détriment de la citoyenneté et du devoir qui contribue aux buts communs qui font société, il en appelait tout de même à un libéralisme « post-identitaire » inspiré des succès du libéralisme « pré-identitaire ». Parler de thérapie, c'est pourtant dire quelque chose de cette « folie de la victimisation » fondée sur les dites « identités ». Dans cette perspective, on recense deux types de réponse. D'abord, la tentative de faire valoir un universalisme, ici, républicain et laïque, dont on aperçoit, douloureusement ces jours-ci, qu'il n'est qu'un particularisme entre autres comme l'écrivait à Jacques Rancière, en 2015, Jacques-Alain Miller⁸. D'autre part, l'appel aux dites « valeurs », au Sacré, au Père, à l'Idéal, antienne largement répandue chez nous aussi. Elle apparaît pourtant comme une réponse en

1. Nous nous référons à la traduction d'*Identity politics*, à partir de l'analyse qu'en fait Laurent Dubreuil et en y rajoutant le s du pluriel à « identités » afin d'en accentuer le caractère pluralisé à l'infini (Dubreuil L., *La dictature ses identités*, Paris, Gallimard, 2019.)

2. *Beauty is in the eye of the beholder*, dit l'adage anglais pour évoquer la prééminence du *perceptiens* sur le *perceptum*.

3. ROTH P., *La tâche*, Gallimard, 2000, Édition du Kindle, p. 12-13.

4. TOCQUEVILLE A., « Du pouvoir qu'exerce la majorité en Amérique sur la pensée », *De la démocratie en Amérique*, livre I, tome II, chapitre VII, 1848.

5. DILLINGER G., « Le politiquement correct, un individualisme déchaîné », *Revue des deux mondes*, septembre 1996.

6. « Letter on justice and open debate », *Harper's magazine*, 7.7.20, sur Internet.

7. GEOFFROY DE LAGASNERIE invité du « Grand entretien » à la radio *France Inter*, Nicolas Demorand, Léa Salamé, 30 septembre 2020.

8. MILLER J.-A., « Réponse à Rancière », Site Internet e la revue *La Règle du Jeu*, 7 avril 2015.

miroir qui entend traiter les symptômes qu'elle confond avec leur cause : on ne restaure pas le Père par ses symboles⁹.

De même, le linguiste Alain Bentolila croit récemment pouvoir trouver la cause dans notre « appauvrissement lexical »¹⁰. Ou l'écrivain Frédéric Beigbeder qui évoque « la victoire de Disney sur Proust » à propos de l'invasion des emojis¹¹. Georges Orwell déjà parlait de « décadence de la langue »¹² Le langage est-il le symptôme ou la cause de la folie de l'identité ?

Il est en effet, disait Martin Heidegger, la « maison de l'Être », un « abri où habite l'homme », veillé par « les penseurs et les poètes. »¹³ Mais il est « abandonné dans l'interprétation technique de la pensée »¹⁴: « Le parler, qui appartient à la constitution d'être essentielle du *Dasein* et co-constitue son ouverture, a la possibilité, dit Heidegger, de devenir bavardage, et, comme tel, de ne point tant tenir l'être-au-monde ouvert en une compréhension articulée que de le refermer, et de recouvrir l'étant intramondain. [...] en vertu de son omission propre de tout retour vers le sol de ce dont il est parlé, le bavardage est nativement une fermeture. »¹⁵ Ce bavardage éclaire d'ailleurs peut-être cet « éloignement du concret », diagnostiqué, dans la langue, par Orwell.

Dépouillée par la « raison instrumentale » et compressée par la vitesse, la langue, notre patrie selon Barthes¹⁶, n'est plus d'aucun abri et dénude le *Dasein* de son « historialité », cette « facticité » qui l'habillait¹⁷. C'est peut-être là, la source de cette « société du mépris »¹⁸ qu'Axel Honnet, ultime représentant de l'École de Francfort, espérera, à la suite d'Habermas, arracher à la « réification » (Lukacs). Cette réification corrélative de « l'arrondissement à la technique ». Il espérait y parvenir par une action directe sur la communication, en ajoutant le conflit à la théorie de « l'agir communicationnel » d'Habermas. Mais Honnet se retrouve toujours aux prises avec la nécessité de la reconnaissance hégélienne. Débarrassée, croit-elle, du réel qui se met en travers, la raison instrumentale laisse les acteurs sociaux méprisés dos à dos dans une concurrence victimaire sans merci. Déguisée en affirmation des identités, obnubilée par le jugement de l'autre dans lequel il décèle son propre mépris, c'est en réalité une nouvelle version, sortie du contrat social, de la force des faibles – les dites minorités –, faite de ressentiment et de nihilisme. Ce qui ne fait pas la politique, en deux mots mais bien une *apolitique* en un seul mot.

Et dans ces « jeux olympiques de la victimisation »¹⁹, selon l'expression d'Alain Finkielkraut, c'est un « retour de la loi du Talion » et une « injustice envahissante », par exemple sous la forme du *#BalanceTonQuoi* dans l'impunité que confère la vitesse et la masse affirme l'ancien juge André Lehman²⁰. Philip Roth, dans *La tâche*, évoque « l'héroïsme » de la dénonciation du « monstre »²¹ et la perspective de pureté « terrifiante » et « démente. »²²

9. On se souvient que Nicolas Sarkozy a fait voter en 2003 un « outrage au drapeau ou à l'hymne national », qui n'a en rien empêché la poursuite nombreuse de telles manifestations par la suite. De même, un Éric Zemmour déplore la fin de l'obligation de donner des prénoms du calendrier.

10. BENTOLILA A., « La pénurie de mots est une des causes de la violence des adolescents », *Le Figaro*, 9 octobre 2020.

11. BEIGBEDER F., *L'homme qui pleure de rire*, Grasset, 2020, p. 291 de l'Édition du Kindle.

12. ORWELL G., « La politique et la langue anglaise » (1946), *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais*, Ivrea/Encyclopédie des Nuisances, 2005.

13. HEIDEGGER M., *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier éditions Montaigne, 1970, p. 67.

14. *Ibid.*, p. 69.

15. *Ibid.*, Chap. v, B, §35.

16. BARTHES R., *Leçon*, Seuil, 1978.

17. HEIDEGGER M., *Être et temps*, *Ibid.*, Chap. v.

18. HONNET A., *La société du mépris*, La découverte, 2006.

19. FINKIELKRAUT A., *Interview au Journal Du Dimanche*, 21.9.14, sur Internet.

20. LEHMAN A., « La libération de la parole n'autorise pas la diffamation », *Le Figaro*, 18 octobre 2020

21. *Ibid*, p. 66.

22. *Ibid*, p. 327.

Pourtant, cette violence du ressentiment n'est pas sans joie. C'est une joie mauvaise sur un air de fête, une ironie sarcastique permanente qui s'en prend aux victimes de la dénonciation et qui fait l'Empire du Bien jadis célébré par Philippe Murray : la figure du surmoi contemporain sous sa face d'impératif de jouissance. Un Bien tout Un sans envers, « marié » à la Fête. Non pas un idéal luttant entre autres idéaux pour sa prééminence, mais le règne sans partage des slogans, anéantissant la légitimité de tout dialogue. Et le « spectacle [qui] est l'envers du dialogue », selon Guy Debord²³. C'est « le bouffon qui devient le roi, [...] un nouveau système : le comico-populisme », écrit Frédéric Beigbeder dans *L'homme qui pleure de rire*²⁴.

La clinique de notre époque est donc bien ironique, selon l'expression de Jacques-Alain Miller²⁵ : « La modernité ironique, la modernité qui sait que tout n'est que semblants. »²⁶ Elle est même maniaco-dépressive, qui chemine entre la mélancolie de l'identification « au caractère sans médiation et infatué »²⁷ au déchet – la victime – et l'élation témoignant de l'autonomie du réel déchainé : « Le point de départ trouvé dans la jouissance est le vrai fondement de ce qui apparaît comme l'extension, voire la démence de l'individualisme contemporain. »²⁸ L'identité, rappelle Clotilde Leguil, est un « appel [...] par le courant romantique [...] destiné à lutter contre “le vertige de la désidentification” »²⁹. Et « le “Nous” communautaire est une façon pour le “Je” perdu dans un monde sans repère, d'asseoir une identité qu'il aurait en commun avec quelques autres, là où la mondialisation conduit à renoncer à toute identité subjective. »³⁰

Mais tout autre que la « soudure de l'identification » du « sujet capté dans le Discours du maître »³¹, l'identité c'est le masque labile, le voile inconsistant, le fard criard, la baudruche enflée... Qui dissimulent, mal, la « tache » réelle (cf. Roth) que chacun est : car « il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. »³² Chez Roth la tache réelle, et, comme telle, forclosée, fait retour ironique et absurde : prix payé pour le rejet, impensable, de sa couleur de peau par son personnage.

Nous sommes donc dans une « guerre de nous contre nous »³³, qui rappelle celle d'un « tous contre tous »³⁴, état en quelque sorte intermédiaire, médié par les identités comme « appel [...] par le courant romantique [...] destiné à lutter contre « le vertige de la désidentification » »³⁵ écrit Clotilde Leguil. L'« identité que porte en soi l'idéalisation narcissique »³⁶, inconsolable

23. DEBORD G., *La société du spectacle*, Gallimard, 1967, p. 9.

24. BEIGBEDER F., *L'homme qui pleure de rire*, Grasset, 2020, p. 291 de l'Édition du Kindle.

25. MILLER J.-A., « Clinique ironique », *Revue La cause freudienne*, n° 23, 1993.

26. MILLER J.-A., « Pièces détachées », I & II, *La Cause freudienne*, n° 60, Paris, Seuil/Navarin, juin 2005, p. 163.

27. LACAN J. « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, p. 172, Seuil, 1966.

28. MILLER J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 7-29.

29. LEGUIL C., « Le sujet lacanien, un “Je” sans identité », in « Foucault à l'épreuve de la psychiatrie et de la psychanalyse », *Revue Asterion*, n° 21, 2019.

30. LEGUIL C., « Je », *une traversée des identités*, PUF, 2018, p. 18-19.

31. MILLER J.-A., cité par Clotilde Leguil, « Du symptôme au fantasme, et retour », *Cours L'orientation lacanienne 1982-1983*, inédit, délivré dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII.

32. LACAN J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, septembre 2011, Navarin éditeur.

33. GARCIA T., *Nous*, Grasset, 2016, p. 253.

34. HOBBS T., *Léviathan*, 1^{re} partie, chap. 13, § 62, Gallimard, 2000, p. 224.

35. LEGUIL C., « Le sujet lacanien, un “Je” sans identité », in « Foucault à l'épreuve de la psychiatrie et de la psychanalyse », *Revue Asterion*, n° 21, 2019.

36. LACAN J., « Situation de la psychanalyse en 1956 », *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 479.

de l'inexistence d'une « parole pleine » – « identité à ce dont elle parle »³⁷ – s'enfle et se diffracte à l'infini, « se multipliant sans cesse »³⁸. Elle se réplique, se morcelle et dérive, insituable, s'épuisant pour gagner une autonomie factice en « meutes identiques »³⁹ contre une fatalité intersectionnelle et un destin d'absorption-dissolution dans des « conflits de découpage », « chevauchements » et « recouvrements »⁴⁰. Ghettos⁴¹, archipels⁴² séparés les uns des autres par l'irréconciliable de leurs autonomies antagonistes, elles dessinent un lien social balkanisé⁴³. Est-ce cela qu'annonçait Lacan par « l'ère des impérialismes » succédant à l'effondrement des Empires⁴⁴ ?

Puisque l'Autre, le lieu de la Référence, est inconsistant, qu'il n'existe pas : « ce qu'on appelle globalisation, explique Jacques-Alain Miller, c'est un processus de détotalisation qui met toutes les structures « totalitaires » à l'épreuve [...] ...on pleure sur l'élément traditionnel [...] C'est bien sûr corrélatif d'un appel à l'autorité, au retour à l'ordre, d'un appel désespéré au règne du signifiant-maître qui est en train de s'abolir. [...] Dans le pas-tout social [...] le signifiant ne nous arrive plus que par blocs organisés, il tend à se présenter à nous par des fragments discontinus [...] essentiellement fragmentaires, avec un effort pour essayer d'y ajouter une organisation qui est tout le temps en train de se défaire [...] La machine du pas-tout comporte la constitution d'autant plus insistante de micro-totalités [...] qui offrent dans le pas-tout des niches, des abris, un certain degré de systématisme, de stabilité, de codification, et qui permettent de restituer la maîtrise mais au prix d'une spécialisation extrême. Il faut choisir un champ très restreint de signifiants, un champ très restreint de savoir où l'on restitue une maîtrise. »⁴⁵

À l'extrême, la limite de ce processus, c'est le *Hikikomori*, bien au-delà du célibataire : le chez-soi comme *safe space* ultime.

Ce qui nous mène à ma deuxième partie – j'irai bien plus vite :

2. Les addictions

Car il y a aussi moyen d'être seul, y-compris au-milieu des autres : c'est d'être suffisamment appareillé pour s'extraire du lien social. On peut, par exemple recouvrir la parole par le bruit de la musique omniprésente, habitude qui s'étend à l'extrême. Mais la réalité augmentée se profile qui complètera le dispositif par l'appareillage du regard. Et ce n'est que le début de l'extension de prothèses à même de nous détourner du corps de l'autre. Les prothèses de toutes sortes abondent – c'est la « pluie d'objet » selon l'expression de Jacques-Alain Miller, et c'est pourquoi les addictions font désormais symptôme social.

Au même titre que les « identités », elles tentent l'individu contemporain afin de lui assurer l'immunité sexuelle, dans un monde où l'on n'ignore plus que rien n'est au préalable inscrit du rapport entre les sexes : ce que veut dire qu'« il n'y a pas de rapport sexuel »⁴⁶ : dépouillé de la tradition, anomique, l'individu contemporain est en effet voué à l'agression : écorché vif. Tout dire lui fait attentat – contribuant d'ailleurs au « déclin de l'interprétation » dans la pratique analytique – et les addictions lui font pansement.

L'identité est nomination, écriture, et comme telle concrétion et traitement de la jouissance.

37. LACAN J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », *Écrits*, *op. cit.* p. 381.

38. DUBREUIL L., *La dictature des identités*, Paris, Gallimard, 2009, p. 8.

39. *Ibid.* p. 22.

40. GARCIA T., *op. cit.*

41. DUBREUIL L., *op. cit.*, p. 11.

42. FOURQUET J., *L'archipel français*, Paris, Seuil, 2019.

43. KEPEL G., « Séparatisme : "La question qui se pose est de savoir si la balkanisation est inéluctable" », *Le Figaro*, 21 septembre 2020.

44. LACAN J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2003, p. 362-363.

45. MILLER J.-A., « Intuition milanaise », *Revue Mental*, n° 12, 2003, p. 17-21.

46. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 346.

L'addiction est aussi action directe sur celle-ci.

On pourra évoquer à ce sujet, dans la discussion, le cas de Marguerite Duras, opposé à celui de Joyce, cas où coexiste une consommation d'alcool en parallèle de l'écriture, une écriture sans Autre auprès duquel constituer une énigme semble-t-il.

Voir par exemple dans *Le livre dit* :

Page 132 : « je me fous complètement de ce qu'on va dire de mes films, de ce qu'on dit de mes livres, je m'en fous. »

Page 102 : « quand le livre est fait et qu'il est donné à l'imprimeur et que je le quitte, comme un amant, je ne veux plus savoir ce qu'il en advient. Sans ça, je ne vivrai plus, ce serait horrible ! » « Plus rien ne me regarde déjà, de ce qui surviendra... »

Page 156 : « je ne m'occupe jamais de qui verra le film. »

L'écriture sans le lien à l'Autre (d'ailleurs sans le Dieu de Donnadieu) peut-elle en effet corriger l'erreur dans le nœud qui, chez Joyce, et dans l'écriture en général me semble-t-il – j'en propose l'hypothèse –, noue nécessairement le réel au symbolique comme le dit Lacan dans *Le sinthome* ? Et sans ce nouage, l'imaginaire du corps ne peut-il que tomber. Hypothèse à même peut-être aussi de différencier encore le lien de Duras à Yan Andréa comme homosexuel par opposition au rapport sexuel possible entre Joyce et Nora. À Duras, sans doute peut-on dire que Yann Andréa ne va pas comme un gant. D'où le mariage avec... la bouteille ?

3. Diagnostic et traitement

Le sujet contemporain expulsé de la dialectique de la parole, de l'articulation symbolique, oscille donc entre le Un et l'objet : « Lutte titanique, écrivait Jacques Alain Miller en 2015 dans sa réponse à Rancière⁴⁷ : qui l'emportera, du gadget ou de l'Un ? de l'objet ou du signifiant-maître ? En résultera-t-il un mariage de la production intensive et de l'identification nationaliste, à la chinoise ? »

On pourrait reconnaître dans ce mariage la matrice de toutes les identités à l'ère du Discours Capitaliste car ce sont des identités de consommateurs. Elles conjoignent par essence le Un et l'objet comme l'inscrit le mathème du Discours Capitaliste qui rompt l'articulation du Discours S_1-S_2 et qui rompt l'impossible $\$ // a$. Mais c'est le Un collectivisé des modes de jouissance considérés comme imaginables. Soit qu'ils se constituent comme communautés définies par telle ou telle pratique sexuelle ou choix d'objet, soit qu'ils trouvent dans les prothèses et les gadgets tel ou tel mode d'usage du corps appareillé par ces objets produits par la technique. C'est alors des hobbies ou des identifications à une marque. On peut ainsi dire que toute identité contemporaine tend à fusionner le signifiant et la jouissance prothétique dans une tentative de nomination qui n'est pas une humanisation réciproque de la jouissance et de la loi mais une soudure de la division subjective par l'appareillage prothétique. Elle débarrasse l'articulation du discours (S_1-S_2) du réel de la division subjective, ce qui génère le bavardage évoqué avant, par Heidegger, par Orwell aussi. Et c'est ainsi que l'on assiste à une double prolifération : celle de la parole vide et celle de la jouissance appareillée, prête à porter, communautarisable.

C'est ainsi que je lis la réification chère à l'École de Francfort. Rappelons ce qu'en dit Axel Honneth : « se réclamant de Marx, il [Lukács] affirme en ouverture de son essai que la réification ne signifie rien d'autre que le fait "qu'une relation entre personnes prend le caractère d'une chose" ⁴⁸ ⁴⁹

47. *Ibid.*

48. LUKÁCS G., *Histoire et conscience de classe*, Minuit, 1960.

49. HONNETH A., *La réification*, NRF, Gallimard, 2007, p. 21.

Mais pour notre part, il nous faut préciser que :

- nous réifions l'autre, partenaire sexuel, dans le fantasme qui nous met en relation avec une partie, fétichisé du corps ; c'est la question du désir, en particulier masculin.
- nous sommes réifiés comme venant au monde, en tant qu'objet de la jouissance maternelle,
- nous pouvons le rester par choix : celui de l'aliénation, celui du masochisme,
- au niveau politique, il y a la servitude volontaire.

Il ne faut pas donc confondre la réification des gadgets, celle qui nous assimile aux objets que nous consommons, qui nous met hors discours et ce réel de l'objet, comme effet du discours. Peut-être faut-il réserver ce terme de réification à cette modalité spécifique du discours du capitaliste qui correspond de fait à un « hors discours ».

Lorsque Georges Orwell évoque la langue de bois, en quelque sorte, dans sa perte du caractère concret de la langue, on semble lire au contraire, comme chez Heidegger avec l'éloignement du Dasein, une idéalisation pure de cette langue, ce *globish* généralisé, incapable de faire place à l'existence singulière, l'écrasant pour qu'il s'en serve comme d'un outil plutôt qu'il n'y trouve aucun abri de l'être.

Dans cette perspective il ne s'agit pas tant de réification que d'une déconnection entre le tel de l'existence et la langue : une impossibilité de particularisation de la langue de chacun, une standardisation utilitariste de la langue comme outil standard, une novlangue unitaire faite des signifiants unaires isolés, hors discours, qui ne produit aucun réel, en tant que le réel c'est ce qui naît de l'affrontement de la langue au corps.

Dans le champ des addictions, les groupes d'anonymes sont le prototype des groupes de consommateurs et des identités en tant qu'elles sont explicitement identités sans le Père, sans le Nom du Père. Elles ont réussi à conjoindre le Un et l'objet comme toutes les autres et en particulier en proposant comme solution prête-à-porter que l'addict s'identifie à lui-même comme malade, en rémission perpétuelle. C'est bien plus simple que « l'identification sinthomale » inventée par J.-A. Miller⁵⁰ (en 1991) et cela fait surtout l'économie de la psychanalyse. Malheureusement, cela ne fait ni une identité assez singulière pour forer une place singulière à ces sujets primitivement expulsés de tout lien social, ni un éloignement suffisant de la consommation, bien au contraire. Et c'est, par définition – les Anonymes –, une asymptote, une identité de sans-identités dont on devine aisément l'espoir qu'elle partage avec sa communauté chrétienne d'origine : celui l'abandon de l'infamie primordiale dans un processus de *rebirth*. On n'y parvient qu'au prix de demeurer dans sa tribu et c'est une aliénation comme une autre...

Aussi bien au niveau clinique, que politique, il n'y a pas d'autre traitement possible que ces actions directes sur la jouissance – qui sont bien sûr une solution et non pas un problème, sans la réintroduction d'une intermédiation à même d'introduire une séparation dans ces aliénations. Il s'agit du Discours du Maître éclairé par le Discours Analytique. Cela veut dire la réinstauration d'un sujet supposé savoir, en lieu et place du Père dissipé. C'est aussi valable pour le traitement du capitalisme financiarisé comme le rappelait jadis J.-A. Miller lors de la crise financière⁵¹. Ce qui peut se dire : le père, savoir s'en servir à condition de pouvoir s'en passer. Un analyste peut s'y appliquer en institution...

Et en politique ?

50. MILLER J.-A., La Cause du désir, n° 91.

51. In *Le Point*.

De la dénonciation à l'énonciation... *une clinique du soupçon*

A

PARTIR D'UNE PRÉSENTATION clinique, comment un sujet, par le biais d'une construction à plusieurs, peut « reprendre langue » et formuler une demande.

La violence n'est pas un concept de la psychanalyse, et encore moins un concept fondamental de celle-ci. Il suffit, pour s'en convaincre, de relever que le terme de « violence » ne figure dans aucun des dictionnaires de psychanalyse faisant aujourd'hui autorité en France. Les œuvres complètes de Freud en langue allemande, les *Gesammelte Werke*, ne proposent que trois références : *Malaise dans la civilisation*, *Pourquoi la guerre ?* et *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Dans le champ philosophique, en revanche, ce terme a toujours conservé une certaine notoriété théorique – en particulier dans la physique d'Aristote – ou plus proche de nos préoccupations – le sujet et le lien social – en philosophie politique et en philosophie de l'histoire. Quelques noms se détachent : Hegel, Marx, Nietzsche.

Je vous propose une *présentation clinique*, un peu particulière, puisqu'elle ne peut « ex-sister » en présentiel. Elle tient à la fois de la présentation et de la construction du cas, issue de ma pratique en institutions auprès d'enfants et d'adolescents, présentant des troubles de la personnalité. Nombreux étaient les adolescents qui refusaient l'offre de parler avec un psychologue, invoquant le fait qu'ils n'avaient rien à lui dire, pire, qu'ils considéraient que parler ne servait à rien. Point de sujet-supposé-savoir, donc point de transfert positif, parler ne servait à rien et même pour certains, leur faisait perdre du temps...

Une phrase, rapportée par l'infirmière : « Arthur vous a à l'œil. » m'a mis au travail. « Avoir quelqu'un à l'œil », telle est la définition que donnait Lacan du *transfert négatif* pour qualifier son rapport à Freud, saisissant ainsi la portée féconde de cette position ombrageuse. (Cette expression reprend « tenir l'œil », qui signifiait au XV^e siècle « surveiller ». Avoir quelqu'un à l'œil signifie qu'on le surveille, en général pour l'empêcher de faire mal.) Ce mot de Jacques Lacan met en évidence en quelque sorte une positivité du transfert négatif par laquelle la pulsion de mort se met au service du savoir.

La pratique auprès des enfants et des adolescents met en relief la façon de prendre en compte la violence, qui semble, de plus en plus, participer du malaise dans notre société. Une pratique d'une vingtaine d'années en ITEP, accueillant des adolescents présentant des troubles du comportement et de la personnalité, m'a confronté à l'expression d'une violence, que les divers intervenants avaient beaucoup de mal à gérer. L'expression, très variée, de cette violence était souvent silencieuse ou agie dans des passages à l'acte.

La violence est-elle un symptôme ?

Lors de sa conférence à Nîmes le 7 juin 1997, Jacques-Alain Miller rappelait que le symptôme est quelque chose qui gêne et dont on veut se débarrasser, comme un *scrupule* – au sens étymologique – c'est le petit caillou, la petite pierre pointue que l'on a dans la chaussure et qui gêne pour marcher, qui fait boiter. Au sens figuré c'est le sentiment d'inquiétude, l'embarras, le souci. Nous avons là le versant *encombrement* du symptôme. Avec le symptôme analytique, nous passons de ce qui est objectivé, c'est-à-dire vu, observé, c'est la clinique du regard – l'aspect phénoménologique – à ce qui est entendu, subjectivé, c'est la clinique de l'écoute. Mais au-delà de la façon dont le sujet parle de son symptôme, à quoi sert-il, que serre-t-il ? Le symptôme est Janus, avec ses deux faces, l'une d'encombrement, c'est la version freudienne, l'autre d'arrangement – Lacan parle de « solution élégante » à propos de Schreber – c'est le symptôme lacanien.

Freud définit le symptôme comme *Anzeichen und Ersatz*, c'est-à-dire « *signe et substitut* », *einer Triebbefriedigung*, « *d'une satisfaction de la pulsion* ». Il y ajoute un adjectif, *unterbliebenen*, le préfixe *unter* signifie « *sous* » ou « *en dessous* », mais qui comporte aussi d'autres sens, notamment « *ce qui n'a pas lieu, ce qui ne se reproduit plus* ». Dans sa traduction d' *Inhibition, symptôme et angoisse*, Michel Tort traduit cette phrase par « le symptôme serait le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu ; il serait un résultat du processus de refoulement. »¹ J.-A. Miller donne un petit accent heideggérien à l'adjectif en disant « *une satisfaction non advenue* ».

Si nous considérons le symptôme à partir de la pulsion, Jacques-Alain Miller le définit par le mode selon lequel le sujet est foncièrement heureux. Ce que Freud appelle pulsion, et qui est un mythe, renvoie à la notion que « le sujet est toujours heureux », sans le savoir, et même dans sa douleur, « c'est même sa définition », vous trouvez ça dans *Télévision*. C'est le point de vue freudien de la pulsion. Avec vos malheurs vous fabriquez du bonheur. « L'appareil psychique, c'est la petite maison du bonheur. Il (le sujet) est heureux et il ne s'en aperçoit pas, en général en raison de son attachement à des idéaux, à des images idéales² » souligne Jacques-Alain Miller.

« Qui dit symptôme en psychanalyse dit déplacement de la pulsion, ou du moins, dans les termes freudiens, substitution d'une satisfaction de la pulsion – ce qui, en lacanien, peut se traduire par jouissance. Or la violence ne se produit-elle pas quand justement il n'y a pas ce déplacement, cette substitution, cet Ersatz, comme s'exprime Freud ? [...] l'émergence de la violence, n'est-ce pas le témoignage qu'il n'y a pas eu de substitution de jouissance ? »³

De la dénonciation à l'énonciation

Arthur, 14 ans, arrive à l'ITEP, dont la particularité est d'avoir un collège en son sein. Depuis le divorce de ses parents il vit chez sa mère. Devant ses conduites asociales – absentéisme scolaire, fugues, consommation de produits toxiques, fréquentation de squats –, sur l'injonction du juge des enfants, il est envoyé chez son père avec le diagnostic d'« adolescent intelligent présentant de graves troubles du comportement, désinsertion scolaire et sociale, évolution vers des comportements psychopathiques. La mère est dite n'avoir aucune autorité sur son fils ». Le père, qui a une compagne et deux garçons, accueille son fils. Enseignant, il ne peut prendre sa place auprès de son fils, qui refuse les images identificatoires qu'il lui offre. Arthur se maintient dans une attitude de refus et de repli, refusant de sortir de sa chambre, il fréquente des bandes de jeunes. Il ignore la compagne de son père et agresse ses deux demi-frères. Le père demande une mesure de protection judiciaire. Dès son admission, Arthur divague dans l'établissement ; il est dans l'errance, ses fugues avec mise en danger font craindre le pire, il se fait l'objet déchet de l'Autre – *sicut palea*. (Ces deux mots latins veulent dire « comme du fumier » et auraient été la réponse de Saint Thomas d'Aquin à la fin de sa vie quand on lui demandait ce qu'était pour lui son œuvre, sa *Somme théologique*.)

Je le reçois, il ne formule aucune plainte, pas une seule demande, il ne veut plus être scolarisé, « Je n'ai pas demandé à être ici. » Alors pourquoi vient-il ? Il vient sur la demande du juge, mais peut-être vient-il pour « Autre-Chose » ? Cet « Autre-Chose » dont parle J. Lacan : « Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre

1. FREUD Sigmund, « *Inhibition, symptôme et angoisse* », PUF (1981), Chapitre II, p. 7.

2. MILLER Jacques-Alain, « *La psychanalyse, la cité, les communautés* », « *La Cause freudienne* », n° 68, mars 2008, p. 108.

3. MILLER J.-A., « *Enfants violents* » « *Intervention de clôture à la 4^e Journée de l'Institut de l'Enfant* ».

est forcément la décevoir, puisque ce qui est demandé, est en tout cas Autre-Chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir. »⁴ C'est un au-delà de la demande d'amour.

Arthur ne veut pas me rencontrer, il n'a rien à dire. Je prends acte et lui précise que je ne le laisserai pas tomber. Arthur refusait de parler. La possibilité d'une relation transférentielle avec l'un d'entre nous semblait impossible, voire persécutrice. L'amour de transfert lui faisait violence, pas de sujet-supposé-savoir, plutôt un sujet-supposé-malveillant. Il fallait une trouvaille qui permette une rencontre avec cet adolescent, en le mettant à l'abri d'un possible transfert qu'il semblait redouter. Il fallait lui faire une offre qui crée la demande, extraire de son discours – fut-il silencieux – ce qui pouvait lui permettre de s'inscrire en tant que sujet dans la chaîne signifiante. J'ai proposé à l'équipe de constituer un nouage – qui n'est pas sans faire écho au nouage borroméen – entre les trois référents responsables d'Arthur, l'enseignant, l'éducateur et moi-même. Nous avons décidé de nous rencontrer hebdomadairement pour parler d'Arthur : nous « parlons Arthur ». Ainsi se constitue une « structure » inédite que nous avons nommée « tripode ». J'informe Arthur de ces rencontres, il peut à tout instant nous interpeller. Le tripode instaure un autre \mathbb{A} qui parle Arthur, sans coercition, qui prend soin de lui, qui ne le laisse pas tomber.

Dans la pratique avec les enfants et les adolescents, la question de la jouissance est au premier plan. Elle nous apparaît comme de plus en plus prégnante, envahissante, l'objet prend le pas sur le signifiant, soulignant la prévalence de la jouissance sur l'idéal comme marque de la société contemporaine. Dans *Télévision*, Lacan souligne que « désormais notre mode de jouissance ne se situe plus que du plus-de-jouir ». ⁵ J.-A. Miller propose de l'écrire $a > I$. Partant de ce mathème, quelle incidence politique par rapport aux idéaux, qui constituent le programme décliné à l'adolescent et à ses parents, lors de l'admission, dans l'établissement ?

Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan propose de « faire de la jouissance une fonction et de lui donner sa structure logique »⁶, qui, malgré son côté énigmatique, nous permet de nous orienter dans la pratique analytique avec les adolescents. Comment un psychanalyste peut-il, par le transfert même négatif, faire de la jouissance une fonction qui permette au sujet de retrouver « son essence réelle » pour remettre en route le désir ?

Le programme des idéaux est basé sur l'identification aux signifiants maîtres, du côté du « tous égaux ». Le discours du maître y est prévalent : c'est le retour vers les Noms-du-Père, la limite par l'interdit. Un autre mode de civilisation est de faire lien avec la jouissance, programme difficile à mettre en œuvre, à inventer. Comment le discours de l'analyste, face à des adolescents pris dans cette clinique de la satisfaction, cette jouissance effrénée de l'objet, peut-il faire surgir un sujet ? En essayant de proposer un lieu où l'adolescent pouvait parler avec l'un, les deux, les trois référents. Ce n'était plus le symptôme à éradiquer afin que le sujet adhère aux idéaux, mais son rapport à l'objet, l'objet a .

Arthur s'est mis à parler à l'éducatrice de son souhait de faire un stage de palefrenier, il s'intéressait à la voltige équestre, rencontrée grâce à une tante maternelle. Nous avons répondu favorablement à sa demande avec en contrepartie son engagement à soutenir son désir et de mener son stage jusqu'au bout, ce qu'il a fait avec succès. Parallèlement il a commencé à venir me voir, pour me montrer des clips vidéo de ses voltiges à cheval, il y excellait. Séances très courtes, marquées par la prégnance de l'image, *image orthopédique, unifiante*, qui n'est pas sans rappeler le stade du miroir, l'identification spéculaire $i(a)$, mise en fonction de l'objet regard. Je l'encourageais à poursuivre, lui signifiant que ses séances et le stage étaient très importants. Il se mit à me parler de son image qu'il souhaitait restaurer pour son entourage, de son père,

4. MILLER J.-A., « *La psychanalyse, la cité, les communautés* », *La Cause freudienne*, n° 68, mars 2008, p. 108.

5. LACAN Jacques « *Télévision* » Seuil 1974, p. 54.

6. MILLER J.-A., « *Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, Navarin Éd., n° 65, p. 105.

de sa mère. Il a traversé des moments d'angoisse, lorsque le maître de stage lui a annoncé qu'il allait peut-être devoir interrompre le stage, lorsque sa mère est partie travailler à l'étranger, lorsqu'il a affronté le désintérêt de son père, enseignant, pour son orientation.

Le sujet adolescent est en proie à des fixations de jouissance liées à un objet pulsionnel, à des signifiants surmoïques. Pas question de privilégier la jouissance sur l'idéal, ce pourrait être une forme de retour à la nature contre la culture. La dimension subjective est toujours à réactualiser, celle qui prend en compte et fait le lien logique entre l'unification par l'idéal et la pulsion de mort, entre les effets du signifiant et de la jouissance. Cette solution, précise Philippe Lacadée, suppose le « temps logique propre à chacun pour que se dénoue le rapport qu'il entretient avec l'inexorable⁷ ».

À propos du dernier enseignement de Lacan, J.-A. Miller fait équivaloir le sujet et la jouissance: « Ce qui se véhicule dans la chaîne signifiante, c'est la jouissance. »⁸ Ce qui illustre l'énoncé « La pulsion aussi bien est parole. »

Le tripode a fonctionné comme symptôme de l'institution, soulignant le malentendu qui est de structure, rétablissant la singularité du sujet et l'impossible du rapport sexuel. Il ne peut donc que se créer de façon contingente, pas sans le désir de l'analyste. Nulle problématique de le formaliser, ça ne peut répondre qu'à une invention toujours singulière.

Arthur était venu pour « Autre-Chose ».

7. LACADÉE Philippe, « *Le malentendu de l'enfant* », Éd. Payot, 2003, p. 311.

8. MILLER J.-A., « *Les paradigmes de la jouissance* », « *La Cause freudienne* », Navarin Éd., 1999, p. 21.

Violence et meurtre dans les Apalaches

JEAN-MARIE TASSEL, Michel Galtier et moi-même nous sommes réunis à l'initiative de Michel Galtier qui nous a invités à la lecture du roman de l'américain David Joy*, *Ce lien entre nous*, publié en 2018 (précisons que l'auteur connaît en profondeur l'environnement géographique et humain, puisqu'il vit en Caroline du Nord).

De nos rencontres en visioconférence, nous en sommes arrivés à considérer que la trame de ce roman, les personnages, pouvaient donner lieu à un travail conjoint autour du thème de cette année « violence et psychanalyse » en utilisant l'histoire, centrée sur l'un des personnages comme s'il s'agissait d'une présentation de cas clinique.

Je débiterai donc par une mise en place du décor et du contexte dont nous verrons l'importance par la suite, et j'essaierai de situer les personnages, particulièrement les interactions entre eux pour en arriver au personnage sur lequel sera centrée notre étude clinique et sans doute la discussion qui suivra.

Les personnages

De nombreux déclassés et quelques marginaux :

La plupart, fréquentent l'église. Tous se connaissent et les liens du terreau et du sang sont fondamentaux, évoqués à la façon d'une « traçabilité ».

La région est sinistrée par le déclin économique... Une « ruine » dans un environnement de grands espaces naturels. La description qui en est faite nous immerge dans les vastes espaces forestiers des Apalaches.

Darl Moody : Il vit dans la précarité, de braconnage et petits jobs (un maçon « surdoué ») obsédé par son rôle de soutien de famille (sa mère, sa sœur, mariée à un homme jadis prospère devenu invalide, leurs enfants. La propriété familiale était passée de 80 hectares à 8 hectares). Bien que scrupuleux, il justifie ses pratiques illégales par la nécessité vitale de se nourrir et de nourrir sa famille. C'est au cours de la traque nocturne d'un gibier qu'il tuera par erreur Carol Brewer, un jeune homme légèrement débile venu cueillir du ginseng dans le bois privé de Coon Coward. Dans l'obscurité, il avait pris le jeune homme, dans une posture « à quatre pattes », pour un animal. S'apercevant avec effroi de sa méprise funeste, il est terrorisé dès lors qu'il l'identifie (un Drewer, membre du « clan familial maudit », et surtout frère du cruel Dwayne, réputé pour son extrême violence). Darl se demande d'abord s'il faut avouer aux policiers ou dans la confession. Obsédé par la Loi (celle de la justice et celle de l'Église, il finit par repousser l'idée d'avouer en raison de sa mission de « soutien de famille » qu'il ne pourrait plus assurer en cas d'incarcération. Là débute l'engrenage dans lequel il entre en décidant de faire disparaître le corps de sa victime et en l'ensevelissant dans la forêt avec l'aide son ami d'enfance Calvin.

Calvin Hooper est un homme « ordinaire » ami d'enfance de Darl. Tous deux sont liés par une solidarité sans faille, au point qu'après bien des débats intérieurs, il ne pourra refuser d'aider Darl dans l'opération de dissimulation du corps de Carol-Sissy Brewer. Calvin vit avec Angie, étudiante infirmière. Le couple vit simplement et harmonieusement avec des projets d'avenir. Dans la première partie de ce roman, ce sont les seuls personnages dont les perspectives ne semblent pas désespérées.

Après avoir aidé Darl avec sa pelleteuse, Calvin développe les symptômes que la psychiatrie classifie dans le stress post traumatique (le sommeil est altéré, il réalise des cauchemars incluant des scènes en relation avec les faits ; il devient inattentif à son environnement, son humeur

*JOY David, *Ce lien entre nous*, Paris, Sonatine, 2020.

change, il devient fuyant. L'horreur culminera lorsqu'il découvrira le corps horriblement mutilé de Darl, son alter-ego – irruption d'un réel.

Coon Coward, le vieux propriétaire des bois, obsédé par la lutte contre l'intrusion au point de disposer des technologies modernes de surveillance, lui qui par ailleurs vit dans un univers archaïque.

Dwayne Brewer Iest le frère aîné de Carol-Sissy, accidentellement tué par Darl. Issu d'une famille dont le père, Red, était considéré comme le Diable en personne, oublié de Jésus-Christ. Les deux parents sont morts alors que le père conduisait ivre et que la voiture ayant quitté la route a dévalé un flanc de montagne. Dwayne est frustré, impulsif et cruel (de nombreuses scènes en témoignent). Il loge dans un mobil-home.

Carol était l'avorton de la famille (vivant isolé dans la maison dégradée de ses grands-parents entouré d'une faune de rongeurs divers plus ou moins domestiqués). Dwayne est obsédé par les armes à feu qu'il manie avec une dextérité sans égal. Ainsi, Il tue par pur jeu et sans affect avec son arme un rongeur pensionnaire de son frère. Avec une intelligence opiniâtre, il mène une minutieuse enquête sur la disparition de son frère et finit par identifier le « coupable », Darl, qu'il enlèvera pour le torturer afin qu'il avoue le nom de son complice.

Le meurtre brutal de Darl par Dwayne :

Il ne s'agit pas d'un passage à l'acte ni même d'un acte de vengeance mais de l'exécution froide du coupable présumé, responsable de la mort de Sissy (un homicide involontaire accidentel) et de son enfouissement. Au fond, un « acte de justice ».

Il évoquera la seule loi du Talion comme justification à son geste (je précise qu'il finit, après l'avoir interrogé et torturé, par lui trancher le cou avec un canif qui appartenait à son jeune frère, trouvé sur les lieux et qui lui avait été transmis par le père). Il parle d'une « réparation » comme s'il s'agissait de la réparation « juridique » d'un préjudice due à la famille de la victime : Il devient à la fois l'enquêteur, le juge, le procureur et le bourreau, tout en étant l'ayant droit de la Partie civile...

Après avoir retrouvé et exhumé le corps de son frère Carol, préalablement enseveli, il effectue une toilette mortuaire, comme s'il cherchait à conserver le corps intact. Un chagrin l'envahit, mêlé à la rage face à la mort tragique de celui qu'il avait toujours voulu protéger d'un père violent et alcoolique et de ses compagnons de beuverie.

Après l'avoir fait déterrer par Calvin, Dwayne laisse le corps se décomposer durant plusieurs jours dans une remise, et finit par célébrer une cérémonie, muni d'une Bible (référence au grand père qui lisait sans cesse la Bible. Il s'agissait semble-t-il de lecture littérale des textes sans commentaire). En raison de sa personnalité, il identifie son jeune frère comme un martyr innocent, de basse extraction comme l'était le Christ.

La bascule délirante¹. Plusieurs éléments convergent : Il se saisit de la Bible en présence du corps de son frère, et se livre à la lecture d'un passage d'Isaïe, « Dwayne songeait à son frère et au Christ, il ne voyait aucune différence entre eux. Tous deux étaient nés en bas, leur fardeau des gens cruels ». Dans l'immobilité de la pièce, il perçoit un bruissement provenant de son frère. Ce « bruissement », il l'entend comme un « murmure » : Sissy murmurait, et Dwayne se souvient alors d'une tante, Opal, qui guérissait en lisant un verset de la Bible. À ce moment, il a la certitude qu'il allait retrouver cette « magie ». Il s'approche du corps de son frère (environné de bruits d'insectes divers et variés) afin de lui arracher une parole. S'éloignant de cette

1. p. 173-174.

confrontation insupportable avec le corps en liquéfaction, il s'adresse au Créateur en se situant sur le même plan : « Nous nous provoquons depuis longtemps [...] Toi et moi n'avons jamais vu les choses du même œil ». Dieu devient un persécuteur² : « Certaines personnes voient tout ce qu'elles aiment leur être arraché des mains comme si Dieu trouvait leur souffrance amusante. »

Dwayne finit par considérer que laisser Calvin en vie relèverait de la clémence. Une clémence qui n'a guère sa place dans un monde dénué de la moindre bonté. Il affirme avec certitude que Dieu a un humour « tordu » et qu'il a seulement réussi la Nature et raté l'Homme. Il indique avec une certaine lucidité comment, dans des circonstances particulières, la pulsion de mort surgit, à l'œuvre chez tout être humain, prête à laisser se déchaîner la violence (par exemple lorsqu'il s'agit d'exercer une vengeance).³

Par ailleurs, lors de la confrontation avec Calvin (auquel, dans premier temps il demande de réparer sa faute en tuant le policier qui enquête sur le meurtre de Dal et dont l'enquête progresse), il reproche à ce dernier de s'être compromis en collaborant au projet d'établir un golf dans lequel il défigure l'œuvre divine en altérant le site naturel au profit des riches promoteurs et futurs résidents (qui profitent d'une région sinistrée et de ses habitants paupérisés).

Dans un moment d'extrême tension, il se déclare « prophète »⁴ et évoque un destin implacable : il affirme enseigner la « vérité » : « Pour qui un homme est-il prêt à donner sa vie ? ». C'est, dit-il, « le lien entre nous », celui qui les réunit au bord de l'abîme. Dwayne pose alors à Calvin la question cruciale : « Es-tu disposé à mourir pour que vive celle à laquelle tu tiens le plus dans ta vie (et l'enfant qu'elle porte ?) – (Il s'agit d'Angie enceinte qu'il a pris en otage et menace d'égorger avec le couteau de son frère) en échange de la vie de celui que j'aimais le plus au Monde ? »

Dans ce moment crucial⁵, Il ne décide pas d'épargner Calvin au dernier moment, mais suspend son geste sur l'injonction d'une voix (hallucination) qui interrompt l'acte meurtrier initialement considéré comme inéluctable. « Son doigt avait presque... l'ancien Dwayne était mort ».

Dans l'épilogue qui achève le roman, Dwayne poursuit une existence d'ermite, persuadé qu'il ne pourra annoncer la « Bonne Nouvelle » à une humanité « endurcie » dont les « yeux ne sont pas faits pour voir ».

Je terminerai sur quelques points de clinique psychiatrique autour de l'irresponsabilité pénale telle que l'abordent les experts dans le cadre médico-légal.

Pour résumer, je citerai les textes correspondant à l'article 122-1 du Code Pénal :

Parce que la responsabilité pénale vient sanctionner par une peine l'auteur d'une infraction, elle ne peut se concevoir que pour les individus capables de comprendre et de vouloir leurs actes.

L'article 122-1 du Code pénal dispose dans son premier alinéa que « N'est pas pénalement responsable la personne qui était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant aboli son discernement ou le contrôle de ses actes. »

La personne atteinte d'un trouble psychique ou neuropsychique sera ainsi déclarée irresponsable si cet état a aboli son discernement au moment des faits.

Le discernement s'entend de la capacité à apprécier avec justesse et clairvoyance une situation.

2. p. 191.

4. p. 288.

3. p. 215.

5. p. 298.

L'abolition de ce discernement suppose sa suppression totale de sorte que la personne ne peut comprendre ses actes puisqu'elle a perdu la raison.

Parmi les causes d'irresponsabilité pénale, certaines sont objectives et d'autres subjectives.

Les personnes présentant un trouble psychique

L'article 122-1 du Code pénal dispose dans son second alinéa que «La personne qui était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant altéré son discernement ou entravé le contrôle de ses actes demeure punissable; toutefois, la juridiction tient compte de cette circonstance lorsqu'elle détermine la peine et en fixe le régime.»

L'auteur des faits infractionnels souffrant d'une maladie mentale ayant entraîné, au moment des faits, un trouble uniquement partiel de sa capacité de discernement, devra répondre de ses actes devant les juridictions de jugement.

L'altération de la capacité de discernement de l'auteur n'entraînera donc pas une abolition de sa responsabilité mais une atténuation de celle-ci.

La sanction pénale devra ainsi prendre en compte l'atténuation de la responsabilité pénale de l'auteur de l'infraction.

À cet égard, le meurtre de Darl ne correspond pas à un cas d'irresponsabilité à la différence de ce qu'aurait été à la fin du roman le passage à l'acte meurtrier de Calvin, interrompu par l'injonction hallucinatoire (automatisme mental et Cœnestopathie).

Logique du fanatisme

JE NE VAIS PAS M'ÉTENDRE sur le repérage structural du sinistre héros dont vient de nous parler Georges ; Ce n'est pas indispensable, les faits cliniques parlent d'eux-mêmes. Ne perdons pas de vue qu'il s'agit d'un roman d'une fiction, nous pouvons y trouver des traits de structure mais certainement pas faire un diagnostic précis.

Le phénomène élémentaire de la certitude est présent dès le début avant même la mort accidentelle de son frère. L'implication subjective est inexistante. Il ne symbolise pas la mort. Il n'y a aucune reconnaissance de la loi. La dépendance sociale du crime est facile à prouver dans cette région déshéritée des montagnes Appalaches où l'homme moderne est voué à une formidable galère sociale¹. Les frustrations pulsionnelles nombreuses dès l'enfance sont à l'origine d'un surmoi cruel et implacable².

Certaines particularités structurales sont remarquablement bien décrites par David Joy Dont le talent artistique rejoint celui de Marguerite Duras dans *Le ravissement de Lol V Stein*. Comme le président Schreber, le héros du roman est un théologien délirant ; il a une mission mais il est au-dessus de Dieu qui a un humour tordu. C'est un justicier qui doit rectifier ce que Dieu a si mal fait, la nature humaine alors qu'il a si bien réussi les montagnes et les forêts. C'est en cela que son rôle de dompteur se justifie.

Sa stratégie s'appuie sur « ce lien entre nous » que le titre de l'ouvrage annonce à la façon de l'Évangile : « aimez-vous les uns les autres » injonction intenable si l'on en croit Freud. Mais pour Dwayne ce lien entre nous ne se décline qu'au singulier, ne concerne que son frère sur le mode de l'échange, de la réparation : « es-tu disposé à mourir en échange de la vie de celui que j'aimais le plus au monde » c'est ainsi qu'il propose son marchandage à Calvin. Il ignore totalement l'interdit de l'homicide. Il n'a aimé que son frère : le narrateur nous l'annonce ainsi : « *quoi qu'il fasse, la dernière chose qu'il aimait au monde était en train de fondre comme de la cire* ». L'amour pour son frère était le plus profond qu'il avait jamais connu. Cela suffisait pour qu'il décide d'exécuter les responsables de sa mort. Mais pour autant son frère restait le mauvais objet. Lors d'une rencontre d'un jeune cerf dans la forêt, après son frère : « *il le regarda du coin de l'œil il eut la sensation écrasante de regarder son frère... quand il se retourna le cerf se tenait sur le sentier et l'observait avec le même regard vitreux... il parcourut le sol regarda et ramassa un petit caillou blanc qu'il lança le plus fort possible. Dégage ! Hurla-t-il tandis que le caillou filait au-dessus du dos de l'animal.* » Dans ce geste agressif c'est bien lui-même qu'il menace de frapper dans l'image de son frère³. Dans la psychose le sujet méconnaît que ce qu'il censure dans le désordre du monde n'est que la manifestation inversée de son propre être. Ce regard vitreux de l'animal est bien le miroir sans éclat dont Lacan nous parle dans les écrits⁴ miroir témoin du trou. Il est démuné face au réel de la mort.

1. LACAN Jacques, *Écrits*, p. 124 : « C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture de ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voix de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux. » p. 126 : « Le crime ni le criminel ne sont pas des objets qui se puissent concevoir hors de leur référence sociologique. »

2. Lacan écrit p. 134 « La psychanalyse dans son appréhension des crimes déterminés par le surmoi a donc pour effet de les irréaliser. »

3. *Écrits*, p. 147 : « Nulle expérience plus loin que celle de l'analyse n'a, dans le vécu, cette équivalence dont nous avertis le pathétique appel de l'Amour : c'est toi-même que tu frappes, et la déduction glacée de l'Esprit : c'est dans la lutte à mort de pur prestige que l'homme se fait reconnaître par l'homme. »

4. *Écrits*, p. 188, « Propos sur la causalité psychique » : « Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien. »

Son rapport à la différence est décrit dans deux scènes : p. 191 « *la souffrance de dwayne ne pouvait qu'être apaisée par la certitude qu'il n'était pas seul. L'unique réponse à ce genre de solitude était que les autres subissent la même chose.* ». Ce qu'il souhaite c'est faire disparaître la différence. Le symbolique est précisément un marqueur de différence. Il est dysfonctionnel chez lui. La psychose, c'est de l'imaginaire en tant qu'il n'est pas dominé par le symbolique. Ce qu'on appelle psychose c'est le fait que la jouissance ne soit plus comptable. L'objet a, objet du manque, condensateur de jouissance n'est pas en fonction. Il va donc tenter de l'extraire en provoquant de façon perverse le rictus d'horreur chez une de ses victimes : Voici la scène « *il avait désespérément voulu tuer sa victime. Il avait voulu voir cette expression horrifiée et brisée sur le visage exsangue de Calvin; il avait voulu que d'autres souffrent pour ne plus être seul, afin que pour une fois ils soient tous semblables, pas un meilleur que l'autre.* Cette expression horrifiée représente la tentative d'extraction de l'objet⁵ : en voyant l'expression différente sur le visage de Calvin il parvient à faire, dans l'imaginaire, advenir une différence. Mais cette différence imaginaire ne suffit pas. L'affect produit sur le visage de Calvin, représente cette tentative d'extraction de l'objet a (objet du manque). Dès lors il ne peut plus accepter la différence il faut que tous soient pareils tous semblables, pas un meilleur que l'autre.

Son délire est omniprésent il est le plus souvent implicite parfois explicite. Ce délire non seulement il le croit mais il y croit. C'est au point qu'il est missionnaire d'une révélation : ce lien entre nous fait tenir le monde. Il a le devoir de l'annoncer au monde. Mais il a aussi le devoir de se venger de celui qui a, par accident, tué son frère. Il choisit la loi du talion, elle s'impose à lui cette loi. C'est son organisation symbolique ; il y croit et il l'exécute. C'est pour cela qu'il a tué Darl celui qui a provoqué la mort accidentelle de son frère Sissi.

Mais chose étonnante il épargne son complice Calvin. La scène dans les dernières pages du roman nous le montre ayant mis en joue Calvin ; celui-ci ne cesse de l'insulter malgré la prière insistante de sa femme, témoin de la scène, qui lui demande d'obéir, de ne pas le contredire. Dwayne veut faire passer son message, accomplir sa mission délirante. Et c'est précisément au moment où Calvin change d'attitude, accueille le délire sans le contrer, que le dénouement se produit. L'arme s'abaisse et le bourreau disparaît sans exécuter celui qui était promis à une mort certaine. Nous saurons quelques pages plus loin les détails du dénouement (p. 298). Voici ce que nous en dit le narrateur : « *mais pile au moment de régler ses comptes, une sensation s'était emparée de lui, comme s'il avait été rempli de plomb fondu, ses entrailles enflammées par la chaleur.*

5. MILLER Jacques-Alain, « *Cause et consentement* », cours du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, 1987-1988, inédit, p. 466. Un psychiatre brésilien De Belo Horizonte doit rendre visite à un psychotique réputé pour son agressivité. La description correspond tout à fait au héros de notre roman dwayne, il est comme lui un homme des bois très solide et très bagarreur. Ce psychiatre lui-même très costaud a déjà remarqué que les passages à l'acte du sujet sont liés toujours essentiellement au regard. Le malade l'agresse. Le psychiatre reçoit un coup de poing puis L'agresseur constate :

« maintenant tu as un œil différent de l'autre » et Miller remarque que c'est la tentative, et c'est en ça que consiste le passage à l'acte, d'obtenir une différence signifiante, un œil différent d'un autre dans le regard lui-même. Ce n'est pas le premier passage à l'acte de ce sujet. Il y a maintenant dans le regard une différence signifiante là où il y avait une jouissance qui était précisément inconnue et indifférenciée, nous dit Jacques-Alain Miller. Autrement dit ce à quoi il a joué depuis qu'il a six ans avec une petite fille qu'il avait poussée et qui était tombée d'une hauteur d'un mur de 2 mètres c'est au *Fort-Da*.

Il a inclut de force la jouissance dans le signifiant en la faisant disparaître... et l'effort pour significantiser le regard comme jouissance, c'est ça qui donne la clé du passage à l'acte de ce patient. Voilà donc précise Miller une scène extrêmement vivante qui est justement bien faite pour nous faire voir ce qu'est le passage à l'acte, ce que c'est lorsque l'objet a n'est pas extrait du champ de la réalité. Il s'agit, en effet, par le passage à l'acte, d'obtenir l'extraction de ce point de jouissance par le passage de gueule.

Il avait senti des mains lui agripper les épaules et toute pensée l'avait quitté puis il avait entendu une voix, une voix qui ne parlait pas une langue qu'il connaissait, même s'il avait immédiatement compris le sens de ce qui était dit et ne l'avait pas remis en question. Laisse tomber avait dit la voix. Tout. Laisse tomber. »

Cette voix qu'il entendait sans la comprendre, ressemblait à celle qui l'avait empêché d'étrangler le sacristain. (Scène de la p. 172). Celui-ci voulait les expulser lui et son frère de l'église, il avait alors entendu la voix nasale de son frère: « on ferait peut-être mieux d'y aller Dwayne. On ferait peut-être mieux de se tirer d'ici. » Et quelque chose dans cette voix « lui avait fait entendre raison. ». Ce n'était pas l'énoncé, la signification qui avait fonctionné mais l'énonciation, le ton de la voix.

Toute cette organisation symbolique défaillante montre bien l'irréalisation du crime exprimant le symbolisme du surmoi dont nous parle Lacan dans les écrits⁶. Dans l'évitement psychotique de la réalité c'est une réalité de remplacement qui s'installe. Que le crime soit irréalisé veut dire la mise en acte du délire du criminel. Le délire supplée au défaut fondamental de symbolisation, conséquence de la forclusion. On l'a vu face à l'oeil vitreux, vide du cerf il n'accède qu'à un néant, un abîme, il n'a aucune possibilité de symboliser le manque; Augustin Menard décrit très bien ce manque fondamental devant le trou⁷. C'est particulièrement flagrant dans le roman (p. 106) au moment où il vient d'exécuter sa première victime: « Dwayne resta là à regarder Darl dans les yeux comme s'il regardait un ciel nocturne » cette image terrifiante, illustre bien le phénomène de l'irréalité du crime. Que la psychanalyse irrealise le crime veut dire qu'elle le sort d'une réalité (celle de la psychologie, du droit, de la médecine, etc.) et qu'elle l'immerge dans l'autre réalité, celle de la psychanalyse qui mérite bien alors sa qualification de psychologie des profondeurs (voir les topiques freudiennes). Ainsi la psychanalyse montre le criminel, aliéné dans sa réalité, mis en mouvement par les différentes instances psychanalytiques que sont le moi, le ça et surtout le surmoi. Il apparaît alors dans une dimension de contrainte par une série de ressorts, une force organisée dans le symbolique, à laquelle le sujet n'a pu résister⁸. Ces instances sont universelles aucun humain n'y échappe et c'est en cela que la psychanalyse ne déshumanise pas le criminel qui au même titre que tout être humain est responsable⁹. Cela montre bien l'aliénation de la réalité; la psychanalyse peut la démontrer. Car elle a établi le cheminement inconscient de la logique du criminel au moyen des instances repérées par Freud. Ce n'est pas autrement que procèdent les fanatiques de toutes les religions¹⁰. La tension agressive persiste dans l'épilogue. Dwayne arrache

6. LACAN J., *Écrits, op. cit.*, p. 129: « Du crime exprimant le symbolisme du surmoi comme instance psychopathologique »: « Si la psychanalyse irrealise le crime, elle ne déshumanise pas le criminel. »

7. MENARD Augustin, *Les promesses de l'impossible*, Champ social édition, 2020, p. 93-96: « Ce vide, s'il est symbolisé, peut-être conçu comme manque, s'il ne l'est pas, comme un néant, un abîme. La voix, ce n'est pas la matérialité sonore, ce n'est pas la parole, ça en est le résidu, ce qui échappe, c'est un produit distinct de l'effet signifié. »

8. LACAN J., *Écrits, op. cit.*, p. 131: « Qu'on relise encore l'analyse qu'a faite Marie Bonaparte du cas de Madame Lefebvre: la structure morbide du crime ou des délits est évidente, leur caractère forcé dans l'exécution, leur stéréotypie quand ils se répètent, le style provocant de la défense ou de l'aveu, l'incompréhensibilité des motifs, tout confirme la « contrainte par une force à laquelle le sujet n'a pu résister », et les juges dans tous ces cas ont conclu dans ce sens. »

9. Cette responsabilité Lacan la met au premier plan lorsqu'il déclare dans « La science et la vérité » (*Écrits*, p. 858): « De notre position

de sujet nous sommes toujours responsables. Qu'on appelle cela où l'on veut du terrorisme l'erreur de bonne foi est de toutes la plus impardonnable. »

10. LACAN J., *Écrits, op. cit.*, p. 149: « Au-delà des antinomies qui nous amènent au seuil de la sagesse, il n'y a pas de crime absolu, et il existe encore malgré l'action de police étendue par notre civilisation au monde entier, des associations religieuses, liées par une pratique du crime, ou leurs adeptes savent retrouver les présences surhumaines qui dans l'équilibre de l'univers veillent à la destruction. »

la tête d'un oiseau blessé comme s'il prélevait un grain de raisin sur une grappe. Lui qui prétendait pouvoir donner, dans une oblativité sans limite, sa vie pour son frère, le voilà en train de l'agresser dans la scène où il croit que son frère s'est réincarné dans le cerf. Cela montre bien qu'aucune oblativité ne saurait libérer l'altruisme de la tension agressive¹¹. Les promesses de l'oblativité n'atténuent en rien la tension agressive repérée dans la structure du stade du miroir. Celle-ci ne veut pas dire qu'il y a des instincts criminels ; La psychanalyse revendique l'autonomie d'une expérience subjective¹². Le délire mis en acte par dwayne en apporte la preuve.

11. *Ibid.*, p. 119: « Néanmoins on ne saurait trop mettre l'accent sur le caractère irréductible de la structure narcissique, et sur l'ambiguïté d'une notion qui tendrait à méconnaître la constance de la tension agressive dans toute vie morale comportant la sujétion à cette structure : or aucune oblativité ne saurait en libérer l'altruisme. »

12. *Ibid.*, p. 146: « De l'inexistence des "instincts criminels" : la psychanalyse s'arrête à l'objectivation du Ça et revendique l'autonomie d'une expérience irréductiblement subjective. »

Ce lien entre nous¹

Si l'espoir en mène certains au suicide, le désespoir y mène lui aussi, et plus sûrement peut-être, en en passant par l'errance de celui qui ne croit plus à rien et attend ainsi l'Apocalypse.

Celui-ci sait-il alors qu'il est déjà mort ?²

Sans espoir, ni désespoir il faut y aller [...] parce que la haine.³

MICHEL GALTIER nous invite à mettre à la discussion ces figures du réel touchant au plus profond de l'humain. Esquisse de ce qui ne peut se dire : humus. Et pourtant. Ça s'écrit, ça se lit à la bordure de l'innommable. La lecture de cette épopée nous mène à la croisée de l'amour et de la haine, de l'onirique et du christique.

Nous saisirons donc, sur son versant logique, le discours du personnage principal pour y repérer à l'horizon de l'acte et du déclenchement ces figures de la pulsion.

C'est en s'orientant du propos d'Augustin Menard dans son texte « Quand l'habit fait le moi » que nous entamerons la lecture de cet écrit à nous préserver « des "cliniciens" analystes qui sous prétexte d'avoir repéré les points clés de la structure négligent les phénomènes.⁴ » Il s'agira ici de dire ce qui pourrait nous éclairer d'une présentation de cas face à l'étourdissement de cette fiction d'où le dire provient de « champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose.⁵ » Aussi, y seront prélevés quelques éléments de transitivity au travers des phénomènes de corps et ce qui, du réel, fait trace dans ce parcours atemporel au travers d'une « jouissance à lui-même ignoré⁶ ». Si le temps s'inscrit à partir de l'acte, les personnages n'ont de cesse de tenter de s'en séparer ou de s'y soustraire par culpabilité, honte ou « lâcheté morale » ; Or, pour Dwayne le temps n'est pas – sinon fixé en ce point, pulsionnel, parcourant le récit à le conduire au-delà du principe de plaisir.

Un point poursuivant son propre. Signes et Certitude

L'épopée de Dwayne révèle ce que J.-A. Miller reprend à propos du symptôme pour les psychoses – qu'il « est toujours celui de l'Autre.⁷ » Et pourtant, si « c'est toujours dans l'Autre que ça ne va pas, que ça cloche », Dwayne y relève ce qui fait un signe (insigne). Dwayne ne se préoccupe pas des réponses que l'autre pourrait lui apporter et seul le passage à l'acte y réplique. La disparition de son frère fait énigme. Tenu par l'idée fixe, Dwayne menace, serre les poings et, silencieux, exécute des scénarii toujours plus horribles pour tenter de sortir de cette éprouvé et répondre à l'impossible. Son frère opéra cet arrimage et nous relèverons combien Dwayne s'y fixera malgré sa disparition. « Sans savoir si », Dwayne collecte les signes qui le mèneront à découvrir sa perte.⁸ Face au vide de la signification, Dwayne reste fixé dans des expériences énigmatiques pour lesquelles il ne cherche pas à trouver une « signification

1. JOY David, *Ce lien entre nous*, Éd. Sonatine, 2020.

2. LÉBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, Navarin Éditeur, 2020, p. 154.

3. LÉBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, Navarin Éditeur, 2020, p. 155

4. MENARD Augustin, « Quand l'habit fait le moi », *Voyage au pays des psychoses* (2008), Nîmes, Champ social, p. 59-70.

5. LACAN Jacques, « L'étourdi », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

6. « Il y avait une expression sur le visage de Dwayne, une légère courbure au coin des lèvres, comme si ses pensées l'amusaient. » (Chap. 11) / « Jouissance à lui-même ignoré » : Freud utilise le terme *Lust* dans *L'homme aux rats* (1909) quand il discerne une « expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant l'horreur d'un plaisir (*Lust*) par lui-même ignoré » écrit-il alors lorsque l'analysant décrit la torture de la pénétration d'un rat dans l'anus du torturé.

7. MILLER Jacques-Alain, *Du symptôme au fantasme et retour*, Orientation lacanienne II, n° 2, leçon du 20 avril 1983, p. 194.

8. Dwayne sait « qu'il est arrivé quelque chose à [son] frère » et ne cesse de rester fixé à son irrémédiable décision « d'obtenir des réponses à ses questions » sans pour autant en attendre de réponses. (Chap. 9). « Sa voix était profonde et calme, ses paroles avaient un caractère définitif qui ne laissait guère de place au doute. » (Chap. 11).

tempérée ». D'une conviction, rattachée le plus souvent à la rencontre d'un objet, Dwayne sait. Là où Schreber pouvait énoncer « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement », Dwayne énoncerait au travers de ce récit un : « Qu'il serait beau d'être... le maître de Dieu. »

Rire à la face de Dieu

Lacan rappelle en effet dans son texte de 1950, « Psychanalyse et criminologie »⁹, à propos des frères Karamazov que : « Si Dieu est mort, alors tout est permis.¹⁰ » « Après Dieu », voilà un ordre qui positionne le personnage de Dwayne et son délire qu'il s'agira de retenir. Lacan reprend la question du surmoi et de la culpabilité qui ressortent de la relation fondamentale entre la mort de Dieu et la Loi. Un mur est désormais infranchissable et pose le sujet face à l'impossible. Nul ne peut prendre la place de Dieu. Or, Dwayne prend au pied de la lettre cette sentence, à venir défier Dieu sur son humour et ses choix quant aux créatures terrestres. La gestuelle de Dwayne relève déjà de signes christiques¹¹ et n'a de cesse de commenter les signes sur les écriteaux¹², de discerner une crucifixion dans le vol des rapaces¹³ ou de voir dans le regard d'un cerf, un présage.¹⁴ Dwayne se veut prédicateur et maître du Destin et se proclame prophète¹⁵ De cette lecture et de ses croyances prélevées au gré de coïncidences, Il organisera sa vision du monde (*Weltanschauung*). Tout au long du récit, il nous livre sa certitude et sa volonté de puissance, son rapport au Tout et à Dieu.¹⁶ Pourtant, le monde lui échappe.

Déjà enfant, à partir de ses hallucinations, telle était sa lecture de la Bible et du Monde. Il ne s'agissait pas d'une lecture à partir de l'Autre et de ses commentaires au service de la haine et de la violence, pour lui seul, non dialectisable, telle une assertion. Si dans la psychose, il n'y a pas de signifiant d'un manque dans l'Autre, S(A), l'Autre ne manque de rien et le semblant reste caduc, forclos et obsolète. Le semblant est donc seulement bon pour les autres et non pour Dwayne. Par conséquent, il identifie les martyrs mais ne s'inscrit pas dans cette série. Comme le décrit la scène finale, va-t-il se sacrifier ? Non. Il ne « peut se donner la mort ». Il ne « peut que donner la mort ».

9. et dans *L'Envers de la psychanalyse*.

10. LACAN Jacques, *Le séminaire XVIII. L'envers de la psychanalyse*, (1969-1970), Paris, Seuil, 1991, p. 138-139.

11. Il « écarta les bras comme s'il était accroché à une croix » (Chap. 9) et lève « deux doigts comme s'il faisait le signe de la paix. » Dans la cabane de Sissy, « Dwayne prit de l'eau entre ses mains et la versa sur la tête de son frère comme s'il le baptisait. » (Chap. 11).

12. Certitude de sa mission : « les intrus font de beaux trophées. » (Chap. 17). Pancarte, « dieu recrute dans les bas-fonds, pas sur le piédestal », Dwayne pense alors « tu connais que dalle aux bas-fonds ».

13. « convaincu qu'ils étaient le signe qu'un malheur était imminent. » (Chap. 17).

14. celui de la fin de la vie. (Chap. 33).

15. « ...tu vas me le rendre pour que je puisse réparer ça », dit-il à Calvin. « Ton heure ne saurait tarder » [...] « Et si je te disais que j'étais prophète ? » (Chap. 36) « J'ai été envoyé pour t'enseigner quelque chose... c'est l'unique sens de ma vie. » Et dans une dernière tirade – en dispensateur de sa propre science telle « La leçon de tous les temps » – il place Calvin au pied du mur par ce décret : « Pour qui es-tu prêt à donner ta vie ? » « ...tu vas me le rendre pour que je puisse réparer ça », dit-il à Calvin. « Ton heure ne saurait tarder » [...] « Et si je te disais que j'étais prophète ? » (Chap. 36).

16. « Tu peux croire ce que tu veux, mais la vérité est ce qu'elle est. Elle change pas sous prétexte qu'on veut pas y croire. »
– Que savez-vous de dieu ? » (réplique Angie à Dwayne).
– Il regarde tout ça et a un sens de l'humour vraiment tordu. (à savoir, regarder l'homme détruire la Nature).
– Non je ne suis pas si tordu que ça. Je vois l'humour qu'il y a là-dedans, mais je suis pas si tordu.
Dwayne Sait : « Je sais ce qu'ils ont fait tout comme Dieu Lui-même le sait ! »
Pendant tellement longtemps Dwayne avait tout fait pour avoir les choses en main. Le contrôle. *Se sentir bien : le contrôle total. Ce monde est une question de pouvoir. Ce monde est pour ceux qui sont nés avec et pour ceux qui le prennent.*

Pulsion scopique/invocante

Dwayne ne voit pas le monde du même œil que Dieu, et de ce regard il fera l'objet et le motif de ses actes.

À l'église, il a ressenti une « vieille sensation familière s'emparer de lui », une rage incontrôlable, signe de l'irrépressible pulsion au déclenchement de son acte : « se ruer sur la gorge de l'homme... ». Il s'est alors retrouvé dans une sorte de transe hallucinée, un moment de suspens, instant de fixité du regard. Or, dans cette scène, seule quelque chose de la voix de son frère lui fit entendre raison. « Il lâcha l'homme. »

Ailleurs, près du corps de son frère en décomposition, Dwayne semble entendre un murmure provenant du cadavre. Les lèvres de Sissy semblaient frémir mai, Dwayne n'en distinguait pas les mots. Il lut sur les lèvres de son frère. Cette énigme ne fait pas sens pour Dwayne et comme « s'il était une abeille sur une fleur de pissenlit », il questionnait la cruauté dans la beauté : « pourquoi [Dieu] avait-il imposé au monde une telle souffrance ? »¹⁷

Il ne pourra plus regarder le cadavre de son frère, seulement lui parler. Le regard est ici recouvert par la voix. C'est en place de Zoroastre que Dwayne se positionne à déceler la vérité absolue dans le regard et dans les paroles. Ici encore regard et voix s'articulent *comme* objet signes de vérité absolue.

Puis, proche de l'euphorie, au dernier chapitre, Dwayne s'adresse directement à Dieu à propos de l'Amour absolu. Il ressent alors un phénomène de corps « sans plus aucune pensée », « comme des mains lui agripper les épaules » et entend « une voix qui ne parlait pas une langue qu'il connaissait » mais dont « il comprit immédiatement le sens. » Cette voix n'était pas remise en question. Elle l'emplit « de plomb fondu », et Dwayne ressentit ses « entrailles enflammées par la chaleur. »

« Laisse tomber. Tout, lui dicta la voix. Il sut à la fois tout et rien et devint le Témoin des miracles du monde. »

Transitivisme et immixtion

Dans son texte de 1936, « Le stade du miroir [...] », puis en 1938, dans son article sur « Les complexes familiaux », Lacan reprend le concept de transitivisme et pointe que « le moi garde [...] la structure ambiguë du spectacle qui donne [sa] forme à des pulsions [...] destructrices de l'autrui dans leur essence »¹⁸. J.-A. Miller nous rappelle que le stade du miroir est un « monde très instable » et nous donne l'exemple de l'enfant qui donne « un coup à son compagnon et qui dit : “Il m'a frappé” ».¹⁹ Aux yeux de Dwayne, lui seul pourra protéger son frère exclu du champ divin et le défendre face au père décrit comme « le diable en personne. »²⁰ Une mission donc. Défendre ce frère, devenu soutien de celui qui, « abandonné » par Dieu,

17. « *Nous nous provoquons depuis trop longtemps, Toi et moi. Nous deux, nous n'avons jamais vu les choses du même œil.* »

18. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 43

19. MILLER J.-A., *Effet retour sur la psychose ordinaire*, Quarto, n° 94-95, janvier 2009, p. 40.

20. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 68. « *Hormis les cas où le délire émane d'un parent atteint de quelque trouble mental qui le mette en posture de tyran domestique, nous avons rencontré constamment ces délires dans un groupe familial que nous appelons décompleté, là où l'isolement social auquel il est propice porte son effet maximum, à savoir dans le « couple psychologique »* »

formé d'une mère et d'une fille ou de deux sœurs (voir notre étude sur les Papin), plus rarement d'une mère et d'un fils. »

s'en servira de suppléance. Dans les liens établis avec son frère, sous le thème paranoïde du double,²¹ Dwayne excelle pour identifier clairement « la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. »²² C'est dans ce contexte familial que « le sujet s'initie au délire »²³.

Dwayne lit ce qui s'éprouve. En tout lieu, ça le regarde et ça lui parle. Devant l'impossible détachement ou la chimérique indifférence, Dwayne dicte sa propre loi en réponse aux humiliations perçues et éprouvées en passant à l'acte sur le versant de la violence. Toujours en équilibre sur l'axe imaginaire a à a', les effets d'insulte le marque tel un signifiant tout seul enkysté depuis son enfance.²⁴ Porté par le destin et l'injustice, Dwayne se veut déterminé, et lui-même fléau, à faire pencher la balance pour « mettre les privilégiés au pied du mur suffisamment longtemps pour en tirer du plaisir. »

Taire et faire taire la pulsion :

Incessamment pris par la pulsion, Dwayne démontre tout au long du récit l'unique réponse qui apaiserait ce feu qui monte en lui dans ces instants de fureur : tuer, dépecer, étrangler, faire saigner afin de faire taire. Tel serait le credo du justicier Dwayne. Sans significations à sa jouissance et hors discours, Dwayne ressent alors des phénomènes récurrents rassemblés sous le champ lexical de la charogne et de la chair, convoquant alors le « *bruissement* » de la vermine et des mouches à chacune de ses pensées.²⁵ Depuis, les effets de corps itèrent pour le moindre motif : « la rage monte en lui de la poitrine jusqu'aux yeux », telle la « fureur irréfléchie, [d'un] corps motivé par l'émotion plus que par le bon sens. » L'acte supplée la perte et Dwayne y trouve un apaisement. Dans ces instants de solitude et de silence, il hurle pourtant « dans l'espoir qu'on lui retournerait l'appel. » Aucune adresse possible n'opère alors.²⁶ Par ses tentatives de meurtre de la Chose, Dwayne se range donc, par ses actes, dans la série des meurtres.²⁷

Le dindon de la farce : « Tel est pris qui croyait prendre. »

Devant l'impact de l'odeur « *de viande en décomposition* » de son frère Sissy, Dwayne eut un souvenir d'enfance. À douze ans, lors d'une chasse au dindons avec son frère, il avait perçu « quelque chose de familier dans les yeux du dindon agonisant, quelque chose de si familier dans sa souffrance. » C'est dans ce moment spéculaire qu'il prit conscience que la bête existait

21. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 45.

« Ces connexions [de la paranoïa] s'expliquent en ce que le groupe familial, réduit à la mère et à la fratrie, dessine un complexe psychique où la réalité tend à rester imaginaire ou tout au plus abstraite. La clinique montre qu'effectivement le groupe ainsi décompleté est très favorable à l'écllosion des psychoses et qu'on y trouve la plupart des cas de délires à deux. »

22. LACAN J., *Présentation des mémoires d'un névropathe*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 215.

« Une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. »

23. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 67.

24. Ou une holophrase, fusion d'un S₁ et d'un S₂ ?

25. « Un million de questions se bousculaient dans sa tête, tournoyant dans son crâne comme des mouches. Quelqu'un va me donner une foutue réponse. » (Chap. 7).

26. « Il n'y a aucune grâce dans la mort » depuis le temps de son enfance où Dwayne se demandait si les étoiles pouvaient mourir. De n'en avoir vu aucune mourir sous ses yeux, depuis, Dwayne « reste là à regarder [sa victime] dans les yeux

comme s'il regardait un ciel nocturne. Fasciné par le fait que les étoiles pouvaient mourir. »

27. « Le meurtre de la chose est déjà là. Il apporte à tout ce qui est, ce fonds d'absence sur quoi s'enlèveront toutes les présences du monde », nous transmet Lacan dans le *Discours de Rome*. « Il les conjoint aussi à ces présences de néant, les symboles, par quoi l'absent surgit dans le présent. Et le voici ouvert à jamais au pathétique de l'être. » (LACAN J., *Discours de Rome*, 1953).

dans ce laps d'ouverture et de fermeture des yeux : « Dans son regard noir, le garçon avait vu l'éternité. » Il eut alors cette pensée qu'il existait au moins « une créature semblable à lui. » Poussé par la nécessité, il décida donc de précipiter la mort du dindon afin de mettre un terme à cet insupportable. À cet instant, Dwayne acheva Dieu, reléguant la pitié au degré zéro de l'existence humaine.

Décidément, ce qui le regarde du dindon, du cerf et du cadavre est de l'ordre de l'impossible. Comme réponse à cette énigme du corps, Dwayne ne saura que la violence et son acte : tirer une pierre en direction du cerf, achever le dindon et ne plus pouvoir regarder son frère. Désormais, à chaque instant de ces phénomènes de corps, ce sera « toi ou moi ».

Œil pour œil, dent pour dent

L'objet regard et l'objet voix sont ici convoqués pour illustrer et révéler l'impossible pudeur susceptible de voiler ce réel. L'objet surgit et l'être de Dwayne défaille. Dans cet instant d'éclipse et de disjonction, Dwayne fait le choix de la violence et de l'abolition. Dans son texte de 1963, « Kant avec Sade » Lacan relève la fonction « amboceptive de la pudeur » quant à la jouissance, que nous pouvons articuler ici à « l'objet *a* », non soumis à extraction.²⁸

Le regard, la voix et le sourire se retrouvent dans le récit de façon itératives. En cela, Dwayne a l'objet dans la poche. Il garde dans la sienne les dents détachées du corps du frère lorsque ce dernier se liquéfie à vouloir l'emporter ? Il a désormais le sourire en poche qu'aucun des membres de sa famille n'avait. Le sourire se présente encore lorsque Dwayne éventre un sac de chaux d'un coup de canif et, de cette entaille, donne un sourire au sac. Il reste fasciné par la blancheur du sourire mais, ne sait qu'en faire... Il ne reste plus que ça. La blancheur. L'éclat. Sourire et regard adviennent quand la mort se présente.²⁹

RSI et nœud de trèfle

À l'issue de nos rencontres, et pour notre dénouement, j'ai envisagé la possibilité d'un tressage borroméen à partir de ce qui pourrait faire fonction d'ambocepteur. Ici, la voix comme faisant fonction, au mieux arrêter la chatouille et la gratouille de l'acte sur la gâchette...

Ici, le nœud s'envisage en nœud de trèfle d'une continuité des registres Réel, Symbolique et Imaginaire comme congélation du signifiant. Ce qui donne à Dwayne ce caractère figé, cette subjectivité froide, quasi scientifique, d'enquêteur investi et certain dès le commencement de sa quête. La fin est déjà au commencement, ne laissant aucune place à la moindre coupure, incise ou surprise, susceptible de dérouter ce justicier. Or, si les trois registres sont en série c'est du sérieux ! À la mesure de la série des crimes à l'œuvre dans le récit.³⁰

28. « *La pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être : entre deux l'impudeur de l'un à elle seule faisant le viol de la pudeur de l'autre.* »

29. Déjà, « *la photo de son arrière-grand-mère effrayait Dwayne.* » Il avait l'impression qu'elle allait sortir du cadre, « *qu'elle allait sortir dans la pièce.* »

30. Il n'est repérable aucune angoisse, aucun symptôme et encore moins d'inhibition pour ce sujet que Dwayne incarne. À l'embrasement des registres, nul chevauchement mais un système clos, sans trou. Le réel du corps chez Dwayne s'articule au florissant imaginaire ne laissant de place ni à l'absence, ni au manque, ni au doute. Le défaut de symbolisation est relevé dans le discours.

Dans le cas de Dwayne, un pronostic semble défavorable si nulle suppléance ne s'avère possible par le redoublement d'un des registres qui ferait nomination. Sinon, par la voix – « y croire » plutôt que « la croire » – passerait-il (il pourrait passer) d'un « Qu'il serait bon d'être... le maître de Dieu » à une fonction de « pasteur » articulée au discours, encadrée par un dogme admis par la société et soutenu par la Loi et le symbolique.

Quant à l'ego, nous pouvons le percevoir sous les traits du protecteur de son frère.

Un Ego, au-dessus de Dieu, dont nous avons les coordonnées et dont l'horreur et l'opacité plongent le lecteur dans le noir.

Remarques sur le concept psychanalytique de l'acte

LORS DE NOTRE SÉANCE d'introduction aux enseignements du PPA pour cette année, j'ai proposé de reprendre, en les approfondissant pour les distinguer, trois statuts de l'acte ; à savoir *l'acting out*, le passage à l'acte et l'acte analytique.

Si j'ai parlé d'emblé du passage à l'acte comme dévoilant la structure de l'acte, selon la remarque de Jacques-Alain Miller dans sa conférence à l'Hôpital psychiatrique de Bonneval¹ c'est pour mettre en exergue que « l'acte, comme il le remarque, s'indique là d'un point de franchissement, là où la symbolisation s'avère en défaut – refoulement dans la névrose ou la perversion, forclusion dans les psychoses. Ce n'est pas d'une démonstration dont il s'agit – dont l'Autre, le signifiant pourrait être le témoin –, mais d'une monstration – sans point d'appui dans l'Autre. »

Acting out et passage à l'acte

Jacques-Alain Miller pose un jalon important à ce propos lors de l'établissement du *Séminaire X* de Lacan, en donnant comme titre de la leçon du 23 janvier 1963, « Passage à l'acte et *Acting out* ». En sous-titre : « Se laisser tomber et monter sur la scène ». Dans cette leçon du séminaire *L'angoisse*, Lacan reprend le cas de la jeune homosexuelle de Freud où il est question de se laisser tomber, qui est le passage à l'acte, et de monter sur la scène dans *l'acting out*.

Vous vous souvenez les grands axes de ce cas que Philippe Hellebois² résume ainsi :

« Malgré le mépris manifesté généralement à Vienne pour la psychanalyse, un grand bourgeois se résolut à recourir à Freud. Cet homme grave et responsable, autoritaire envers ses enfants, d'une virilité sans défaillance, avait un problème. Sa fille s'installait dans l'homosexualité. Et loin de s'y résigner, il était décidé à la combattre par tous les moyens, depuis le mariage forcé jusqu'à la psychanalyse. [...] Quant à la fille âgée de 18 ans, belle et intelligente, elle poursuit de ses assiduités une cocotte de dix ans plus âgée qu'elle. Unique intérêt qui a dévoré tous les autres et perpétue un penchant installé déjà depuis plusieurs années. Deux traits opposés caractérisent aussi sa conduite. D'une part, si elle n'hésite pas à s'exhiber publiquement en compagnie de la dame, tous les moyens, mensonges, rêveries, etc., sont bons pour tromper ses parents. Donc écrit Freud, franchise excessive d'un côté et dissimulation la plus totale de l'autre. Tromper le père d'une part et le défier de l'autre. Et c'est un événement grave qui décide les parents à s'adresser à Freud. Un jour, le père rencontrant en ville ce couple scandaleux, jeta à sa fille un regard furieux. Sur quoi, la dame décide de rompre sur-le-champ leur commerce qu'elle ne faisait d'ailleurs que tolérer. Là-dessus, la jeune fille se précipite sur une voie de chemin de fer urbain passant en contrebas. »

Lacan nous dit : se montrer devant tous au bras de sa Dame est un *acting out*, qui montre et voile ce dont il s'agit dans l'adresse à son père, lieu de la loi, lieu de l'Autre. Et Lacan la fait parler : « Puisque j'ai été déçue dans mon attachement à toi, mon père, et que je ne peux pas être, moi, ta femme soumise ni ton objet, c'est Elle qui sera ma Dame, et je serai, moi, celui qui soutient, qui crée, le rapport idéalisé à ce qui de moi-même a été repoussé, à ce qui de mon être de femme est insuffisance. »³ La jeune fille montre ce qu'elle n'a pas, ce phallus, en se faisant chevalier d'une femme du monde, drapant de dignité phallique une femme manquante.

1. MILLER, Jacques-Alain, « Face au suicide : la psychanalyse », *Mental*, n° 17, avril 2006.

2. HELLEBOIS Philippe, « La jeune homosexuelle », <http://www.courtil.be/feuilles/PDF/Hellebois-fl.pdf>

3. LACAN Jacques, *Séminaire X*, Seuil, Paris, 2004, p. 131.

Sur la scène de l'Autre elle avance, jusqu'au moment où elle croise le regard du père, lieu de la loi. La Dame met aussitôt fin à cette parade et la jeune fille passe à l'acte.

Ce n'est pas la supposée *violence* qui donne la valeur de passage à l'acte à sa précipitation par dessus le rambarde qui surplombe les rails du tramway. C'est que deux conditions « essentielles » sont réalisées, nous dit Lacan. « La première, c'est l'identification absolue du sujet à ce *a* à quoi il se réduit. C'est bien ce que vient à la fille au moment de la rencontre. La seconde, c'est la confrontation du désir et de la loi. Ici, il s'agit de la confrontation du désir du père sur lequel tout dans sa conduite est construit, avec la loi qui se présente dans le regard du père. C'est par quoi elle se sent définitivement identifiée à *a*, et du même coup, rejetée, déjetée, hors de la scène. Et cela, seul le *laisser tomber*, le *se laisser tomber*, peut le réaliser. »⁴ Comme vous le saviez, ce suicide ne s'avère pas fatal car c'est à sa suite que Freud rencontre la jeune fille. Devenue femme, Margarethe Csonka-Trauteneck de son vrai nom, ne renoncera plus à son choix d'homosexualité. Elle meurt à l'âge de 99 ans à Vienne en 1999.

Violence et passage à l'acte

Toujours dans son séminaire, *L'angoisse*, Lacan donne d'autres exemples du passage à l'acte, bien moins violents dans leurs expressions motrices que celle du suicide de Margarethe. Lacan identifie le laisser tomber par Freud de cette jeune patiente à un passage à l'acte. Pourtant Freud ne fait que la référer à une analyste femme pour la suite de sa cure. De même Lacan identifie la giflette que donne Dora à M. K. en tant que passage à l'acte. Cependant, le terme de passage à l'acte dans le langage courant garde sa coloration de violence extrême, souvent repris dans une acceptation juridique, voire criminelle. Non sans raison. Nous savons que la thèse en médecine de Lacan, « *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* »⁵, soutenue en 1932 soulève la question du passage à l'acte violent. De même, l'article de Lacan, publié d'abord dans la revue *Le minotaure* en 1933-34, et intitulé « Motifs du Crime Paranoïaque par le Docteur Lacan : Le crime des sœurs Papin » ne fait pas l'impasse sur la violence meurtrière qui peut s'exprimer dans le passage à l'acte.

Meurtre immotivé et passage à l'acte

Ce que l'on appelle communément « meurtre immotivé » est reconnu par la psychanalyse comme circonscrit dans la fonction du passage à l'acte pour le sujet psychotique. L'excellent article de Jean-Claude Maleval paru dans la revue *Quarto*⁶ en trace l'histoire de cette notion, introduisant les apports précieux de Lacan dans ce domaine. Particulièrement éclairant est son introduction de la fonction de l'objet *a* tel que Lacan le dégage à partir du *Séminaire X* par rapport à la théorisation de Lacan en 1949 avec « Le stade du miroir comme formateur du Je ». Maleval cerne dans « Propos sur la causalité psychique »⁷ – texte de 1946, l'intuition de Lacan d'un être du sujet situé hors-miroir, non spécularisable, qui deviendra l'objet *a*. Il commente ainsi :

« En cet endroit, où l'imaginaire défaille, puisque plus rien ne se reflète, où le signifiant lui-même trouve sa limite, puisque la pensée s'évide, nous pouvons situer [...] l'objet *a* lacanien.

4. *Ibid.*

5. LACAN J., https://psychanalyse.com/pdf/lacan_THESE_de_medecine.pdf

6. MALEVAL, J.-C., « Meurtre immotivé et fonction du passage à l'acte pour le sujet psychotique », *Quarto*, Belgique, 2000, 71, p. 12-16.

7. LACAN J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 188.

Il fallait que soit dégagée cette dernière notion d'un être objectal du sujet, à jamais perdu de par ses aliénations successives, pour que la théorie psychanalytique puisse parvenir sur le tard à différencier le passage à l'acte de l'acting out. Celui-ci suscite une monstration imaginaire de l'objet perdu en un agir où s'exprime dans sa méconnaissance ce qui était symboliquement latent ; tandis que l'autre témoigne d'un écrasement du sujet sur l'objet *a* – d'une identification à son être de déchet. Dans le choix forcé auquel le contraint l'aliénation signifiante, celui d'un « ou je ne pense pas, ou je ne suis pas », il bascule vers un « je ne pense pas ».

Le passage à l'acte ne permet aucun réglage par rapport au fantasme, rien n'est inscriptible au champ de l'Autre, de sorte que l'interprétation n'a pas prise sur lui. Mieux que toute autre expérience, le meurtre immotivé en objective la structure, en ce qu'il présentifie dans un miroir l'être de déchet du sujet, son objectalité antérieure à toute aliénation, sous la forme du cadavre, tandis qu'une béance se creuse dans la chaîne signifiante faute de motif pour justifier le crime. Quand l'objet *a* s'impose dans le réel le symbolique défaille et l'angoisse surgit. Il constitue cette chose innommable qui se révèle de manière clastique sur la scène du monde au lieu même où le sujet s'évanouit dans une perte réelle. Le meurtre immotivé n'apparaît donc pas sans cause, mais cette cause il est impossible de la dire. Elle tient à la structure du parlêtre. »

Suicide du sujet, structure de l'acte

ue Maleval voit dans le meurtre immotivé le paradigme du passage à l'acte, alors que Jacques-Alain Miller situe ce paradigme du côté du suicide leur laisse en commun le fait que « l'acte est toujours auto » en ce qu'il le [le sujet] sépare de l'Autre, selon l'expression de Miller. Dans son intervention à l'Hôpital de Bonneval, intitulé « Jacques Lacan, concept du passage à l'acte », Jacques-Alain Miller énonce que « le passage à l'acte dévoile la structure foncière de l'acte » tout en se référant au Séminaire de 1967-68 sur l'acte psychanalytique indiquant que pour Lacan, c'est l'acte analytique qui éclaire le concept de l'acte comme tel. Pourtant il développe l'acte suicidaire comme ce à partir de quoi Lacan pense l'acte ; « le paradigme de l'acte à proprement parler » dit Miller.

C'est dans la mesure où l'acte, comme le passage à l'acte, ne relève nullement d'une démonstration « – dont l'Autre, le signifiant pourrait être le témoin –, mais d'une monstration – sans point d'appui dans l'Autre. » Comme le rappelle Jacques-Alain Miller.

Le passage à l'acte, cette sortie du champ de l'Autre, Jacques-Alain Miller suivant Lacan, trouve son paradigme dans l'acte suicidaire justement. Car, dit-il, « il y a quelque chose dans le sujet susceptible de ne pas travailler pour son bien. Susceptible de ne pas travailler pour l'utile, mais qui travaille au contraire à la destruction. »⁸ L'acte suicidaire est le seul acte qui puisse être réussi dit Lacan car c'est une séparation définitive de la dialectique de la reconnaissance de l'Autre.

Je ne peux m'empêcher une remarque sur une de mes rencontres avec la langue française qui m'avait beaucoup surprise ; à savoir qu'en français, on peut suicider et ne pas en mourir. Ce n'est pas le cas dans la langue anglaise : nul besoin de préciser si la personne qui s'est suicidé en est mort. En anglais, s'il se suicide, il est forcément, réellement, mort. C'est sans doute

8. MILLER J.-A., « Jacques Lacan : remarques sur son concept de passage à l'acte », *Mental*, n° 17, avril 2006, p. 21.

ce qui permet d'user du suicide comme paradigme du passage à l'acte selon Jacques-Alain Miller, voire de l'acte pour Lacan.

Si « Au cœur de tout acte il y a un « non ! », un non proféré envers l'Autre. », « Le statut de l'acte dans l'expérience analytique, le statut éminent de l'acte, c'est l'acte manqué et non pas l'acte réussi » souligne Jacques-Alain Miller. C'est en quoi, explique-t-il, « tout acte vrai au sens de Lacan est ainsi, disons le, un 'suicide du sujet', on peut mettre des guillemets pour indiquer qu'il peut en renaître, mais il renaît différent [...] tout acte vrai, tout acte qui marque, qui compte, est transgression ». Il précise: « [...] il n'y a pas d'acte vrai qui ne comporte un franchissement [...] d'un code, d'une loi, d'un ensemble symbolique avec quoi peu ou prou il vient en infraction, et c'est bien de venir en infraction qui permet à cet acte d'avoir chance de remanier ce codage. » Les guillemets dont parle Miller sont d'une importance primordiale car du point de vue du reste réel, « le suicide du sujet » n'implique pas son advenu en tant que cadavre. Si je reprends ce que dit Maleval par rapport au passage à l'acte dans les meurtres immotivés, c'est bien le statut de l'objet *a* qui fait la différence. Lorsque l'objet n'a pas son statut d'objet manquant c'est bien dans le réel que son extraction pour limiter la jouissance s'impose.

L'acte analytique, dont le paradigme structural est le passage à l'acte suicidaire, vise ce cœur de l'être qui est la jouissance dans sa dimension discursive, en tant qu'acte de parole qui se soutient d'un dire, d'une énonciation. Ce en quoi son acte reste toujours manqué.

Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort

AU MOMENT où l'Europe s'embrase et traverse une des crises les plus meurtrières de son histoire à travers la première guerre mondiale, ce texte écrit en mars-avril 1915, intitulé « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », fait partie de ces grands textes¹ d'analyse du malaise dans la civilisation². C'est aussi, nous le verrons un texte sur les pulsions à l'œuvre dès l'origine³, sorte de mythologie des origines. Freud tente d'apporter quelques éclairages à deux difficiles problèmes auxquels se confronte le citoyen du monde civilisé, désespéré, sans recul et sans perspectives d'avenir, devant un monde devenu étranger, traversé par des événements traumatiques majeurs, bouleversant la société en profondeur comme la guerre, avec pour conséquences la désillusion et le changement de positionnement à l'égard de la mort.

Il relève tout d'abord, que de grands états civilisés, constituant ce qu'il appelle « une communauté de civilisation », érigent comme assise de leur existence, des normes morales élevées, développent des progrès techniques dans la domination de la nature et des valeurs artistiques et scientifiques de premier plan pour la civilisation. Ils acquièrent ainsi une conscience de leur communauté avec des idéaux communs et suffisamment de tolérance à l'égard de leur diversité, pour dépasser le sentiment d'hostilité vis à vis de l'étranger. Autant d'avancées permettant aux hommes de voyager, d'échanger et de partager leur culture et leur histoire, sans se sentir reniés dans leurs identités respectives et leur attachement à leur langue maternelle. Et pourtant, malgré tout cela, ces mêmes états se retournent finalement avec la guerre sur leurs propres fondements.

Ils basculent alors dans la haine et l'horreur, et n'apportent dans cet effondrement que déception et désillusion, réduisant à néant tout ce qu'on était en droit d'espérer d'eux.

Que s'est-il passé ? Freud pointe la question de la différence. Il arrive que la revendication tenace de « différences héritées du passé »⁴ par les membres d'une telle communauté, dit Freud, rompe ce bel équilibre et la guerre que l'on croyait tenir éloignée, inconcevable, éclate, répand sa rage aveugle et défait tous les liens si laborieusement construits, laissant derrière eux prospérer la haine et la barbarie, excluant de la communauté telle nation que l'on aurait tenue pour civilisée.

Là où la conscience morale aurait pu passer pour solidement ancrée et intangible, inflexible, elle est en réalité dit Freud une « angoisse sociale »⁵ qui ne tient sa cohésion que du développement des rapports moraux soutenant les grandes individualités collectives de l'humanité.

L'objectif de la civilisation, c'est de gagner par l'éducation et la contrainte sur le pulsionnel sans loi afin de faire accéder le sujet aux idéaux communs, mais rien n'est définitivement acquis. Freud dans ce texte s'attache à faire la part de ce qui tient à la civilisation et tient par la civilisation mais aussi d'en démontrer les limites.

Il est très explicite sur le destin pulsionnel...

Lorsque l'État qui déclare la guerre déroge aux principes moraux qui prévalaient jusque-là, il fait usage de la force brutale et répand l'injustice, le mensonge et la tromperie. De ce fait, il permet que se relâchent les principes moraux intériorisés par les individus. Hanna Arendt

1. Autres textes :
« L'avenir d'une illusion », 1927.
« Malaise dans la civilisation », 1929.
« Pourquoi la guerre » 1933 dans
« Résultats, idées, problèmes » tome 2.
« Psychologie des foules et analyse
du moi », 1921.

2. FREUD Sigmund, (1915),
Essais de psychanalyse, petite
bibliothèque Payot, Paris, 1981.

3. Freud publie la même année
Pulsions et destins des pulsions.

4. *Ibid.*, p12.

5. *Ibid.*, p.15.

ne dit pas autre chose lorsqu'elle déclare : « La vérité aussi simple qu'effrayante, est que des personnes qui dans des circonstances normales, auraient peut-être rêvé à des crimes sans jamais nourrir l'intention de les commettre, adopteront dans des conditions de tolérance complète de la loi et de la société, un comportement scandaleusement criminel »⁶. Le constat de Freud n'en est pas moins lucide, il affirme sans détour : « Là où la communauté abolit le blâme, cesse également la répression des appétits mauvais, et les hommes commettent des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de barbarie, dont on aurait tenu la possibilité pour inconciliable avec leur niveau de civilisation »⁷.

Il ne changera pas d'avis quatorze ans plus tard lorsqu'il publie « Malaise dans la culture » en 1929. Il y dénonce la docilité supposée de l'homme et fait valoir sous le vernis civilisationnel ses aptitudes pulsionnelles à l'agression : « Le prochain n'est pas pour lui un auxiliaire et un objet sexuel possible, mais aussi un objet de tentation, celle de satisfaire sur lui son besoin d'agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'appropriier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* »⁸

De sorte qu'en vérité, il n'y a pas lieu de s'étonner, ni même d'être déçu, puisqu'en réalité nous sommes seulement confrontés à l'effondrement d'une illusion.

En réalité, dit Freud, les motions pulsionnelles élémentaires ni bonnes ni mauvaises en soi cherchent toujours à satisfaire leurs besoins originels⁹. Elles ne peuvent être exterminées, ni purement et simplement remplacées sous l'influence de l'éducation. Elles sont juste remaniées. Les pulsions profondes resteront, à leur source, puissantes et les réaménagements ultérieurs plus vulnérables.

Pour mémoire, en 1915, Freud est en train de remanier sa théorie des pulsions, après une nouvelle définition du moi, (il vient de terminer *Pour Introduire le narcissisme*) il modifie son répartition des pulsions, et passe de la distinction pulsions sexuelles (de reproduction) / pulsions du moi (d'autoconservation), à celle de pulsions du moi / pulsions d'objet pour opter in fine en 1920 sur l'opposition fondamentale, pulsions de vie (ou pulsions érotiques qui visent à conserver et à unir) / pulsions d'agression ou pulsions de destruction (qui visent à détruire et à tuer) regroupées sous le terme pulsion de mort sur laquelle il ne reviendra pas. Toutes les manifestations de la vie procèdent des interactions ou des réactions de ces deux pulsions¹⁰. La pulsion de mort, qu'elle soit dirigée vers l'extérieur ou qu'elle se retourne vers le sujet lui-même, fait donc partie de la vie et tend à ramener la vie à l'état d'inertie de la matière poussant tout ce qui vit vers sa désintégration.

Pour revenir au texte, Freud déclare : « Ces motions primitives suivent un long développement jusqu'à ce que leur activité manifeste soit permise chez l'adulte. Elle sont inhibées, dirigées vers d'autres buts ou d'autres domaines, elles fusionnent les unes avec

6. ARENDT Hanna, *Du mensonge à la violence*, Pocket, Agora, Paris, 1994, p. 72.

« D'horribles exemples de cette vérité ont été révélés en Allemagne au cours du procès d'Auschwitz (1963)... les accusés n'avaient nullement été spécialement choisis pour servir dans un camp d'extermination ; leur inaptitude au service armé était l'unique motif de leur affectation à Auschwitz.

Bien peu avait eu auparavant à faire avec la justice, et aucun d'entre eux n'avait encouru de condamnation pour sadisme ou pour assassinat. Avant leur affectation et au cours des dix-huit années qu'ils avaient vécues dans l'Allemagne de l'après-guerre, ils avaient été des citoyens respectables et respectés, que rien ne permettait de différencier de leurs voisins ».

7. *Ibid.*, p15.

8 Sigmund Freud (1929), *Le malaise dans la culture*, Presses universitaires de France, Paris, 1995, p. 53-54.

9. *Ibid.*, p. 16.

10. FREUD S., *Pourquoi la guerre*, in *Résultats, idées, problèmes II*, 1921-1938, Presses universitaires de France, Paris, 1995, p. 210.

les autres, changent d'objets et se retournent en partie contre la personne propre »¹¹. Freud cite le changement en motion affective opposée, l'égoïsme en altruisme, la cruauté en pitié, ou la juxtaposition des deux sous la forme de l'ambivalence affective (couple d'opposés), comme le fait d'aimer avec force et haïr avec force, réunis chez la même personne. Un relâchement ou une déchirure superficielle de cette trame... et le fond pulsionnel primitif réapparaît dans toute sa virulence.

À ce propos, Freud insiste sur l'insuffisance d'un classement des motions pulsionnelles en « bonnes » ou « mauvaises ». « L'homme lui-même est rarement tout « bon » ou tout « mauvais », le plus souvent « bon » dans telle relation et « mauvais » dans telle autre ou « bon » dans telle circonstance et « mauvais » dans telle autre ». Nous pouvons être courageux un jour et lâche le lendemain. De même il note que souvent tel enfant soumis à des pulsions agressives ou égoïstes durant sa petite enfance devient un adulte particulièrement dévoué et secourable et inversement, ce qui ne laisse pas de nous rendre dubitatif sur toutes les préconisations concernant le repérage précoce des risques chez le jeune enfant. De même se révèle ici la complexité et la flexibilité des mécanismes psychiques qui ne se laissent pas réduire à une forme bi ou unidimensionnelle fixée une fois pour toutes.

Nous pouvons de plus remarquer que le remaniement des pulsions relève d'un temps logique qui ne trouve son réel débouché qu'après le dernier remaniement de l'adolescence, qui reste une période critique de ce point de vue.

Freud insiste sur le fait que si le bien-fondé de l'éducation comme facteur externe, réalise le renoncement pulsionnel souhaité, elle n'en reste pas moins soumise à l'acquiescement du sujet qu'elle entend arraisonner. L'aptitude à la civilisation requiert son consentement. Freud y distingue d'ailleurs les vrais des faux bons résultats réalisés par des sujets qu'il qualifie d'« hypocrites de la civilisation » selon que le sujet procède au renoncement pulsionnel seulement sous la pression extérieure (par crainte de la punition) ou bien si s'accomplit en lui « l'ennoblissement des pulsions » soit la transformation des penchants égoïstes en penchants sociaux.

Dans le meilleur des cas le sujet se soumet mais pas sans s'en remettre en partie à lui-même, c'est-à-dire en réalisant ce travail sur les pulsions. C'est par l'adjonction de composantes érotiques que les pulsions égoïstes se changent en pulsions sociales. « On apprend à voir dans le fait d'être aimé un avantage qui permet de renoncer à tous les autres »¹². (Cf. L'amour en jeu dans la relation / à la base du transfert en thérapeutique)¹³

Dans les deux cas le succès peut être le même, seules des conditions particulières nous permettront de repérer le fondement pulsionnel de l'action et ses avatars. Les formations réactionnelles et les remaniements ultérieurs tiendront lieu d'étayage, plus ou moins solide, plus ou moins précaire, et détermineront le degré de responsabilité que le sujet entretient avec ce qui le détermine. En effet la position éthique du sujet ne sera pas la même, selon que l'acquiescement au remaniement sous l'exigence de la « Civilisation », s'est effectué sous l'emprise de la contrainte, dans la crainte de la punition ou s'il y adhère en le reprenant à son compte, au terme d'un débat, d'un dialogue intérieur. « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables » disait Lacan. À partir de là, Freud en conclut qu'« Il y a ainsi incomparablement plus d'hypocrites de la civilisation que d'hommes authentiquement civilisés »¹⁴!

11. Sigmund Freud (1915), *Essais de psychanalyse*, petite bibliothèque Payot, Paris, 1981, p.17.

12. FREUD S., (1915), *Essais de psychanalyse*, petite bibliothèque Payot, Paris, 1981, p. 18.

13. La cure psychanalytique utilise le caractère de plasticité des pulsions pour opérer une transformation pulsionnelle.

14. *Ibid.*, p21.

Et à se demander, tout de suite après s'il n'y aurait pas une part nécessaire de voile à poser sur cette hypocrisie comme un moindre mal pour maintenir la civilisation.

Au fond, il nous engage à nous faire dupes de la structure et à renoncer à vouloir les hommes meilleurs qu'ils ne le sont en réalité car notre déception n'est que le résultat d'une illusion dans laquelle nous nous sommes fourvoyés.

Il nous invite donc à la plus grande modestie, et notamment dans les exigences et les attentes que nous pourrions avoir à fortiori sur ce qu'il nomme les individus-peuples.

Les principes de la psychanalyse qui incitent à remettre en cause les effets imaginaires avec leurs idéaux, y compris ceux de groupe, pour s'orienter du réel, sont là posés.

*

Freud termine son article sur notre relation à la mort et sur l'ambivalence dès l'origine entre les sentiments d'amour et de haine envers son prochain. L'angoisse de la mort n'étant qu'une manifestation secondaire de la culpabilité. Il aborde la perturbation de notre relation à la mort observée en tant de guerre. En effet la guerre faisant voler en éclats les couches superficielles déposées par la civilisation nous fait revenir à l'homme des origines et au fait que comme l'écrit Freud : « Nous sommes donc nous-mêmes, comme l'homme des origines, une bande d'assassins » !

Il n'y a pas lieu pourtant de s'en affliger outre mesure, les plus belles réalisations des hommes ainsi que leur épanouissement affectif viennent en réaction contre l'impulsion hostile.

Notre inconscient est de structure, inaccessible à la représentation de notre propre mort, puisqu'il n'y a pas de signifiant qui la représenterait (personne ne peut témoigner de sa mort), si bien que nous aurions tendance à nous sentir immortels et de fait tout puissants. Seuls les sentiments d'ambivalence nés de notre rapport à la mort de l'autre aimé et au besoin d'être aimé, nous font réviser nos penchants hostiles vis à vis de l'autre étranger et tempérer notre *hubris*. De là s'installent les couples d'opposés, amour et haine que nous rencontrons dans la clinique qui viennent en réaction au désir de mort inconscient, nous dit Freud (il ne parlera de pulsion de mort qu'en 1920). Le désir de mort, désir de destruction, est foncier et fonde le sujet dans son rapport d'hostilité à l'autre du miroir et au-delà dans son rapport à l'altérité qui le traverse, conçue avec Lacan comme l'impossible à supporter. Amour et haine restent inextricablement liés et en tant que mode d'expression affective seront à verser au registre des passions de l'être et de l'Éros (contre Thanatos)¹⁵. C'est ce que Lacan a appelé du néologisme « hainamoration ». Nous reconnaitrons ici tous les ressorts du transfert.

Lacan confirmera dans *Le Séminaire, Encore*, « ne point connaître la haine, c'est ne point connaître l'amour non plus »¹⁶.

Freud, à la fin du texte, revient sur la question de la différence : « Aussi longtemps que les peuples auront des conditions d'existence si différentes et que leur répulsion mutuelle sera si violente, il y aura nécessairement des guerres¹⁷ ». Dans la correspondance échangée entre Freud et Einstein en 1932, juste avant l'avènement du III^e Reich, à la question du « Comment faire la paix » d'Einstein, Freud se demande plutôt « Pourquoi la guerre ? ». À la question d'un remède

15. MILLER J.-A., « Enfants violents », Intervention de Clôture à la 4^e Journée de l'Institut de l'Enfant.

16. LACAN J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore*, p.82.

17. *Ibid.*, p. 39.

possible à l'impuissance devant la guerre, posée par Einstein, Freud répond par l'impossible de la structure. Il est impossible de débarrasser l'homme de sa tendance à l'agression, tout au plus peut-on faire en sorte de la dévier, de la réorienter vers d'autres buts que la guerre. On reconnaît une des visées de la psychanalyse qui propose à partir de la reconnaissance de cette altérité foncière, commune à tous les hommes, mais singulière à chacun, un réaménagement pulsionnel, un nouvel investissement, qui permet de transformer une jouissance mortifère en une jouissance plus vivable, plus satisfaisante ouvrant sur un autre statut du symptôme (invention créatrice, enrichissement et consolidation du lien social).

Freud ne donne pas de solution, même s'il reste attaché à tout ce qui promeut le développement culturel, l'existence même de la psychanalyse y est d'ailleurs liée. Il propose de rebrousser chemin, et même si cela peut apparaître comme un recul, contraire au progrès, il emploie même le terme de régression, il recommande de faire demi-tour et de donner à la mort, la place qui lui revient.¹⁸ Lacan dépassera le binaire freudien, qui peine à logiciser l'impossible en jeu, par la notion de discours qui articule et fait valoir le trou dans la structure par la montée sur scène de l'objet a.

Freud termine son texte sur le vieil adage « *Si vis pacem, para bellum* » : Si tu veux la paix prépares-toi à la guerre et sur la variante proposée « Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort », toujours d'actualité.

18. Plus tard dans *Pourquoi la guerre*, dans sa conclusion, nourrissant un espoir utopique peut-être de circonstance, Freud soutiendra Éros contre Thanatos, en proposant d'aimer, de construire des identifications, et de favoriser le développement culturel pour désamorcer les entreprises guerrières.

S'arracher

LE 28 JUIN 1914, Freud écrit à Ferenczi qu'il est « *sous le coup de l'assassinat de Sarajevo, dont les conséquences sont tout à fait imprévisibles*¹ ». *Considérations sur la guerre et la mort* paraît neuf mois après l'attentat. En 1914-1915, l'homme cultivé, le *Kultur Mensch* Freud écrit abondamment, publie² une quinzaine d'œuvres, auxquelles il faut ajouter une somme considérable d'échanges épistolaires. Comme si écrire fût non seulement une réaction face au Réel, mais un appareillage, de quoi trouver son orient, s'extirper hors de ce qui tombe et pourrait effondrer. Je me suis approchée des correspondances qui déroulent une chronologie d'évènements marquants et font entendre la voix de Freud quant à la désillusion et à la folie meurtrière qui agissent sur lui, sont *provocation*³, défi, appel. Se font pousser-à-écrire. Exacerbent quelque chose de déjà là. En effet, Freud a beaucoup écrit auparavant – et il ne cessera pas d'écrire jusqu'à sa fin.

Travaillé au corps par le Réel de la mort, il dit, en 1908, de son ouvrage *L'interprétation des rêves* : « *j'ai compris qu'il était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, le drame le plus poignant d'une vie d'homme*⁴ ». À Ferenczi, le 2 avril 1911, il écrit : « *Je ne peux travailler avec application quand je suis en très bonne santé, j'ai besoin de quelque malaise dont il me faut m'arracher* ». Puis le 2 janvier 1912 : « *J'étais pendant tout ce temps affligé et ma drogue était écrire – écrire – écrire* ». Avant même la guerre, l'écriture est appendue à la souffrance, au deuil, à la mélancolie, à la perte, qui font trou. Évasement ou bord d'où s'impulse la pensée, se met en mouvement l'acte d'écrire. Pensée et écriture nouées dans un tressage et *liées à la pulsion de mort* que Freud n'a eu de cesse d'explorer.

Il apparaît dans les correspondances que Freud est tout aussi *appelé par l'écriture lorsque la pulsion de vie fait son effet*. Autre forme de *provocation*, durant la période. Pour le père d'abord. Freud a eu trois garçons et trois filles qu'il a toujours tenu en grande considération. Puis *provocation* pour... le grand-père que Freud devient.

Ce qui opère, dans les lettres, c'est un battement pulsion de mort / pulsion de vie. Battement qui n'est pas pour rien dans le lien qui s'est établi, à bas bruit, durant mes lectures, avec la période 2020-2021... Certes, nous ne sommes pas en guerre – comme il a été dit. Nous avons cependant à faire au Réel. Ainsi, à quelle leçon d'inventivité le travail créatif de Freud, cet acte de *s'arracher au malaise*, face à la tension Éros-Thanatos, pourrait bien nous pousser ?

Le père mobilisé par ses fils

Au printemps 1914, Freud a 58 ans. Il est le père de trois jeunes adultes : Martin, Olivier et Ernst. Il a deux gendres⁵, Robert et Max. Il vit dans l'anxiété de la mobilisation des jeunes hommes. Le 29 juillet, depuis la ville thermale de Karsbad où il s'est installé pour les vacances, il écrit à Karl Abraham : « [...] *la profusion de nouvelles non confirmées, le flux et le reflux d'espoir*

1. Lettre 483, Freud à Ferenczi, 28 juin 1914.

2. Histoire du mouvement psychanalytique – À partir de l'histoire d'une névrose infantile – Lettre à F. Van Eeden – Actuelles sur la guerre et la mort – Métapsychologie – Pulsions et destins de pulsions – Le refoulement

– L'inconscient – Complément métapsychologique à la doctrine du rêve – Deuil et mélancolie – Vue d'ensemble des névroses de transfert – Lettre à M^{me} le D^r Hermine von Hug-Hellmuth – Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique – Passagèreté.

3. Cf. étymologie de *provocation*, du lat. *provocatio* : « défi ; appel, droit d'appel ».

4. PUF, 1967, p. 4.

5. Sa fille Mathilde s'est mariée à Robert Hollitscher, de 12 ans son aîné, en 1908. Ils n'auront pas d'enfants.

et d'effroi ne peuvent que perturber l'équilibre psychique de chacun d'entre nous⁶. » Voilà Thanatos qui creuse. Le malaise face à la réalité égratigne en sous-main. Ce jour-là, Freud clôt *L'amour de transfert* et *Remémoration, Répétition et Perlaboration*. À noter que le verbe *écrire* vient de la base p.i.e *sker, écorcher, égratigner, tracer des signes, graver. Le signifiant contient ce double mouvement : creuser et dans cette vacance inscrire une trace qui permettrait de se nouer au vivant. En août, Martin est accepté comme volontaire de guerre⁷. Mélange d'anxiété et de fierté chez le père. Début septembre, son gendre Max est convoqué à Vienne pour service de guerre. Un mois plus tard, Ernst, de santé fragile, s'engage. Puis son gendre est enrôlé dans l'infanterie. Menace nouvelle, renforcée en janvier 2015 par le départ de Martin au front, Ernst en attente d'une décision de la hiérarchie militaire, Olivier engagé comme ingénieur.

La joie immobilisée du grand-père

Sa deuxième fille, Sophie⁸, a épousé le photographe Max Halberstadt en janvier 1913. Les jeunes mariés vivent à Hambourg, à 750 km de Vienne. Freud va être grand-père en mars. Peu avant, il écrit à Abraham. « *Quelle sorte de révolution va provoquer le nouvel invité qu'on attend à Hambourg, on ne le sait pas encore non plus*⁹. *Invité, révolution* sous-entendent l'élan de vie qu'apporte l'événement à venir. C'est à Ferenczi que Freud adresse ce message : « *Cette nuit (10/11) à 3 heures, un petit garçon, comme premier petit enfant ! Très singulier ! Un sentiment d'avoir vieilli, du respect devant les miracles de la sexualité !*¹⁰ » Trois phrases, trois points d'exclamation qui ponctuent la joie vive du grand-père. Dans ces temps, le bouillonnement de la pensée est portée par le versant Éros. Freud se relancera à l'automne 1914 sur des sujets déjà abordés en 1905¹¹, l'Œdipe, la sexualité infantile, l'allaitement, le sevrage... Freud envisage de rendre visite à son petit-fils en septembre. Son désir travaille en sous-main, se formule de façon répétée, au rythme de ses lettres. « *De tous les projets de l'été et l'automne, je ne maintiendrai qu'un seul. Je veux voir mon petit-fils à Hambg*¹² ».

Le 28 juin 1914, survient l'assassinat de François Ferdinand et de son épouse, à Sarajevo¹³. Tremblement chez Freud. Cependant, paraît en juillet *Pour introduire le narcissisme*. Le 13 du mois, il écrit à sa fille Sophie et à son gendre Max, une brève missive : « *Visiteurs bienvenus ! Villa Fasbalt, Schlossberg. Piaf écarquillerait les yeux*¹⁴. » Le 16 septembre, Freud quitte Vienne douze jours, pour Hambourg¹⁵. « *Mon petit-fils est un petit gars adorable, qui s'entend si bien à vous conquérir par son rire dès qu'on s'occupe de lui, quelqu'un de convenable, de cultivé, ce qui à notre époque de bestialité déchaînée, est doublement estimable. L'éducation stricte d'une mère avisée, instruite des principes de Hug-Hellmuth*¹⁶, *lui a fait le plus grand bien* ». Liesse, émerveillement, éloge. L'adjectif *cultivé*,

6. N° 236F, Freud à Abraham, 29 juillet 1914.

7. Lettre 54, *Lettres à ses enfants*, Aubier, 2012.

8. Celle dont il dira en 1923, qu'elle « *était vivante et florissante* », morte de la grippe espagnole en 1920.

9. Lettre n° 194F, Freud à Karl Abraham, 15 février 1914.

10. Lettre n° 463F, Freud à Sándor Ferenczi, 11 mars 1914.

11. Dans *Trois essais sur la sexualité*. Paru en 1905, en 1910, cette édition est augmentée de manière significative en 1915. Une quatrième édition paraîtra en 1924.

12. Lettre 244F, Freud à Abraham, 25 août 1914.

13. Ce jour-là s'achève la cure de Sergueï Pankejeff, « *L'homme aux loups* », cure entamée quatre ans plus tôt en 1910.

14. Lettre 350, *Lettres à ses enfants*, Aubier, 2012.

15. JONES Ernest, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 2 / Les années de maturité 1901-1919, Paris, PUF, 1988, « 1913-1914 ».

16. Hermine von Hug-Hellmuth est une psychanalyste proche de Freud. Depuis mars 1912, lui est confiée dans la revue *Imago*, la responsabilité de la rubrique « *De la véritable essence de l'âme infantine* ».

pour un bébé, surprend. Signifiant qui, cependant, dit quelque chose de ce qui occupe Freud quant à la question de la civilisation. Son emphase souligne le goût qu'il a et qu'il aura à regarder l'enfant. Et les effets de la psychanalyse sur son développement. Et les effets de son développement sur la psychanalyse. Abraham avec qui correspond le grand-père a un garçon de cinq ans. Tous deux échangent à leur propos. Et le regard qu'ils leur portent, ce versant de jubilation et de vitalité, fait effet sur leurs travaux écrits – réflexions, hypothèses, théorisations, discussions... À Abraham, Freud déclare avec humour : « Vos remarques sur l'exhibition (auxquelles Monsieur votre fils a donné le branle) me paraissent très pertinentes¹⁷ ».

Puis il écrit à Sophie et Max. « Je vous salue, vous et le Piaf, bien cordialement. Qui sait ce qu'il aura déjà appris comme tour de force quand je pourrai le revoir¹⁸ ». On est à l'automne 14. Il ne le reverra qu'un an plus tard. Freud se lance dans la rédaction du cas de névrose infantile, *L'homme aux loups*, et reprend la troisième édition de *La Théorie de la sexualité*¹⁹.

Le grand-père piaffe d'impatience. Au printemps 2015, il écrit à Sophie et Max : « J'ai un seul point de repère fixe : je ferai à nouveau le voyage d'automne pour vous voir tous trois²⁰ ». C'est dans ce creux de l'attente que s'arrache l'écriture d'une somme d'essais. Freud se lance dans l'ébauche de *Deuil et mélancolie* et boucle le texte le 4 mai²¹. Entre le 15 mars et le 4 avril, il rédige *Pulsions et destins des pulsions*. Au même moment, il élabore *La désillusion causée par la guerre* et *Notre rapport à la mort*. Les deux essais sont rassemblés sous le titre *Actuelles sur la guerre et la mort* pour la revue *Imago*²². *Notre rapport à la mort* est une réécriture de sa conférence donnée le 16 février 1915 à la loge viennoise de l'association juive B'nai B'rith.

Le mobile de la psychanalyste

Les déclarations de guerre déclenchent un jeu de dominos qui entraîne la fermeture des frontières. Trois effets immédiats pour Freud : l'annulation possible des congrès internationaux de psychanalyse, l'impossibilité de sillonner l'Europe, le possible empêchement de rencontrer son petit-fils²³. Le 23 août 14, il déclare faire des lapsus et il décide de décrire une à une ses antiquités²⁴. Plusieurs autres effets se déclinent au fil des mois et pèsent du côté de la perte : revues et travaux théoriques freinés, patients disparus, mouvement psychanalytique qui se déployait sur l'Europe bridé. En novembre, Freud envoie à Ferenczi ses notes sur *La Théorie de la sexualité*²⁵. « Quand le canon tonne, la voix de la psychanalyse ne se fait pas entendre dans le monde²⁶. » Ses mots rappellent que la parole d'un sujet ne peut se déplier que dans un monde régi par la

17. Lettre n° 191F, Freud à Karl Abraham, 12 janvier 1914.

18. Lettre 358, Lettres à ses enfants, Aubier, 2012.

19. Peu après, Freud écrit à sa fille : « J'aimerais vous rendre visite à tous trois [...] Le premier heureux hasard m'amènera chez vous ; s'il ne se présente pas, eh bien, je viendrai quand même, simplement un peu plus tard ». Lettre 361, Lettres à ses enfants, Aubier, 2012.

20. Lettre 362, Lettres à ses enfants, Aubier, 2012.

21. Dans le même temps, il entretient une abondante correspondance avec Abraham et Ferenczi dans laquelle il explore ces questions de la mélancolie et du deuil. Le 7 février 1915, son courrier à Ferenczi est constitué de l'essentiel de *Deuil et Mélancolie*.

22. Freud cherche à « satisfaire le dévouement patriotique de l'éditeur d'Imago, Hugo Heller, ainsi qu'il l'écrit le 4 mars 1915 à Abraham revue d'Heller souffre en effet d'un manque d'articles en raison de la guerre.

23. On se souvient de ses nombreux déplacements, en 1913 – Munich, Rome, Bologne... et cette exclamation que rapporte Ernest Jones : « ces dix-sept jours délicieux dans la Ville Éternelle, du 10 au 27 septembre 1913 ».

24. Lettre 498F, Freud à Ferenczi.

25. Lettre 513, Freud à Ferenczi, 13 novembre 1914

26. Lettre 513, Freud à Ferenczi, 9 novembre 1914.

liberté. Ennui, effondrement, déploration, sentiment d'échec... Freud engage ses travaux autour deangoisse, hystérie et paranoïa²⁷, puis du *conscient* (*Cs.*) et de *l'inconscient* (*Ics*).

Ne pas se laisser démobiliser

Écrire – écrire – écrire. Se mobiliser. Faire face à l'immobilisation. Aux mouvements fous.

Mobiliser la pensée. S'extraire de la jouissance mortifère qu'exacerbe la guerre, donner sens «à la pulsion d'agression» dont la visée est «la destruction²⁸» de l'autre. Que la vie psychique ne meure pas. Qu'elle se soutienne des joies qui poussent à penser / écrire («pensécrire»?). Et lorsque creusent pessimisme et angoisse, *arracher une création*, par et dans l'écriture, création qui enseigne et soutient. Si Thanatos *provoque* Freud, le travail d'écriture tend vers le triomphe d'Éros. Vers la satisfaction de constituer un objet consistant qu'est le livre comme éclairer. Au bout pointe un accomplissement de désir. La période est difficile et Freud publie. Il constitue une adresse. À ses amis analystes. Puis au-delà. Il adresse le discours psychanalytique comme repère et bord. Pour lui. Pour le monde. Ses lettres et ses livres rappellent que toute lettre est lettre d'amour. Freud demeure le *Kultur Mensch*, celui pour qui la culture compte, est inscrite, incorporée, «organique».

De quoi, en 2021, nous mettre au travail de la pensée, viser à nous extraire du newspeak, du pathos, des fake-news, du surgissement de l'*hubris*, de la position d'*égoïste*. Faire front devant la menace d'abrasion et d'écrasement des garde-fous que représente la culture. Faire front devant l'assomption possible de *la civilisation bouchère*²⁹. Faire front devant l'emballement de l'illusion de toute-puissance, du sentiment d'immortalité, de la haine de l'Autre.

Garder une posture d'éthique et de responsabilité face aux *hypocrites*, ceux pour qui la culture est simple adhésion aux contraintes et aux préceptes ambiants sans se préoccuper de leur fond pulsionnel. Freud et le discours de la psychanalyse suggèrent vigilance, mouvement de la pensée, intention d'invention. Pas consolation et pansement, mais pensement et consolidation, création d'un savoir-y-faire au un par un et collectivement. Sa trouvaille a été que l'agressivité est inhérente au parlêtre, qu'il faut sans cesse faire avec ce fait de structure, qu'il faut composer avec la figure grimaçante de la violence.

La survenue de la pandémie, ça dérouté, ça décomplète notre savoir. Comment aujourd'hui se soutenir face au Réel qui a surgi? Comment faire la paire avec la situation? Créer du vivant depuis ce trou que creuse la période? Nombre de propositions sont offertes. En l'occurrence celle de boucher le trou. Or, la pandémie nous arrache en partie et en particulier au *negotium* (commerce). Nous expédie du côté d'un *otium* (loisir) inattendu. De l'isolement. De la solitude. Cet *otium* ouvrirait-il l'occurrence, comme cela a pu se produire pour Freud, de composer avec ce que l'on ne peut contrôler? D'en faire quelque chose. Chacun son truc. La solitude serait l'occasion de chercher chacun son savoir-y-faire-avec. Philippe La Sagna³⁰ a déplié la différence entre la solitude et l'isolement. Dans la solitude, le sujet est séparé de l'autre, de la parole de l'autre, voire de la sienne propre, confronté à sa propre énigme. Dans l'isolement, il reste sous la coupe d'excitations permanentes, de dits et de diktats, collé aux bonheurs des gazouillis

27. Lettre 524, Freud à Ferenczi.

28. *Considérations sur la guerre et la mort*.

29. Pierre Legendre.

30. LA SAGNA Philippe,
«De l'isolement à la solitude»,
La Cause freudienne, n° 66, 2007.

des médias et des réseaux sociaux qui comblent le vide. En écho à Freud, la psychanalyste Anaëlle Lebovits-Quenehen nous fait pareillement signe lorsqu'elle parle « *d'arrachement créatif*³¹ ». La menace de la pandémie exacerbe d'autres intimidations qui déjà s'autorisaient et qui trouvent de quoi s'excéder, le slogan latent étant : *primum vivere*, d'abord vivre, d'abord jouir, « *Enjoyment is good* », vive la cohorte des plaisirs. La Covid pourrait cependant être l'occasion de profiter de cet *otium cum dignitate*, dont parle Catherine Millot, dans *Abîmes ordinaires*³². « *Le loisir, pour moi* », écrit-elle, « *c'était avoir le temps de suivre je ne sais quel fil dans le labyrinthe de mes pensées les plus obscures, c'était avoir le temps de développer, selon les mots de René Char, mon «étrangeté légitime* ».

Freud s'est risqué à trouver un « *de-quoi-faire-avec* » le Réel de la guerre. Ce fut le travail de pensée qu'il arracha du travail dans l'écriture. La leçon est bien de ne pas céder sur nos désirs. De se risquer chaque un : « *Le risque est occasion de joie*³³ ».

31. LÉBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, Paris, Navarin, 2020, p. 97, sq.

33. MILLER Jacques-Alain, in LÉBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, op. cit. p. 165.

32. Gallimard, Paris, 2001, p. 52. Choix de l'*Otium cum dignitate* pour lequel Lacan l'avait soutenue.

Attentat sexuel, son obscure visée

EN PRÉALABLE, je voudrais revenir sur une formulation contestable de mon argument : « *Les violences sexuelles n'ont pas leur place dans une communauté civilisée* ». Tout d'abord, j'aurais dû dire « ne devraient pas avoir leur place » puisque de fait, elles y prennent place.

D'autre part, ma phrase pourrait laisser croire à une représentation évolutionniste : après la sauvagerie, la civilisation apporterait les lumières de la raison. Or, Freud¹ déjà cherchait une logique aux survivances de « coutumes qui semblent révéler l'existence, à une époque plus ancienne, du rapt de femmes² ». Quelque chose insiste au travers des siècles à considérer les femmes comme un avoir dont on peut disposer.

Entre le viol de Lucrece par Sextus Tarquin, rapporté par Tite-Live au début de notre ère, et le Code Napoléon qui déclare les femmes éternelles mineures juridiques, sauf pour assumer leurs fautes, nous trouvons les *mulieres sapientes* du Moyen-Âge qui accèdent aux universités, à la médecine. Rien de linéaire donc. Le statut des femmes demeure connoté par l'emprise que l'homme entend exercer sur elles. Ainsi, lorsque Marthe, qui assure le secrétariat de son mari artisan, affirme dans le cabinet de son analyste : « Il m'a frappé d'accord mais sur le fond de la discussion, il avait raison, j'ai eu tort de relancer ses clients qui n'avaient pas réglé leurs factures. C'est à lui de décider. » Comment entendre cette phrase sans la référer à la conviction d'être soumise encore à une incapacité majeure ?

Pourtant les violences sexuelles ne sont pas réservées aux femmes, il arrive même qu'elles puissent être exercées par des femmes sur d'autres femmes ou envers des hommes.

Comment aborder les violences sexuelles avec les concepts analytiques ? Comment saisir ce qui anime l'agresseur ? Les exemples historiques que je viens d'évoquer ouvrent la piste de l'avoir, d'avoir à disposition le corps de l'autre.

1. L'obscur visée

L'article de Lacan, « Kant avec Sade »³ nous permet de repérer le fantasme à l'œuvre dans le rapport à l'autre.

Chez le névrosé la partie se joue ainsi $\$ \diamond a$. C'est-à-dire que le névrosé, sujet manquant, donc désirant, divisé, $\$$, aspire à combler son manque en obtenant son objet a auprès de l'autre. C'est pourquoi il est pris dans la demande, il a besoin de la permission de l'autre.

Le pervers, lui, s'identifie à l'objet de jouissance, il se fait être la jouissance qui comblerait l'autre. Or ce n'est pas le partenaire qui est visé, mais bien la jouissance de l'Autre : le pervers est celui qui se consacre à boucher le trou dans l'Autre, à combler la béance qui fait l'Autre castré $a \diamond \$$.

Qu'en déduisons-nous ? Que la visée du pervers est de produire une jouissance qui annule la castration, une jouissance toute et pour tous. Ce qui a pour effet essentiel d'angoisser le partenaire.

Je vous rappelle, de manière caricaturale pour ne pas m'y attarder, le fil de son propos. Kant et Sade poursuivent la même visée : poser un usage universel de la jouissance qui serve un Dieu plus ou moins obscur, en mettant la jouissance de chacun au service d'un Dieu obscur (jouissance de la voix de Dieu pour Kant ou jouissance génitale pour Sade).

Ce forçage de la jouissance d'un autre pour combler l'Autre barré, me semble être toujours à l'œuvre dans les violences sexuelles.

1. FREUD Sigmund, *Totem et tabou*, Traduction Jankélévitch, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977.

2. MCLENNAN John Ferguson, (14 octobre 1827-16 juin 1881), ethnologue et avocat écossais évolutionniste.

3. LACAN Jacques, « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 765, sq.

2. Les limites du semblant

Malgré cette référence à la jouissance, ce n'est pas la pulsion qui pousse aux violences sexuelles. En effet dans le séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan compare la parade amoureuse aux effets de séduction, en insistant sur ce point : bien que le mâle soit le plus souvent l'agent de la parade, les deux font la paire. La parade, préalable à la copulation, fait consister l'identité sexuée de chacun ; elle est donc du ressort du semblant, nous dit-il. Je le cite : « le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal. La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est à ce niveau de discours [...] qu'il est porté vers quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire que, au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement. »⁴ Voilà, la bombe est lâchée, c'est d'être parlant que l'homme (au sens générique) peut violer son ou sa partenaire (ou inversement).

Le viol n'est pas la conséquence d'avoir un corps parasité par les pulsions mais d'avoir un corps pris dans un discours. Le discours s'efforce de faire tenir le semblant de la parade mais il peut échouer ; il s'efforce de contrer le réel qui ouvre au passage à l'acte.

Chez l'animal, la parade donne au paon (par exemple) son identité de mâle quelle que soit la réponse de sa partenaire, et cette démonstration convainc la paonne d'être une femelle. La virilité, quant à elle, suppose davantage, elle suppose l'avoir. L'être homme tirerait sa consistance imaginaire de l'avoir plus que de l'être.

3. Répartitoire sexuel et choix de jouissances.

« Il arrive aux hommes de violer une femme ou inversement. » : les violences sexuelles ne sont pas attachées au sexe, hommes et femmes sont susceptibles de les subir ou de les infliger au partenaire.

Le tableau de la sexuation⁵ élaboré par Lacan est une clef pour saisir le rapport des êtres parlants. Du côté gauche du tableau se range l'homme, qui trouve son inscription dans la fonction phallique, sous la loi universelle du père. Du côté droit, je cite Lacan « vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants ». ⁶ Or, « à tout être parlant [...] il est permis [...] qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité, de s'inscrire dans cette partie » et nous pouvons ajouter et inversement. Donc j'y insiste, ce répartitoire de la sexuation est indépendant du sexe anatomique. Chaque parlêtre peut se ranger du côté homme ou du côté femme en fonction de son rapport à la jouissance.

Qu'est ce qui se joue dans la relation au partenaire ? Quelle jouissance est visée et atteinte par chacun ? Les flèches du tableau nous renseignent : côté homme, le sujet divisé n'atteint à sa partenaire que par l'objet *a* logé du côté femme, fragment de jouissance localisé au champ d'une jouissance Autre. Côté femme du tableau, « rien ne peut se dire de la femme »⁷, sinon qu'elle se dédouble dans sa jouissance, elle n'est pas toute centrée sur le même point, qu'elle tire sa jouissance de se rattacher au phallus situé du côté homme et qu'en même temps elle a rapport à cette jouissance Autre. Or cette jouissance Autre, au-delà du principe de plaisir, c'est justement ce dont la part homme est privée.

4. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 32.

5. *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.

6. *Ibid.*, p. 74.

7. *Ibid.*, p. 75.

Le Livre X du *Séminaire* dit les choses de façon plus imagées⁸. D'une part l'homme vise le corps de sa partenaire mais n'y accède que par l'objet perdu (comme la côte d'Adam). C'est donc à une part de lui-même qu'il accède. La femme, elle est intéressée par le désir de l'homme, elle vise donc à lui octroyer cet objet perdu (ça explique la flèche dans le tableau des formules de la sexualité). Néanmoins, elle ne sait pas très bien ce que couvre ce désir de l'Autre, conséquence directe : l'angoisse, c'est pourquoi elle a besoin que son partenaire puisse lui en dire quelque chose.

C'est donc sur fond de ratage que se joue la relation sexuelle entre partenaires. Les violences sexuelles pourraient être une tentative de forçage pour faire exister ce rapport qui n'existe pas et atteindre ou faire surgir cette jouissance Autre inaccessible à la part homme. Ce serait donc un forçage induit par la part homme.

4. Violences sexuelles (a)sexuées

« À partir de la sexualité féminine, et de nul autre lieu, on peut situer la jouissance proprement dite en tant qu'elle déborde le phallus et le tout-signifiant. » nous dit Jacques-Alain Miller⁹.

Si mon hypothèse tient, l'attentat sexuel viserait cette jouissance Autre, au-delà du phallus, jouissance féminine, quel que soit le sexe de celui qui subit cet attentat. La référence de Lacan au film *L'empire des sens* que l'on trouve dans le *Séminaire* XXIII nous laisse entrevoir ce dont il s'agit.

En mars 1976¹⁰, Lacan évoque, après avoir assisté à une projection privée, l'érotisme de la femme porté à son extrême à propos du film *L'empire des sens* : « J'ai été soufflé parce que c'est de l'érotisme féminin. » Ne doutons pas que le mot de Lacan soit pesé. Il qualifie donc d'érotique un film condamné pour son caractère pornographique (avril 1976) et convoque, par ce biais, une réflexion sur le désir féminin.

Quelques références contextuelles :

Le titre japonais du film (*ai no korōda*) peut se traduire ainsi La corrida de l'amour, il annonce une mise à mort. Le titre français convoque une réflexion sur la langue, il fait écho à *L'empire des signes* de Roland Barthes, paru en 1970, une analyse du signe à partir de la langue et de l'écriture des idéogrammes au Japon pour « penser les limites de la langue » afin de « de porter le soupçon sur l'idéologie même de notre parole ». En outre, dans une interview, Nagasi Oshima, son réalisateur, dira : « Je rêve depuis toujours de confondre rêve et réalité ». Ces deux versants, audibles dans la fiction, suffisent à entendre l'intérêt de Lacan pour ce film.

L'empire des sens retrace un fait divers qui s'est déroulé au Japon en 1936. Une Geisha, Sada, est arrêtée alors qu'elle erre dans la rue avec, en poche, le pénis de son amant Kichi. Le crime est alors décrypté comme une folie dictée par les sens, un excès de passion charnelle ; l'érotisme mortifère du couple défraye bien davantage la chronique que l'acte meurtrier lui-même. Pourtant le fait divers insufflera un mouvement de libération sexuelle contre le nationalisme puritain qui confinait les femmes à une place de mère et d'épouse. D'ailleurs, sous la pression de l'opinion, elle ne fut condamnée qu'à six ans de prison alors qu'elle risquait la mort. Un peu trop adulée et sollicitée, elle finira par disparaître.

8. *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, chapitre XIV, p. 219-223.

9. MILLER Jacques-Alain, « Des semblants dans la relation entre les sexes », *La cause freudienne*, n° 36, 1997, p. 13.

10. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, chapitre VIII.

L'empire des sens est pensé par la critique comme un acte politique, un pari contre une censure rigide, un carcan moralisateur toujours présent dans le Japon des années 70 (et au-delà / Berlinades). Oshima, comparaitra en procès pour obscénité, un procès qui durera trois ans. Finalement acquitté, il ne sera relaxé qu'en 1982. C'est la co-production française qui sauve le film. Présenté à Cannes en 1976, il remporte un vif succès tandis qu'il fait scandale au festival du film de Berlin et se voit provisoirement interdit (un provisoire qui dure quand même 18 mois). ne s'inscrit pas dans la ligne du cinéma d'auteur, plus ou moins hard, en vogue dans les années 70. Parce qu'au-delà de ce qu'il donne à voir crûment (et qui s'inscrit clairement dans la catégorie d'un film pornographique esthétique), il propose l'histoire d'une passion. Et, plutôt dans la ligne de Bataille, met en évidence les liens entre jouissance et pulsion de mort, crime et sexualité. Prenons donc au sérieux le propos de Lacan : érotisme et non pas pornographie, d'autant que la référence au film tisse son propos durant toute la troisième partie du chapitre.

Ce commentaire s'inscrit dans le fil de son travail autour de Joyce. Comment passe-t-on de Joyce à *L'empire des sens*? Ce film s'introduit par une réflexion sur le côté inanalysable de Joyce, tout comme « un catholique, un vrai de vrai [...] est inanalysable » et de même à propos des japonais mais, précise Lacan, « ce n'est pas pour la même raison ». Je vais donc tenter de suivre la réflexion de Lacan sur les conséquences qu'il tire du film mais du côté du féminin, sans y avoir trouvé la clef de ce qui fait l'inanalysable du Japonais... Mais ce que construit Lacan tourne autour de l'inanalysable du féminin en tant qu'il introduit à un au-delà du phallus.

Je vais essentiellement commenter trois citations de Lacan extraites de ce chapitre en les articulant au film lui-même.

1. « L'érotisme féminin semble y être porté à son extrême, et cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme. Mais même après ça ne suffit pas. Après l'avoir tué on va plus loin. »¹¹

Nagisa Oshima met donc en scène une passion charnelle à l'issue fatale. Le crescendo des jeux sexuels conduit Kichi à demander à sa maîtresse qu'elle l'étrangle pendant l'acte sexuel. On peut déjà s'étonner, si on lit trop vite : Lacan évoque le fantasme de tuer l'homme quand l'impulsion est donnée par Kichi. Le dialogue est d'ailleurs éclairant.

Kichi : « Il paraît que quand on s'étrangle on jouit plus fort » et Sada réclame d'être étranglée. Déçue par l'expérience, elle insiste : « Peut-être qu'il faut aller jusqu'au bout pour y arriver ». Mais Kichi renonce, craignant de la blesser ; alors Sada inverse le jeu et pendant qu'elle étrangle son partenaire, elle l'informe : « Tu ne peux pas savoir comme je suis bien ». L'expérience de corps qu'elle fait n'a pas son pendant chez Kichi, embarrassé par souci de ne pas lui faire violence.

Cette scène annonce un Réel inexorable et les signes prédictifs de la mort vont se multiplier après ce premier pas.

Quelques exemples qui s'enchaînent à l'écran.

Sada invite Kichi à un acte sexuel avec une vieille servante qui meurt pendant la relation. Mais elle souligne avant de constater la mort de l'autre, que Kichi est pâle comme un cadavre, et lui de conclure la scène sur ces mots : « Que notre plaisir ne finisse pas. » C'est ce qui est visé par leurs relations : un plaisir sans terme, ça résonne avec *Encore*, au-delà des limites, une infinitisation de la jouissance qui est prise dans les filets de l'amour. Or, cet au-delà c'est, notons-le, un souhait de Kichi, d'autant que, dans la scène suivante Sada cherche à échapper à cette marche inexorable, elle demande à l'un de ses clients de partir quelques temps avec lui, en vain.

11. *Ibid.*, p. 126.

Là où ça parle ça jouit et l'amour ça fait causer. Les propos échangés entre partenaires ont leur part dans la jouissance visée, les dialogues prennent un tour prédictif dès lors qu'ils accompagnent les ébats sexuels.

Ainsi, alors que Kichi s'est absenté sans prévenir Sada, elle prend un couteau. Kichi, la lame sur la gorge, rétorque : « M'étrangler suffit – Tu veux que je t'étrangle ? » Elle a un large sourire en posant cette question et se met à l'ouvrage : l'étrangler pendant la relation sexuelle. Elle se trouble alors un instant et demande : « Tu es si calme. Tu me fais peur. » Ce calme ne le quittera plus d'ailleurs lors des scènes d'étranglement qui suivent ; le regard de Kichi ne vacille pas et exprime une forme de certitude désaffectée. Ce jour-là, après un bref échange, il lui dira « Sois heureuse pour nous deux. – Même si je te tue ? » Il opine et par la question qu'il pose : « Si je m'endors tu m'étrangleras ? », il réitère en quelque sorte son consentement car, après tout, il pourrait aller dormir ailleurs...

Il semble donc que si fantasme il y a, Sada tente d'y résister plus que lui, sauf à être consenti par les deux. Curieusement, nous ne sommes pas ici dans un dispositif pervers puisque ni l'un ni l'autre ne vise l'angoisse de l'autre ; ils en passent par l'amour, l'exaltation des sens. Leur quête est celle d'une jouissance au-delà, celle qui n'existe pas et qui ferait rapport sur le mode $1 + 1 = \text{Une}$. Je dis Une en référence au dit de Kichi : « Sois heureuse pour nous deux. » Le rapport sexuel n'existe pas mais le couple va tenter de le faire consister, entreprise vaine mais déterminée : les partenaires sont décidés à aller jusqu'au bout, soit à payer le prix fort. Rien de romantique dans cette perspective puisque l'éternisation espérée de la jouissance a pour corollaire la mort, comme aboutissement logique.

Cette affaire est une affaire de couple, même si l'une se singularise à l'issue, c'est pourquoi je doute quant à l'interprétation que l'on peut faire du commentaire de Lacan. En effet la prégnance imaginaire dans les scénarios fantasmatiques permettent un glissement sur l'axe imaginaire entre victime et bourreau, on ne sait plus très bien qui est victime et bourreau. C'est bien le cas ici. Est-ce donc le fantasme de la femme ou celui de l'homme supposant le désir de la femme ? N'oublions pas la fin de la citation en exergue à ce premier développement : « Cet extrême est le fantasme [...] de tuer l'homme. Mais ça ne suffit pas. Après l'avoir tué on va plus loin. » Le fantasme de tuer l'homme ne suffit pas à dire le fantasme féminin, ça va au-delà.

2. « Après – pourquoi après ? Là est le doute – la japonaise en question, qui est une maîtresse femme, c'est le cas de le dire, à son partenaire coupe la queue. C'est comme ça que ça s'appelle. On se demande pourquoi elle ne la lui coupe pas avant. On sait bien que c'est un fantasme, d'autant plus qu'il y a beaucoup de sang dans le film. » et plus loin à propos de ce doute : « C'est là qu'on voit bien que la castration ce n'est pas le fantasme. »¹²

Ce n'est donc qu'après la mort de Kichi que Sada va l'émasculer. Elle écrira en lettres de sang sur le torse de Kichi, ce qui n'est pas repris par Lacan, sinon qu'il repère le trop de sang. (traduction de l'écrit en lettres de sang : « Sada et Kichi sont maintenant réunis pour toujours. »)

Certains commentateurs soulignent l'équivoque sang et sens bien que Lacan ne le relève pas. À l'envers même, remarquons que, si le chapitre où se loge son commentaire est intitulé par Jacques-Alain Miller : « Du sens, du sexe et du réel », il ne s'agit pas pour autant de faire copuler sens sexe et réel...

D'ailleurs, il évoque la barre qui disjoint Signifiant et signifié. Comme le pointe Jacques-Alain Miller, dans son cours « La fuite du sens », depuis *R.S.I.*, Lacan a opté pour le divorce du signifiant et du signifié, signifiant qui, dit-il, « se marie avec la jouissance. » Donc sens et jouissance sont disjoints au profit d'une conjonction entre le signifiant, vide de sens, soit

12. *Ibid.* p. 126-127.

la lettre hors sens et la jouissance. Néanmoins, dit Lacan à propos de cette disjonction, « N'importe quelle femme sait sauter [...] la barre entre le signifiant et le signifié. » Elle peut non pas faire sauter la barre mais passer d'un bord à l'autre, du signifié au signifiant. J'en déduis que l'acte de Sada ne relève d'aucun sens, elle prélève, sur le corps de l'autre, le signifiant de la jouissance.

Si n'importe quelle femme sait sauter la barre, faire fi de la loi phallique pour aller au-delà, trancher l'organe serait donc pour Sada viser Φ . Le pénis ainsi extrait du corps serait la représentation imaginaire qui donnerait « usage à un bout de chair », à un organe qui, « comme pièce détachée devient signifiant dans le discours analytique ». Déduisons que c'est bien au phallus que Sada, « maîtresse femme » s'attaque, quand « à son partenaire, elle coupe la queue » après et non avant ne fait pas consister l'amant châtré mais le phallus destitué. Ce n'est pas de la castration dont elle jouit, précise Lacan. Nous n'avons pas affaire à une mise en scène de ce que Lacan évoquait dans le « Congrès sur la sexualité féminine, soit l'« amant châtré ou homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration »¹³.

Deux objections majeures à l'idée que Sada ne jouit pas de la castration sautent aux yeux, si je puis dire. La citation fait entendre que la femme aspire à aimer un homme dont la castration demeure voilée. Or, la caméra s'attarde en gros plan sur la coupure, la part du corps émasculée, rien de voilé, tout est exposé y compris les organes détachés. D'autre part, rappelez-vous ce que dit Lacan dans le livre XVIII du *Séminaire*: « La castration d'Œdipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance. »¹⁴ Dans le film, à la fin, une voix off précise que lors de son arrestation elle resplendissait de joie. Déduisons qu'elle jouit encore, quatre jours plus tard, en possession de l'objet confisqué, « le truchement », « l'instrument de la copulation », il ne s'agit donc pas de restituer la jouissance à d'autres, sa jouissance ne se partage pas, elle est solitaire.

Alors de quoi jouit Sada ? nous étions plus tôt confrontés à l'expression de l'amour à mort, dans les images précédentes ; à son terme le film expose la supposée infinitisation d'une jouissance mortifère de l'amour corrélée au pas-tout. Je dis supposée car loin d'atteindre au un, le couple Sada-Kichi se réduit à Sada seule. Néanmoins, si en tranchant l'organe, elle peut en jouir sans limite au-delà du phallus, elle ne le fait pas sans, puisqu'elle conserve l'objet. Oserons-nous une lecture métaphorique de la position féminine dans les formules de la sexuation ? Puisque là encore, dans le tableau de la sexuation, il est question, grâce aux flèches, de franchissement de la barre. Du côté gauche, de ceux qui se rangent sous la loi phallique, les sujets divisés, \mathcal{S} , l'accès à l'Autre, au partenaire supposé, induit le franchissement de la barre vers l'objet *a* logé du côté droit. C'est la formule du fantasme. Or, Lacan parle à propos du film de fantasme féminin. L'idée qui se dégage de plus en plus clairement, pour moi, c'est que *L'empire des sens* nous ouvrirait une fenêtre sur le fantasme féminin, à supposer qu'on se place dans la perspective du côté droit des formules de la sexuation, du côté de ~~La~~ femme qui n'existe pas et qui viserait, au sens militaire du mot, le Φ du côté gauche.

3. « La toute nécessité de l'espèce humaine était qu'il y ait un Autre de l'Autre. C'est celui-là qu'on appelle généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement La femme. La seule chose qui permette de supposer La femme, c'est que comme Dieu, elle soit pondreuse. »

13. LACAN J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 765, *sq.*

14. LACAN J., *op. cit.*, p. 158-159.

Pondeuse comme Dieu ? Pourquoi utiliser ce terme ? Bien que l'on entende qu'il s'agit de générer, d'engendrer l'espèce humaine et de la perpétuer, il faut entendre également une nouvelle référence au film.

La scène de l'œuf dans le vagin inverse la ponte puisque Sada gobe un œuf avec son vagin, on peut y voir une femme qui aspire, si je puis dire à être l'Autre non barré, La femme pondeuse. Ainsi se brouillent les limites entre rêve et réalité, pour reprendre l'expression du réalisateur puisque, comme le rappelle Lacan : « La femme n'existe pas, et j'ai de plus en plus de raisons de le croire, surtout après avoir vu ce film. »

Ne nous y trompons pas, je cite Éric Laurent : en identifiant La femme à Dieu « Lacan n'est pas un mystique de la jouissance féminine, mais un déchiffreur passionné de la position féminine de la sexualité, dont il finira par donner le mathème. »¹⁵ Et justement, en 1976, il a déjà donné ce mathème, il a déjà élaboré les formules de la sexualité.

Il précise aussi qu'« il n'y a pas d'Autre qui répondrait comme partenaire ». Si l'Autre, partenaire, n'existe pas alors c'est bien le fantasme de Kichi qui est à l'œuvre, tout autant que celui de Sada. L'expression « érotisme féminin » utilisée par Lacan ne désignerait donc pas l'érotisme d'une femme mais l'érotisme supposé au-delà du phallus, qui relève de La femme, non divisée et qui concerne donc les hommes et les femmes dans leur aspiration à un amour indéfectible.

L'articulation entre la mort et l'érotisme est omniprésente chez Sade, et Georges Bataille (puisque je l'ai cité en ouverture je conclurai par là) remarque, à propos de Juliette, héroïne salienne, dans son essai sur l'érotisme : « le crime importe plus que la luxure. »¹⁶

Il permet de concevoir la mort comme rêve de prolonger la jouissance contre la réalité de la castration. Mais ne mettons pas trop de sens là où Lacan lui-même formule : « Tout ce que je vous raconte là n'est que sensé. C'est à ce titre plein de risques de se tromper. » Et « Freud lui-même n'a fait que du sensé. » Tout ce commentaire relève donc de la « copulation entre le symbolique et l'imaginaire » alors qu'il vise à cerner un bout de Réel autour duquel la pensée brode.

15. LAURENT Éric, « Lacan analysant », revue *La cause fraudienne*, n° 74, 2010, p. 19, sq.

16. BATAILLE Georges, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 2007.

Une « brutalité opaque »

LE TITRE EST INSPIRÉ d'un énoncé de Jacques Lacan : « cette vie, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque »¹. Cette brutalité tient de l'intime, de l'opacité, de l'étrangeté (*Unheimlichkeit*) de l'intime : violence sur le sujet, non pas agressivité venant du sujet, même à ce que ses effets soient projetés sur un extérieur, sur l'(A)utre.

Une courte vignette clinique, un rêve d'analysant montrera la brutalité des opérations opaques de la structure, opérations qui frappent le sujet. Et une reprise de la jouissance éruptive qui touche Schreber viendra répondre de la brutalité quand l'opacité de la structure ne protège plus un sujet réduit à être un corps soumis à la jouissance de l'Autre.

Mais avant, quelques mots pour situer cet énoncé qui se situe à la fin du *Séminaire V* « *Les formations de l'inconscient* », au cours duquel Lacan construit son « graphe du désir ». L'énoncé est introduit par une référence à la castration et au signifiant, référence qui se comprend si on en place les termes sur la ligne supérieure du graphe : « Or, le cœur de tout ce qui est réprimé chez le sujet, c'est le complexe de castration, c'est le signifiant de l'*A* qui s'articule dans le complexe de castration, mais qui n'y est pas forcément, ni toujours totalement articulé. »

On a là la frappe (*Prägung*) du signifiant qui vient faire coupure et décompléter l'Autre tout autant que le sujet. Et Lacan emploie à ce propos le terme de traumatisme : « Le fameux traumatisme [...] qui entre dans l'économie du sujet, et qui joue au cœur et à l'horizon de la découverte de l'inconscient, qu'est-ce que c'est ? – sinon un signifiant tel que j'ai commencé tout à l'heure d'en articuler l'incidence sur la vie.[...] Qu'est-ce donc ? – si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme. C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, et qui ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résoudre. »²

Laissons l'explication de texte de côté pour en retenir ce qui ici vient nous frapper ; le réel, le hors sens, le « signifiant pur » – la Lettre – de la coupure, à trop l'approcher, c'est brutal. L'opacité en quelque sorte protège de cette brutalité.

Une brutalité indolore

Pour exemple un cauchemar déjà évoqué l'an dernier comme faisant suite élaborative, même résolutive, à des séances précédentes : « il y a une très violente tempête. Le rêveur aperçoit une femme, debout sur un bateau, qui serre contre elle à l'avant du corps un petit enfant – l'analysant fait le geste. Cette femme a beaucoup de mal à se maintenir et soudain, une plus forte bourrasque lui arrache l'enfant qui disparaît dans les eaux ».

La mise en scène, hors de toute réalité, ce qui est le principe du rêve, laisse impressionné l'analysant qui reste pourtant perplexe du fait de n'y rien reconnaître qui puisse le concerner. Cela lui est étranger sans qu'il témoigne de sentiment d'étrangeté. La violence dont témoigne le cauchemar lui est indolore.

Dans le récit la tempête, le signifiant « arrache », la soudaineté viennent marquer la brutalité d'une opération propre à la structure, opération de séparation. L'analyste, sans plus d'analyse du rêve, peut y déceler, telle *La lettre volée*, le sujet (*\$*) au travail, un instant de réveil du parl'être, où surgit la séparation, la perte d'objet. Et aussi la castration : en termes freudiens l'enfant phallus, tenu à l'avant du corps, est arraché à la mère ; par là même, le rêveur, sans le savoir, est concerné par une opération d'extraction de cette position.

Bel exemple d'un mode de rêve en cours d'analyse désigné par Freud : non seulement rêve de répétition en rapport avec l'infantile traumatique, mais aussi rêve qui marque un pas

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire L. v*, 18 juin 1958, Seuil 1998, p. 466. 2. *Ibid.*

de la cure, la réactivation d'une opération structurelle jusque-là peu efficiente. En appui sur un reste intraduit de l'infantile, ce rêve témoigne du travail d'invention du parl'être pour traduire dans son opacité une brutalité de la vie ; par un signifiant nouveau qui peut être ainsi désigné : « arrachage ».

En prolongement un fantasme infantin qui apporte un autre signifiant a pu être livré : la coupure. Parlant d'un médecin qui a été « accoucheur » pour sa naissance : « ... quand j'étais petit, je croyais que c'était lui qui m'avait ouvert la bouche ; je croyais qu'on naissait fermé, que pour pouvoir manger il coupait pour faire la bouche ; et que les lèvres, c'était la cicatrice ». Tel le mythe, ou la fable, un réel vient à se dire, réel rapporté, cette fois, au corps même : trouée du corps, traumatisme dont il reste une marque cicatricielle.

Pour la vie, le fantasme infantile instaure une coupure inaugurale pratiquée par un homme, tel un Nom du Père, dont le corps reste marqué ; la brutalité du geste quasi sacrificiel est énoncée très tranquillement. Nous ne sommes pas loin du traumatisme de la naissance d'Otto Rank dont on sait que Freud n'a pas voulu le retenir au motif que ça ne pouvait pas faire trace car trop précoce. Lacan sur cette question évoque la séparation du placenta.

Cette brutalité du réel de la structure est opérationnelle et relève de la nécessité pour la construction du parl'être, pour border et enserrer la jouissance. Paradoxalement, comme le montre le rêve et le fantasme infantile, elle est indolore, ou presque, du fait même aussi que le sujet en est protégé précisément par l'opacité, le voile, qui vient couvrir ce réel. Mais ces opérations ne sont jamais « complètes ni parfaites » comme le dit Freud à propos du clivage du *Ich*, ou Lacan dans son énoncé cité en début : « le signifiant de l'*A* qui s'articule dans le complexe de castration, mais qui n'y est pas forcément, ni toujours totalement articulé ». De cette faille surgit la souffrance pour le parl'être, et aussi bien sa violence.

Une jouissance éruptive, jouissance brute

Quand l'appui du signifiant défaille, quand le réel qui fait trou dans le symbolique n'est plus contenu, alors l'opacité se lève, le voile se déchire. Peut surgir une jouissance invasive, éruptive même selon la métaphore de l'irruption volcanique.

Où il est question du Président Schreber pour une approche que Lacan a, selon Jacques-Alain Miller, peu souligné en 1956 dans son premier enseignement. Miller le montre dans son Cours sur L'expérience du réel dans la cure analytique, au titre des événements de corps : « des phénomènes éminemment de souffrance, de souffrance corporelle intense de Schreber, comment est-ce que Lacan les situe ? [...], c'est 'nous n'allons pas insister sur le déchirement, puisque ce qui compte c'est son mode signifiant' ». Et plus loin « ce qui est laissé de côté c'est l'aspect de l'événement de corps »³. La mise en place d'une logique du signifiant est l'approche que Lacan privilégie à l'époque de son premier enseignement, du *Séminaire III*.

Ce n'est que dix ans plus tard, dans la *Présentation des mémoires du président Schreber*, qu'est évoqué un autre abord : « c'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé, qu'il donne lui-même support... et que de ce texte déchiré que lui-même devient... la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire ». « Plus aucun sujet » au sens du « sujet que représente le signifiant », Lacan introduisant là différentiellement le « sujet de la jouissance », plus précisément « la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel »⁴. L'abord du cas Schreber, comme tout autre cas, cet abord change selon qu'il est soumis à une logique du signifiant ou bien à une logique de la jouissance.

3. MILLER Jacques-Alain, Cours 1998-1999, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, inédit, le 9 juin 1999.

4. LACAN J., « *Présentation des Mémoires* » du président Schreber, dans *Ornicar ?*, n° 38, Navarin 1986, p. 7.

Mon attention à Schreber dans son rapport à la jouissance vient d'une référence de Lacan, déjà dans le *Séminaire* «*Les psychoses*». Il invite à comparer les écrits de Schreber avec le témoignage de mystiques, et en particulier Jean de la Croix. La référence la plus connue à ce dernier se trouve dans le *Séminaire* «*Encore*», associée à Thérèse d'Avila, pour modéliser la jouissance Autre, illimitée, et l'épreuve qui secoue le corps du mystique. Qualifiant cette jouissance de «féminine», Lacan dit de Jean de la Croix, «il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes»⁵.

Dans le *Séminaire* III, Lacan dit ceci : «ouvrez à n'importe quelle page saint Jean de la Croix. Lui aussi [...] se présente dans une attitude de réception et d'offrande, et il va jusqu'à parler des épousailles de l'âme avec la présence divine». Mais, ajoute Lacan : «il n'y a absolument rien de commun entre l'accent qui nous est donné d'un côté et de l'autre»⁶. L'un témoigne symboliquement d'une expérience subjectivée qui porte la marque du symbolique – «poésie», dit Lacan, l'autre fait de l'expérience une construction délirante d'une très grande richesse prêtant à Dieu de le soumettre à la condition d'être une femme, la femme de Dieu.

C'est surtout aux tous débuts du second épisode de sa maladie, avant la construction délirante, qu'«une profonde perturbation, cruelle et douloureuse»⁷ vient dévaster son corps. Freud la désigne ainsi : «Il croyait que toutes sortes de manipulations abominables étaient pratiquées sur son corps et passait par des choses plus épouvantables que ce que chacun soupçonne»⁸, il subissait des destructions d'organes, et autres phénomènes ensuite attribués à un (A)utre persécutant, Flechsig, diable ou Dieu.

Quelles sont les caractéristiques de cette jouissance que Lacan présente en logique 16 ans plus tard dans le *Séminaire* «*Encore*»? Quand la jouissance n'est plus captive de sa prison phallique, qu'elle n'est plus bordée, enserrée par le signifiant qui se dérobe, que constate-t-on du témoignage de ceux qui l'éprouvent, comme des mystiques, mais bien d'autres encore tels Rimbaud avec son Bateau ivre, Bataille avec son lieu de «non-savoir», Rilke, Barthe... – une liste de «poètes» serait longue –, sans oublier Romain Rolland avec sa «sensation océanique» dont traite Freud⁹? L'ordonnance que le signifiant impose n'opère pas, ce qui touche en particulier les coordonnées du temps lequel devient instant immobile ou éternisation – l'éternel divin pour le mystique. L'espace aussi perd ses mesures limitatives et séparatives – l'illimité, l'infini de Dieu.

Le corps en conséquence perd ses repères, il est corps réel de n'être plus significatisé comme le reprend Miller dans sa relecture du *Schreber* de Lacan : «L'ordre symbolique s'affirme comme un ordre, comme une organisation, une ordonnance transcendante à ce qui a lieu, transcendante à l'expérience»¹⁰. Le corps alors s'éprouve hors de contrôle dans une véritable épreuve, le sujet ne se tient plus comme tel, il est néantisé, nous disons passivé. Les mots de Schreber seront «mort de l'âme» pour le sujet, et déchirure, envahissement par les «nerfs de Dieu»¹¹ qui «sont infinis et éternels» pour le corps passivé, éprouvé comme féminisé.

5. LACAN J., *Le Séminaire* L. XX «*Encore*» (20 février 1973), Seuil 1975, p. 70.

6. LACAN J., *Le Séminaire* L. III «*Les psychoses*» (11 janvier 1956), Seuil 1981, p. 90.

7. *Ibid.*

8. FREUD Sigmund, *Le Président Schreber*, PUF Quadrige 2001, p. 11.

9. FREUD S., *Le malaise dans la culture*, PUF Quadrige 1995, p. 5. Cf. ZALOSZYCZ A. «D'un il y a» dans *La Cause freudienne*, n° 54, juin 2003, section «Le dieu des mystiques et de Schreber», p. 97 et suivantes. Et *Sigmund Freud et Romain Rolland, Correspondance*, lettre du 5 décembre 1927 à Freud, de H et M Vermorel, PUF 1993, p. 304.

10. MILLER J.-A., Cours 1998-1999, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, le 16 juin 1999.

11. Nous avons perdu l'usage du mot «nerf» d'une certaine époque : crise de nerf, malade des nerfs, spécialiste des maladies nerveuses, avoir ses nerfs, être nerveux, énervé, etc.

Pour exemple, comment le poète Rainer Maria Rilke, témoigne-t-il de la brutalité de cette épreuve ? Pour le sujet : « Dans une incertitude sans pareille, à la merci de ce qui n'a *pas de nom*, il serait quasi *anéanti* » ; pour le corps : « Il aurait l'impression de tomber, ou bien se croirait expulsé dans l'espace, ou brisé, dispersé en mille morceaux » – Schreber dit 'déchirement', « il se forme alors des sensations bizarres qui peuvent croître au-delà de tout supportable » ; pour l'espace : « Il n'y a plus rien de proche, et tout lointain est *infiniment* loin. [...], changent toutes les distances, toutes les mesures ; beaucoup de ces changements s'accomplissent *subitement* »¹², brutalement.

Pour autant Rilke n'implique ni Dieu ni diable ni aucun autre, mais un espace au cœur de l'humaine condition, « être » d'où il puise sa création poétique. Et il se réfère à Edgar Poe dont on sait qu'il est un des maîtres de l'étrangeté : « elle est tellement plus humaine, cette insécurité pleine de dangers qui, dans les histoires de Poe, pousse les prisonniers [...] à n'être pas étrangers aux indicibles effrois de leur séjour ». ¹³ Rappelons-nous le *Maelstrom* d'Edgar Poe, ce trou océanique et tourbillonnant dans lequel l'humain est aspiré et malmené sans fin ¹⁴. Malgré l'effroi, Rilke en appelle au courage et dénonce la lâcheté de qui évite cet essentiel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Avec Schreber, à l'instar des mystiques ou poètes, nous retrouvons cette notation qu'« ils l'éprouvent mais ils n'en savent rien »¹⁵ selon la formule de Lacan, véritable épreuve qui fait trou dans le savoir. Freud reprend ses propos : « ces choses ne se laissent absolument pas exprimer dans la langue humaine, ou alors très difficilement parce qu'elles se situent au-delà de toute expérience »¹⁶. Pour Schreber Dieu même ne sait pas, ne connaît pas le vivant, ne comprend pas l'humain. Le trou est dans le savoir de Dieu même.

Jacques-Alain Miller le pointe ainsi : « Ce qui est éprouvé par Schreber, c'est ce qui de la vie et du corps vivant excède l'ordre symbolique, ce qui excède le signifiant »¹⁷

Pour sa relecture du Schreber de Lacan, Miller reprend plusieurs axes en rapport avec l'événement de corps. De ce Cours du 16 juin 99, très détaillé, j'évoquerai succinctement deux points.

Le premier en rapport avec « une régression topique du sujet au stade du miroir », régression qui introduirait, selon Lacan à propos de Schreber, une béance mortifère. Ainsi la jouissance se trouve-t-elle « dispersée dans différentes localisations volontiers douloureuses du corps ». Miller souligne à contrario que la théorie du stade du miroir met l'accent sur la « fonction vitale de ce moment », que c'est ce qui en a été retenu par la suite par Lacan lui-même ; que la régression au stade du miroir est topique mais n'implique pas une « régression dans l'espace et dans le temps ». Alors que c'est dans le registre de la jouissance de l'Autre dont traitera Lacan plus tard que l'on va retrouver la perte symbolique de ces repères : les nerfs de ce Dieu qui jouit de son corps sont « infinis et éternels », dit Schreber. De même les termes « mort de l'âme » viennent traduire la néantisation du sujet, sa mortification douloureuse. Miller souligne aussi une logique propre à cette jouissance, en terme freudien de libido : la libido n'est pas stagnante et inerte, elle envahit et se retire, revient en force et s'absente, se déplace dans le corps. Lacan n'a pas signalé et aurait même écarté ce mouvement qui traduit « la jonction et la disjonction libidinale du sujet avec l'Autre ».

12. RILKE Rainer-Maria, *Lettres à un jeune poète*, Le livre de poche bilingue 1989, p. 113.

13. *Ibid.*, p. 115. Aller aussi au « Maelstrom » de Poe où est figuré la violence à laquelle est soumis le corps pris dans un tourbillon/gouffre océanique.

14. POE Edgar, « Une descente dans le maelstrom » dans *Œuvres*, Tome I, trad. Charles Baudelaire, éd. La Boétie 1944, p. 132.

L'exergue d'introduction au texte évoque Dieu et « la vastitude, la profondeur et l'incompréhensibilité de ses œuvres, qui contiennent en elles un abîme plus profond que les puits de Démocrite ».

15. LACAN J., *Encore*, p. 70.

16. FREUD S., *Le président Schreber*, opus cité, p. 14.

17. MILLER J.-A., Cours 1998-1999, inédit, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, le 16 juin 1999.

Pour un deuxième point J.-A. Miller reprend la question du « rapport à poser entre le corps et le signifiant », se référant au symptôme hystérique tel qu'introduit par Freud : la paralysie hystérique frappe le corps selon une découpe de la langue et non pas selon une cohérence neurologique. D'où « le signifiant est susceptible de se matérialiser dans le corps », motérialiser, alors corps parlant/parlé. Est introduit le terme de « corporisation » : « le signifiant devenant corps, morcelant la jouissance du corps [...], découpant le corps ». Il en résulte « un savoir incorporé [...] un savoir dans le corps »¹⁸.

Qu'advient-il de Schreber quand le symbolique ne tient plus, que le signifiant corporisé ne découpe plus ce corps, ne morcelle plus sa jouissance ? Une jouissance éruptive envahit un corps qui perd ses repères d'autant que cela est accompagné d'un effondrement subjectif. Réginald Blanchet avance une expression intéressante : « « Les deux corps du sujet psychotique ». Comme on parle des deux corps du roi, comme le mystique pour son extase évoque le corps divin, est montré que la jouissance qui surgit « hors du principe de limitation phallique vient à réduire le sujet à son corps. [...] Loin d'avoir un corps le sujet tend à l'être ». ¹⁹

À ceci près qu'il reste encore assez trace du sujet pour qu'au sortir de cette épreuve il n'y reconnaisse pas son corps mais en impute la métamorphose – c'est kafkaïen – à l'(A)utre. L'Autre qui jouit de lui, c'est Dieu. Quand bien même la brutalité de cette jouissance rétive au savoir et au sens provoque l'effroi, elle reste étonnamment addictive.

Schreber, on le sait, évoluera vers la construction d'un délire dont Lacan exploite toute la richesse signifiante. Un nouage singulier se met en place, assez fragile cependant pour que reste présente une passivation moins intranquille qu'il nomme béatitude. Il se soumet à rester « la femme permanente de Dieu », devenant le paradigme de ce que Lacan désigne comme « pousse-à-~~La~~-femme » ; écrivons-le avec le ~~La~~ barré de « ~~La~~ femme qui n'existe pas ».

Pour conclure disons que quand le Phallus ($\exists x. \Phi x$) est à la commande pour soutenir la frappe du signifiant et ses effets, la brutalité opérationnelle est opaque, quasi inaperçue. À l'inverse, quand la pulsion, la jouissance est dé-chaînée ($-\forall x \Phi x$), se dévoile la brutalité de la vie sur son versant réel.²⁰

18. *Ibid.*, pour toutes citations précédentes.

19. BLANCHET R., « Les deux corps du sujet psychotique », dans *La Cause freudienne* n° 46, octobre 2000, p. 124.

20. Cf. LACAN J., *Les non-dupes errent*, inédit, 9 avril 74 : « on m'a posé des questions, à savoir si les formules quantiques, parce qu'elles sont quatre, pourraient bien se situer quelque part d'une façon qui, qui aurait des correspondances avec les formules des quatre discours.

C'est pas forcément infécond, puisque ce que j'évoque, enfin, c'est que le petit a vienne à la place des x des formules que j'appelle « formules quantiques de la sexuation », est-ce que j'ai besoin de les réécrire, ce n'est sûrement pas inutile ».

Commentaire du texte de Jacques-Alain Miller, « Enfants violents »

VOUS TROUVEREZ ce texte dans la revue *La petite girafe*, « Enfants violents », chez Navarin, paru en 2019. Il s'agit de la présentation du thème de la 5^e Journée de l'Institut de l'Enfant, par Jacques-Alain Miller, prononcé en mars 2017.

Tout d'abord dire que commenter un texte aussi clair n'est pas chose facile, car, comment ne pas paraphraser, ou comment dire autrement, donc moins bien ce qui est déjà dit là d'une façon limpide.

Les actes de violence existent dans toute institution. Dans ma rencontre avec les enfants de L'ITEP dans laquelle je travaille, comme psychologue, quand il arrive que ça explose, que ça insulte, que ça frappe, ce texte est un appui précieux pour moi pour m'insérer dans le traitement de l'institution de cette violence qui agite et assaille les corps. C'est d'ailleurs ce que vise Miller, une recherche sur la pragmatique lacanienne de la violence chez l'enfant. Je vais dégager quelques points qui sont de véritables boussoles pour moi, pour a-border l'enfant, quand la violence le déborde. Ce n'est pas un commentaire exhaustif, ni complet. Je vous propose un commentaire au ras du texte, subjectivement orienté par l'usage que j'en ai pour m'orienter, dans l'après-coup de l'acte violent.

– Tout d'abord le titre : « Enfants violents ». L'absence d'article, défini et indéfini, indique l'absence de catégorisation, pas d'idéal type de l'enfant violent. Les deux mots sont au pluriel. Ce pluriel invite à la singularité et invite à contrer l'universel du tous pareil.

Le titre et le texte invitent à creuser un écart entre enfant violent et enfant agressif mais aussi un écart entre enfant violent et enfant dangereux. L'Autre féroce évaluateur peut vouloir la mesurer pour la prévenir et l'éradiquer, et ce dès avant la 3^{em} année de vie. La violence échappe à la logique de l'évaluation. (Pas de 0 de conduite).

Jacques-Alain Miller nous donne une leçon de méthode qui « peut s'autoriser de la psychanalyse » : Il ne présente pas un travail abouti, clos, il déroule le fil de sa pensée, sans jugement à priori de ce qu'il lui vient. Face à une question complexe, il cherche à en simplifier l'abord, la grille RSI est une répartition efficace, et lorsqu'une notion est trop simple, il vise la complication sans avoir peur du chaos d'où émergeront des idées.

La première question que se pose Miller, est celle de savoir si la violence est un symptôme. « Qui dit symptôme en psychanalyse dit “déplacement de la pulsion”, ou du moins dans les termes freudiens, substitution d'une satisfaction de la pulsion, – ce qui, en lacanien, peut se traduire par jouissance » Le symptôme se paye par un refus, de la part du sujet, d'une jouissance. Le symptôme venant comme un ersatz de cette J refusée, exilée. Là, une définition lacanienne de la castration, au-delà du phallus est posée : refus d'une jouissance. La castration est un non à la jouissance pour un oui à l'étage supérieur, celui du désir. Lacan situe là la présence/l'existence d'un choix inconscient, le sujet a le choix d'accepter ou de refuser cette perte de Jouissance. La castration relève d'un choix forcé du sujet qui nécessite son consentement. « La Jouissance doit être refusée dans le réel, pour être atteinte sous l'égide du symbolique », par l'opération de castration. Ce que Lacan appelle la loi du désir, c'est lorsque la métaphore paternelle opère sur la jouissance en réfrénant son avènement. Le langage est l'opérateur du refoulement qui permet la formation d'un symptôme qui est le résultat, le reste d'une Jouissance non advenue, une Jouissance barrée par l'inscription du sujet dans la loi du langage.

Donc, une perte de Jouissance pour un gain de symptôme : tel est l'effet du langage sur le corps du parlêtre. Miller conclut que la violence n'est pas un symptôme, elle est même l'indice qu'il y a eu échec de la formation du symptôme.

« La praxis analytique avec les enfants se modifie aujourd'hui du fait de son extension à “ce qui n'est pas symptôme”, le thème de la violence est une entrée pour cette exploration. »

Je cite là Daniel Roy dans son ouverture à la JIE5. Avec cette question de la violence dans la clinique, le privilège est donné à la satisfaction par rapport à la signification.

Une fois ces éclairages posés, Miller avance dix points sur la violence chez l'enfant, que je vais rassembler en six scansions :

Point 1 – La violence est la pulsion (pure). Elle est la marque que le refoulement n'a pas opéré. Avec la violence, pas de substitut, pas de déplacement de satisfaction, au contraire, elle est une manifestation directe d'une satisfaction pulsionnelle non entamée. Sa source est du côté du plus, du trop, du en trop, et non du côté du moins de la frustration, comme c'est souvent évoqué : « il ne supporte pas la frustration ». Il y a un trop envahissant, un trop qui déborde, c'est souvent le trop de l'angoisse qui surgit sous un habit de violence.

Il arrive que la violence soit une tentative par le sujet de trouver un réel envahissant rencontré, un éprouvé corporel insupportable. Par exemple avec les scarifications. Une perte est nécessaire, une perte dans le réel du corps pour un effet d'arrêt, au moins temporaire, à l'insupportable de la jouissance.

Il s'agit de chercher non sa signification, non son pourquoi mais son occasion. Il s'agira non de chercher le sens de cette violence, mais, « de faire de la jouissance une fonction et de lui donner sa structure logique », en cherchant avec l'enfant et les éducateurs, les circonstances, les divins détails des conditions de déclenchement.

Point 2 – La violence est satisfaction de la pulsion de mort. Miller avance sur le terrain de l'Eros avec la dualité amour-haine pour indiquer que la haine, qui est du même côté que l'amour, d'une certaine façon protège de la violence, qui relève, elle, de Thanatos. Contrairement à la haine qui est un lien social très fort, qui unit, la violence fait rupture dans le lien à l'autre. Exemple de Miller

Point 3 – Le désir de détruire existe. Il y a à interroger le plus-de-jouir impliqué dans l'acte de casser ou de détruire. S'intéresser à la cause, au plus-de-jouir du désir de détruire n'est pas s'intéresser à la raison qu'il n'y a pas dans *l'acte gratuit de la violence*. Isoler le plaisir éprouvé dans l'acte qui casse, qui fracasse et qui fragmente, revient à chercher à cerner l'os du réel rencontré par l'enfant quand il ne cède pas sur son désir de détruire. Miller articule l'activation du désir de détruire avec un raté de la métaphore paternelle, autrement dit avec un défaut du processus de refoulement.

Là résonne ce qui ne se raisonne pas. Là surgit la violence qui n'est pas éducable, qui ne cède pas sur injonction, ni sur « rappel à la loi ». Le « rappel à la loi » n'est pas implantation d'un signifiant de l'autorité régulateur, le rappel à la loi n'est pas.

Point 4 – Miller indique la nécessité de se repérer dans une éventuelle psychose en formation qui s'exprimerait dans la violence de l'enfant. La violence est-elle symbolisable ou bien est-elle pure irruption dans le réel ? L'enfant peut-il la mettre en mots ? Selon que la déchirure de la trame symbolique dont la violence témoigne est localisée ou étendue, en dire quelque chose par le sujet sera possible ou pas.

Si la violence est « bavarde » comme dit Miller, d'une part on se demandera ce qu'elle dit, et d'autre part, on cherchera une trace de paranoïa précoce. On entend dans l'ajout de « précoce » qu'il y a une paranoïa originaire. Il est assez intéressant d'aller chercher du côté de la paranoïa précoce, chez Lacan. Dans le texte *Position de l'inconscient*, de 1964, qui se trouve dans les *Écrits*, Lacan indique la primauté du grand A : d'abord le sujet est parlé, par le couple parental, ça parle de lui, il est le sujet dont on parle : « C'est au titre de ce que ça parle de lui qu'il s'appréhende ». Donc dans l'enseignement de Lacan, il y a une primauté de la position paranoïaque dans l'avènement du sujet, le sujet de l'inconscient. Nous sommes là au-delà de la structure du moi

qui est de nature paranoïaque. Dans *Vie de Lacan*, Miller indique que Lacan a cherché à renoncer à sa pente paranoïaque, comment ? En s'assumant comme une exception, de part son enseignement et de part la création de son École. C'est un point éthique très intéressant : l'exception pour contrer la paranoïa. Ce qui fait intrusion depuis l'extérieur peut-être la pensée, ou, le corps de l'autre. Cette violence de la relation imaginaire au petit autre se nomme agressivité, elle est constitutive de la subjectivité dans son lien à l'autre.

Miller dans ce texte démontre combien la violence est au joint de l'articulation du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Point 5 – Miller fait une partition à repérer dans la violence qui parle : après la dimension paranoïaque à repérer, il y a une violence qui est d'ordre hystérique. Celle-ci a valeur de demande d'amour. Alors, elle rentre dans le champ de la substitution possible, elle est un symptôme qui ouvre la voie à un dire insu, elle est interprétable.

Cette distinction dans la violence s'éclaire du repérage de deux modalités d'échec de la défense : ou bien *elle ressortit à une faille dans l'établissement de la défense* ce que j'associe avec la déchirure localisée dans la trame symbolique *ou bien à un raté du processus du refoulement*, là la déchirure est beaucoup plus étendue.

Point 6 – Faire violence à son corps : Miller indique certaines scarifications sont un ersatz du ratage de l'inscription symbolique d'un signifiant maître qui fait que l'on a l'idée qu'on a un corps. Se marquer soi, se faire une trace sur le corps à défaut d'une trace de jouissance laissée par un signifiant parmi d'autres. Cette violence faite à son corps pris comme objet pourrait faire l'objet d'un autre travail, Miller ne développe pas ce point ici, mais un autre texte est bien plus précis sur cette question que je vous recommande : *Propos sur la mutilation*.

Miller conclut en rappelant que le psychanalyste n'est pas au service de l'ordre social, son acte ne peut opérer que latéralement, par la douceur, même s'il est parfois possible d'user d'une contre-violence symbolique. Par son accueil et son abords par les bords, le psychanalyste peut viser d'élever la violence à la dignité de la révolte, et s'en faire partenaire afin de rallonger le circuit de la pulsion d'isoler le point de réel rencontré et inviter l'enfant à consentir à se brancher sur l'Autre, sur la parole.

Les deux cas qui vont vous être présentés, témoignent de combien la violence s'insère dans une clinique qui nécessite d'y mettre du sien, qui ne laisse pas le clinicien tranquille, qui pousse à l'invention et au contournement de la chose violente chez l'enfant.

Leïla ou la révolte du croqueur

Du croqueur au chiqueur

« **A**TTENTION, il peut te croquer toi ! », c'est sous cette menace que j'ai rencontré Leïla, petite fille de dix ans. D'emblée, elle m'indiqua la distance que je devais garder avec elle. À son arrivée au cabinet, elle se précipita vers moi, toutes griffes et dents dehors, menaçant de me croquer, et colla son front sur le mien, poussant un rugissement.

Aux questions posées, elle me répondit « *j'ai besoin de tranquillité, [...] je te dis on n'en parle plus !* ». Elle passa la première séance à me tourner le dos, et les deux qui suivirent à faire une exploration approfondie du cabinet. Elle me dit « *Mon truc c'est mordre et griffer* ».

Leïla est une enfant sous protection de l'état, recueillie en pouponnière à l'âge de un mois, puis placée en famille d'accueil. Depuis ses premières années, elle fait l'objet de suivis spécialisés.

C'est autour d'un petit animal sauvage de type *playmobil* trouvé au cabinet, que le travail a pu s'engager pour une première série de plusieurs mois. Cet animal, une panthère, a la particularité d'avoir la gueule qui s'articule. Leïla l'a appelé le croqueur.

Ce croqueur croque tout. Les fauteuils, la table, les livres, les autres personnages *playmobil* et le contenu des séances est violent.

Elle dit en prenant les playmobils « *Je sais qu'il y a un croqueur la dedans qui va croquer tout le monde et tuer tout le monde* » ; « *Toi tu es mort, toi je te mange la patte, il lui mord la bouche, toi t'es décédé* » ; lors d'une autre séquence, elle dit « *le croqueur a pas accepté qu'elle lui cri. Il rigole avec sa grande bouche, moi je vais te vendre à la boucherie, il va te couper en steack* » ; « *Elle va lui planter un couteau dans la bouche* » ; « *Le croqueur il est sauvage, il mange tout le monde* ».

Il y a ce trou béant de la gueule, mais le corps même de Leïla semble troué, « *Je me balade toute nue, mes seins, mes trous de balles, mes trous de la foufoune, j'aime bien me zigber, montrer mes trous de balle et mes fesses, on voit le caca* ».

Je m'adressais alors au croqueur, et il accepta de venir voir ce qu'il y avait dans la maison des playmobils. Nous avons pu, au fil des séances, tisser des petits bords. Leïla se déplaçait moins dans la pièce, et toutes les deux, assises par terre, avons raconté des petites histoires concernant le croqueur.

Ainsi, la maison des playmobils a trouvé une place, un jardin a été introduit, puis nous avons mis les animaux dehors, les personnages dedans, avons construit un enclos et fabriqué des pizzas pour le croqueur qui s'en régalaient bien. Le croqueur restait sauvage mais une limitation a pu se construire.

Les histoires se terminaient en parlant au croqueur et en le caressant, et Leïla, à l'instar du croqueur, s'apaisait, s'allongeait par terre en position fœtale, pouce dans la bouche.

Une autre série de séances démarra à partir d'un livre trouvé au cabinet dont une des images représente un chien gueule ouverte. Une forme de jeu où Leïla mettait le doigt sur l'image dans la gueule du chien et où j'intervenais en disant « *Aïè !* » ce qui l'amenait à enlever le doigt. Puis elle remettait le doigt et je disais à nouveau « *Aïè* », et ce de manière réitérée pendant de nombreuses séances. Ce chien, elle l'appela le chiqueur.

Du croqueur au chiqueur, une réduction de l'envahissement pulsionnel pour Leïla semblait s'opérer. Les morsures sur son entourage se faisaient plus rares.

Ce jeu du « *Aie* », suivi du retrait du doigt, serait-il une alternance d'ouverture/fermeture, qui circonscrit le trou béant de la gueule du chien ? Une sorte de Fort-Da, opérant une symbolisation de la présence/absence ?

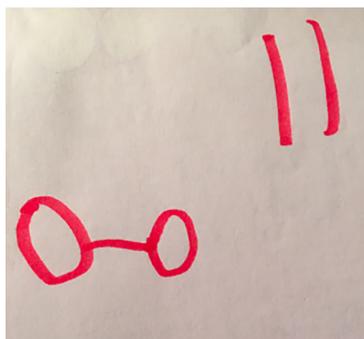
Les passages à l'acte

Mais trois passages à l'acte vont avoir lieu, dont deux dans le nouvel institut où est mise en place une prise en charge supplémentaire. Dans cette même période Leïla va avoir des premières visites avec sa mère biologique. Ces passages à l'acte vont inquiéter l'entourage familial et professionnel sur sa potentielle dangerosité.

Elle a « éventré » – c'est le mot des adultes – ses peluches. Elle harcèle, menace, insulte et a frappé la lingère et la cantinière de l'institut éducatif. Le troisième passage à l'acte déclenche une hospitalisation pour une durée de trois semaines.

Ce que dit Leïla en séances des deux premiers passages à l'acte, c'est l'insupportable rencontré, face aux objets voix et regard qui lui sont revenus de l'extérieur.

Leïla va se fixer sur les yeux de la lingère qu'elle nomme « *les yeux de vipère* », mais ces yeux vont également la fixer. Elle dit : « *des fois elle vient m'embêter, elle vient me regarder à travers le hublot de la lingerie* » – alors que c'est bien Leïla qui regarde de l'extérieur par le hublot ; « *Ses yeux me font peur, ses yeux pointus, elle pousse ses yeux pointus sur les côtés* », alors Leïla taille « *quand je l'ai taillé elle poussait ses yeux pointus* » ; « *moi j'ai taillé ça (elle montre en mordant son bras), elle a eu peur ; j'ai rigolé comme ça : Ah Ah Ah !* ».



Dessin de Leïla représentant les « yeux de vipère »

Le deuxième passage à l'acte a eu lieu sur la cantinière qui a, pour Leïla, une voix « *de sorcière* ». Elle dit « *Sa voix aiguë elle m'effraye, j'ai l'impression qu'elle va me manger* », « *je voulais lui dire "Arrête ta voix !"* ». Leïla sera alors renvoyée de l'institut, les professionnels ayant trop peur de sa violence.

Le dernier passage à l'acte se fit sur un soignant de l'hôpital de jour, à partir d'une parole injonctive : un « *Ne t'éloignes pas !* » auquel elle répondit par un « *Tu me laisses tranquille ou quoi ?* ». Mais, la demande du soignant a été réitérée et il a alors fallu 4 personnes pour maîtriser le déchainement de violence de Leïla.

La révolte

La « révolte comme violence », selon Jacques-Alain Miller, est du côté d'un insupportable rencontré et d'un « non » qui surgit, dans l'instantané – je cite – « *La révolte [...] pour l'isoler à son point extrême et dans ce qu'elle peut avoir de plus originel, je dirai qu'elle se joue dans l'instant, elle est un saisissement. Pour employer un mot un peu lourd de sens, son essence est un "non" instantané¹* ».

1. MILLER Jacques-Alain, « Comment se révolter ? », *La Cause freudienne*, n° 75, juillet 2010.

Si c'est sous l'angle de la révoltée que j'attrape aujourd'hui le cas de Leïla, c'est parce qu'il m'a semblé que d'emblée, dès notre première rencontre, il y avait un « non » à recevoir, « dans son sens et sa dignité² » comme le dit Jacques Alain Miller. Un « non » indiquant par sa menace « attention, il peut te croquer toi », ce qui la menace, elle.

En effet, pour Leïla, tout est bouche. Elle indique que la violence qui se déchaîne est du côté d'une oralité féroce : croquer, mordre, manger, dévorer... même la voix pourrait la manger. Les objets a, voix et regard, sont pur réel, détachés d'un objet de la perception, les yeux ne semblent pas revêtir quelconque habillage, pas même celui des lunettes.

Aussi, le « non » qu'elle pose n'est certainement pas à entendre comme un « trouble oppositionnel avec provocation », c'est un « non » face à l'envahissement de jouissance.

De la taille à la coupe

Leïla, cependant, a fait une trouvaille apaisante. Sur ce que l'entourage a nommé « éventration des doudous », elle en dit tout autre chose : « je les découpe pour rentrer dedans comme ça je suis bien », même les petits doudous, « je peux mettre mon doigt dedans, j'aime bien ».

À partir d'une grande peluche que j'ai amené au cabinet, autre chose s'engage. Elle y a immédiatement repéré un trou et y mis le doigt dedans me demandant « t'as vu y'a un trou ? », elle fit la proposition de le recoudre.

Elle découpe, coud, joue, jouit avec les trous des peluches, elle y met et enlève le doigt. Leïla est au travail.

De la taille du partenaire de la révolte à la découpe et la couture, serait-ce pour Leïla une tentative de border le réel et l'envahissement dont elle fait l'épreuve ? Est-ce que le trou de la peluche permet de localiser quelque chose de ce réel auquel elle a à faire, de le matérialiser en lui donnant une forme palpable et donc une consistance sur laquelle elle peut agir en le recousant, le redécoupant, etc. ?

Merci pour votre écoute et discussion à venir.

2. *Ibid.*

Quelques points d'articulation théorique - pratique

JE REVIENS sur quelques points du texte de Jacques-Alain Miller « Enfants violents »¹ en relation avec quelques présentations cliniques de patients adolescents que j'ai eu dans mon cabinet comme psychologue/psychanalyste à l'hôpital « Elina de la Serna de Montes de Oca » en Argentine.

Dans ce texte, Jacques-Alain Miller postule que la violence n'est pas un symptôme, compris comme une satisfaction de la pulsion ou de la jouissance, mais qu'elle serait, selon mon interprétation du texte, une simple « décharge » de l'ordre de la pulsion sans plus. Là où le symbolique ne pouvait pas fonctionner.

Plus tard dans le même texte il écrit : « C'est seulement en un second temps que l'on cherchera le déterminisme, la cause, le plus de jouir qui es la cause du désir de détruire, de l'activation de ce désir. »

Donc, je me suis posé la question : Est-il possible de passer de cette « violence » comme pure pulsion de mort, détachée de toute possibilité de la symboliser *a priori*, à construire un symptôme analytique *a posteriori*, et donc pouvoir en parler, chez les patients ?

Je vais aussi citer ce que Jacques-Alain Miller interroge dans ce texte par rapport la violence et la possibilité de la symboliser.

A. La violence chez cet enfant est-elle une violence sans phrase ? Est-ce la pure irruption de la pulsion de mort, une jouissance dans le réel ?

B. Le patient peut-il la mettre en mots ? Est-ce une pure jouissance dans le réel, ou bien est-elle symbolisée ou symbolisable ?

Je vais reprendre ces questions à la fin de mon travail.

Quelques vignettes cliniques

J'ai reçu une patiente de 17 ans dans mon cabinet à l'hôpital. Le motif de la consultation est qu'« elle ne peut trouver sa place nulle part » et aussi que se couper les poignets la soulage, et qu'elle peut ainsi « avoir l'attention de sa mère ». Elle se scarifie à l'aide d'une lame de rasoir du nouveau partenaire de sa mère. Tout au long des entretiens, la jeune fille me répètera que sa mère lui a dit que son père voulait qu'elle se fasse avorter. Elle ajoute que ses parents sont séparés et que chacun a un nouveau partenaire. Une fois, elle est allée chez son père et a constaté que sa chambre était occupée par celle du bébé qui venait de naître.

Dans les entretiens, j'ai commencé à percevoir aussi des « menaces » de la patiente au moment de conclure la séance, menaces en forme de « phrases violentes », soit la violence en lieu et place de la phrase dans l'espace analytique.

Puis j'ai pu observer ce qui se passait dans le transfert. À la fin de chaque séance, elle me disait : « Ce soir je vais prendre les pilules² de ma mère et je vais me suicider. » À quoi j'ai fini par lui répondre qu'alors, elle devrait attendre que demande à sa mère de venir la chercher à l'hôpital. Pendant que la mère était en route, j'ai fait une série d'ordonnances pour des inters consultations dans un autre hôpital de la même ville, en ajoutant que de toute urgence, je demandais des études cliniques dans les services de psychiatrie et de neurologie de cet hôpital. La patiente sera laissée en charge de l'agent de sécurité de l'hôpital dans la salle d'attente, le temps que sa mère arrive.

1. MILLER Jacques-Alain « *Enfants violents* ». Intervention de clôture à la 4^e Journée de l'institut de l'Enfant.

2. Comme une équivoque avec l'hypothèse de la demande du père faite à la mère de « se faire avorter ». En effet, le terme de « pilules » en espagnol est « *pildoras* », et s'utilise aussi pour les pilules contraceptives.

La semaine suivante, la patiente arrive avec les ordonnances signées et scellées par les professionnels qui l'ont accompagnée. « J'ai passé, dit-elle, cinq heures à l'hôpital Saint-Martin, pour faire toutes ces études, un après-midi entier. » Elle me demande pourquoi je l'ais envoyée dans cet autre hôpital et je lui réponds que j'avais pris au sérieux sa menace de se suicider et que je m'inquiétais pour elle.

Conclusions

Pour conclure, je reprendrai les questions de Jacques-Alain Miller citées plus haut : la violence chez l'enfant est-elle une violence sans phrase ? La clinique d'adolescents m'a montré, surtout dans ce cas, qu'il peut y avoir une violence verbale attachée aux menaces par exemple, comme chez ma patiente, où il y a un discours qui s'adresse à l'autre dans une mise en scène, une démonstration, un appel à cet autre. Dès lors, ne nous pouvons penser ces phrases dans l'ordre d'une demande d'amour dans le transfert ?

À la deuxième question avancée par Miller : « Le patient peut-il mettre la violence en mots ? Est-ce symbolisable ? Je répondrai que oui. La patiente peut décrire des scènes, faire un fil avec sa propre histoire et de sa famille. Mais aussi, elle arrive à la consultation avec des coupures aux bras, et tout au long des entretiens, elle passe de sa violence physique sur elle-même, à l'adresse de phrases violentes, verbalisation de sa violence dans le transfert. Je conclurai par ces mots de Jacques-Alain Miller : C'est « la violence symbolique inhérente au signifiant qui tient dans l'imposition d'un signifiant maître ».

La contamination par le covid comme occasion de remaniements psychiques

NOUS AVONS VÉCU un temps marqué par la répétition. À certains moments l'avenir semblait s'ouvrir, à d'autres moments un renfermement qui ne veut pas dire son nom fermait les possibilités de débat en présence. C'est là où les modes d'organisation du travail, apportés par l'École et les ACF, avec la mise en place de groupes et de colloques par Zoom, ont permis de lutter contre le confinement psychique.

Or la situation encore actuelle montre l'importance de maintenir des échanges et du lien social ; en témoignent l'usage immodéré d'internet, les fêtes sauvages, soupapes de sécurité pour certains, des moments de révolte contre la privation de liens pour d'autres.

Actuellement l'illusion de maîtrise du cours de la vie courante se trouve contrariée par la présence obscure du virus. Nouveau maître anonyme, il oriente notre quotidien, sauf si des dénis viennent mettre entre parenthèses le risque de contamination et ses conséquences.

Face à cet ennemi invisible, ce n'est donc pas la dénégation qui fait exister ce qui est refusé, mais un déni fréquent, position plus marquée d'un refus qui ne dit pas son nom, un « Je sais bien mais quand même ».

Ce nouveau pari nous expose à vivre une ère du soupçon. Face à un ennemi invisible il est difficile de maintenir pour beaucoup les distances de sécurité qui s'imposent.

Un jour ou l'autre, il y a le risque d'un moment d'inattention, d'un refus préconscient d'une contrainte, qui est au fil des jours de plus en plus pesante, même si l'existence récente de vaccins promet une immunité dont la durée est incertaine.

La singularité de chacun se trouve engagée dans ce rapport au risque, en fonction de sa structure et de son histoire, chacun a à se positionner devant cette émergence d'un réel. Ce virus met en question la tentation d'être maître et possesseur de la nature selon l'expression de Descartes ; nous sommes exposés à ce retour du réel jusqu'à ce que le discours de la science en allège le poids.

Une crise mondiale

La facilitation des échanges internationaux a conduit à une expansion actuelle des différents « variants », potentiellement contrôlables par la vaccination. Peut-on y repérer une contradiction entre un toujours plus des sociétés développées, avec une volonté de maîtrise, une croyance entre le fait de dominer la nature, et un retour du réel biologique par de voies imprévues ?

L'origine de cette pandémie est située dans une contrée où la maîtrise du pouvoir sur les masses a pu donner à penser aux dirigeants qu'il en était de même vis-à-vis du monde de l'infiniment petit.

Nous nous sommes trouvés devant le paradoxe de voir un immense pays, scientifiquement avancé, momentanément paralysé, mais qui a su réagir à la mesure du défi posé par cette pandémie. Cela a mis par ailleurs en difficulté des états lancés dans une compétition économique et géostratégique.

Pourquoi avons-nous eu tant de mal face à cette situation inédite dans nos sociétés développées ? Pourrait-on en chercher un équivalent dans les épidémies de peste qui certes, dans un monde encore cloisonné, n'avaient pas cette extension. Il s'est produit de nos jours, dans un premier temps, un arrêt de la pensée, partagée entre un *Je n'en veux rien savoir*, et une crainte envahissante et paralysante face à une situation où dans les premiers temps, la science a eu du mal à répondre.

Selon Héraclite, *bios*, l'arc, renvoie à la vie et porte la mort, incarnant d'une manière imagée la dialectique Éros-Thanatos qui fonde la vie biologique. Cette prolifération incontrôlable et silencieuse devenue pandémie nous a mis face à une situation comparable à celle du roman de Thomas Mann intitulé *La mort à Venise* où la peste transforme cette petite cité, lieu de

villégiature élégant, en un milieu clos et mortifère. Mais de nos jours, il ne s'agit plus d'un petit port de l'Adriatique mais d'une problématique mondiale.

Les vagues successives de contaminations virales évoquent la difficulté d'en finir avec ce fléau dont les facultés à se reproduire sont une découverte. Mais c'est aussi ce qui a poussé les laboratoires à chercher, du côté du discours de la science, des vaccins dans l'urgence d'une compétition internationale où se mêlent à la fois intérêts économiques de groupes puissants et prestiges nationaux.

La vaccination, malgré ses incertitudes quant à la durée de l'immunité, apparaît ainsi comme l'unique voie, permettant de sortir de cette confrontation à un ennemi invisible et coriace.

Elle nous place face à des choix qui mettent en jeu la dialectique Éros-Thanatos fondamentale, telle que l'évoque Héraclite, reprise dans la découverte freudienne et dans les échos qu'elle peut trouver en chacun.

Un exemple clinique : Catherine Millot, une mauvaise rencontre avec le virus

Dans un ouvrage récent, intitulé *Un peu profond ruisseau...*, en référence à une phrase de Mallarmé, « un si profond ruisseau calomnié la mort », elle témoigne de sa mauvaise rencontre avec le virus de la covid.

Une « rencontre étrange par sa soudaineté et son caractère irréel, comme si j'avais été projetée dans un autre monde » écrit-elle. Le début qui ressemble à une rhinopharyngite ne l'inquiète pas, pas plus que le premier médecin consulté qui pose le même diagnostic.

La décision de faire désormais ses séances par téléphone ne sera pas mise en pratique puisque dès le lendemain elle a une forte fièvre. Second diagnostic, où, à la suite d'une consultation à l'hôpital et en l'absence de signes inquiétants, on la renvoie chez elle. Il y a en ce début d'épidémie une méconnaissance, voir un déni chez beaucoup, de la gravité de la contagion. Des voisins secourables s'inquiètent de son état et lui apportent des soupes pour la réhydrater alors qu'elle a perdu le sentiment de danger.

Finalement, un second médecin la fait hospitaliser.

« Jusqu'ici, j'avais été à l'abri dit-elle ». Le fait d'être ainsi hospitalisée, hors de son lieu, dépouillée de ses vêtements et de ses objets la renvoie à l'humaine condition. Loin du confort et de l'esthétisme de ses choix habituels, qui lui apparaissaient comme allant de soi. Les rythmes et lieux de vie auxquels elle tenait sans en avoir conscience ont disparu.

Cette privation de tout ce qui faisait sa vie confortable, elle le vit comme une épreuve, dans une dimension mystique (elle citera ailleurs M^{me} de Guyon, célèbre mystique du XVII^e siècle).

Le séjour à Cochin en réanimation se poursuit avec les divergences entre plusieurs médecins qu'elle peut tenter d'arbitrer grâce à des conseils sollicités auprès de médecins amis.

Grâce à sa tablette, elle peut aussi s'informer auprès de praticiens connus et ainsi s'opposer à un protocole de soins aux effets incertains. Les nuits solitaires, branchée à des machines qui surveillent les constantes biologiques, sont l'occasion de pensées rétrospectives sur sa vie et ses choix, dans un consentement à sa situation. « Mourir seule ne m'affecte pas, dit-elle, la mort est une affaire solitaire, le prochain c'est-à-dire quiconque suffit à l'accompagner ». Étonnée par cet état de grâce, elle en vient à s'interroger sur l'effet de l'hypoxie sur cette humeur apaisée, puis sur la résurgence d'un ancien désir de mort. Sur une vie à laquelle elle ne se serait pas autorisée sans réserve.

Mais d'autres considérations prennent le dessus : satisfaire ses besoins naturels tout en restant branchée, se nourrir malgré l'écoeurement dû aux problèmes hépatiques. Au-delà des tourbillons de pensées nocturnes, elle retrouve son corps dans sa facticité. Devant les efforts

pour la maintenir en vie, tout se passe comme si elle avait à consentir à vivre. Perturbée par l'altération de son image, elle ressent malgré tout que des forces reviennent. Le retour d'une amie chère soutient son désir de vivre. Les présences amicales au téléphone sont un réconfort. C'est un choix vital au sens plein du mot, que l'on retrouve souvent chez des sujets qui ont traversé des moments critiques, chemin qui va la conduire lentement sur le chemin de la guérison.

Après un passage difficile dans un autre hôpital où la conduit la nécessité de faire de la place pour des patients plus atteints, elle retournera chez elle accompagnée d'une amie, qui restera auprès d'elle le temps qu'elle retrouve une certaine autonomie.

Au bout de trois mois, cet épisode hospitalier sera marqué dans sa mémoire par un sentiment d'irréalité, alors que disparaissent sur son corps les stigmates de cet épisode dangereux.

Deux éléments marqueront donc cet épisode : le consentement à une fin possible marqué par la déréliction de l'hospitalisation et la solitude au cours de la nuit, malgré la présence régulière des infirmiers. Elle prendra la décision de choisir la vie en réponse aux soins qui lui sont prodigués. Décision qui n'est pas de l'ordre de la réflexion mais d'une position de l'être. Du consentement irraisonné à la mort au retour du désir de vivre, tel a été le choix à partir duquel elle va lutter pour aller vers la guérison, moment de bascule préconscient à partir du sentiment qu'il y a chez l'Autre un désir qu'elle continue à vivre. Moment, écrit-elle, d'une double expérience ; « celle d'une proximité paisible avec la mort, et des ressources que je me suis découverte pour l'affronter, une force de vie au sein de la faiblesse même. »

Cela évoque plus tard, au cours d'un après-midi de travail à Bruxelles, l'ombre de l'anéantissement qui surgit et vient faire contraste avec ce moment ensoleillé et chaleureux, où elle laisse sa parole surgir dans des échanges spontanés, un état de grâce dit-elle. L'intervention d'une auditrice à l'oreille aiguisée, va pourtant venir pointer la part d'ombre de son discours et ramener à la conscience des ressentis bien antérieurs, du côté du rapport à la mort. Après cette expérience hospitalière qui ne la laisse pas indemne psychiquement, malgré l'euphorie de la guérison, de nouvelles interrogations vont surgir. Cette réflexion d'une auditrice qui souligne dans son discours le lien entre jouissance et anéantissement. Une « horreur délicate », « tranquillité teintée de terreur », ainsi essaie-t-elle de définir le sublime, mais qui est toujours porteur d'une part de destruction, au-delà du principe de plaisir. Il ne s'agit pas d'une menace réelle, dit-elle, mais d'un détachement contemplatif. Fascination du détachement de soi, elle est longtemps marquée par les écrits de M^{me} Guyon, mystique du XVII^e siècle. Jusqu'à ce que lui revienne sa position d'enfant en grande fragilité à la naissance, condamnée par la faculté. Des rêves de condamnation à mort trouvent là l'occasion de prendre sens. Ils renvoient à ce péril infantile, à ce sentiment d'une « existence surnuméraire » qu'un amour déçu vient à l'occasion réactiver, « une dépression comme une mort qui ouvre à une vie nouvelle. » En fait, la maladie fait ponctuation dans son parcours de vie depuis sa petite enfance où, contaminée par une petite fille tuberculeuse, sans qu'elle en ait été protégée par sa mère, elle passe à Budapest un hiver au lit en se plongeant dans des lectures. Un séjour à la montagne achève de la rétablir. Elle en garde quand même la sensation d'une mère peu présente, plus préoccupée du lien ambivalent avec sa propre sœur que de ses fonctions maternelles.

« Un verdict de mort inaugural » retrouvé vient rétroactivement éclairer ces zones obscures. « Il avait épuisé, écrit-elle, le sens de ma quête. »

C'est la relation avec sa mère vieillissante qui va imprégner la dernière partie de son texte.

Mère centenaire qui passe de l'agressivité systématique à une grande faiblesse. À plusieurs reprises, sa vie semble sur le point de s'éteindre mais revient le désir de vivre avec les pertes qu'implique son âge. La célébration de son centième anniversaire, organisée avec l'importance qu'il se doit, est annulée la veille en raison d'une attaque par le Covid chez l'auteur. On pourrait s'interroger sur cette coïncidence, mais elle n'en dit rien. Un temps de séparation est requis.

Après ce temps, elle reprend ce lien d'assistance qui se déroule un moment dans un climat d'agressivité de la part de sa mère. Pourquoi cette haine ? Était-elle déjà quelque part ? se questionne-t-elle. Sollicité, un médecin ami prescrit du Risperdal qui apaise la situation.

L'existence de sa mère se poursuivra avec des moments de fragilité et des moments de résilience partielle, soutenue par un inébranlable désir de vivre malgré la perte de ses capacités physiques et cognitives.

L'interrogation sur le désir de sa mère a donc constitué dans l'après-coup un point final de son analyse. Elle évoque « l'enlèvement, l'amoindrissement où je la voyais s'enfoncer, non moins que la mystérieuse volonté de continuer qui jaillit de la faiblesse et de l'impuissance. Et, non moins la dignité qui survit à la décrépitude et persiste jusqu'à l'imminence de la fin. »

Elle continue donc l'accompagnement de sa mère, étant plus apaisée.

Dévastation dans la civilisation*

Variations sur « *La tendresse des terroristes* » **

Tendresse et tension

LE TERME d'« âge tendre » s'est appliqué à la jeunesse en tant qu'elle est sensible, malléable, ouverte aux idéaux de son temps. Mais non sans le soubassement de la dureté, de la tension qui de cet avers est l'envers (l'arc qui se tend, le muscle que l'on bande, le dur de dur des polars). Freud en effet ne cesse de marteler depuis son « Au-delà du principe de plaisir » que la pulsion de mort est première, inhérente à la formation du petit d'homme et en *tension*, « combat »¹, avec la pulsion de vie (Éros). Lacan parlera de son « innéité » – (*Urverdrangt*).

Ainsi, « Les exigences du surmoi ne font que se déployer à la mesure du renoncement (*Verziehtleistung*) pulsionnel [...] à la satisfaction d'une pulsion aux fin d'adaptation aux lois et règles de la civilisation, vient renforcer la conscience morale »². Et Lacan : « Ce que dit le surmoi, c'est – "Jouis !" Tel est l'ordre, l'ordre impossible à satisfaire. »³

« Le terroriste Romantique »

Lors de son entretien avec Martin Quenehen dans *Le diable probablement*⁴, Julien Suaudeau⁵ affirme qu'« aujourd'hui, en banlieue, chez les pauvres, le *djihad* est un idéal », au sens où des idéaux politiques, de la Commune ou de la Guerre d'Espagne, qui pouvaient pousser les insatisfaits de leur quotidien vers une existence plus « exaltante » : « Il y a clairement un romantisme du *djihad* [...], le désir de devenir un héros. »

Il énumère aussi les « facteurs qui coagulent pour mener l'individu sur le chemin de la radicalisation ». Non pas « illumination religieuse » ou « conviction politique », mais « tout un amas de misère individuelle [...] une blessure narcissique fondamentale qui réactive la volonté de se raconter en héros. » C'est d'abord une quête d'adrénaline (soit de jouissance) et de discipline (stricte obéissance à l'impératif de la pulsion) ».

Une paranoïa induite

M^e Jean-Pierre Jougla a consacré sa carrière d'avocat à l'étude des sectes et à la défense de leurs victimes ; et depuis l'instauration de l'État islamique, il s'est attelé au processus d'embrigadement de Deaesh⁶ qu'il décline en 10 étapes que je résume ici :

Rencontre, provoquée par le bouche à oreille, avec un prosélyte : la cible est celui ou celle qui se vit comme persécuté, voire harcelé, un laissé pour compte de la société, porté par l'« intentionnalité agressive »⁷ de l'autre.

*SOLLERS Philippe, *Lacan même*, Paris, Navarin, 2005, p. 46.

**MILLER Jacques-Alain, Troisième « Lettre à l'opinion éclairée », Paris, 19 septembre 2001.

1. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Traduction inédite par Bernard Lortholary, Présentation par Clothilde Leguil, Paris, Points Essais, 2016, p. 173.

2. *Ibid.*, p. 143.

3. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 178.

4. *Le diable probablement*, direction Anaëlle Lebovits-Quenehen, n° 11, 2014, p. 193, sq.

5. Auteur de *Dawa*, Paris, Robert Lafont, 2014. Notons que dans son roman, J. Suaudeau traite ses personnages au un par un.

6. « Emprise et radicalisation », Maison des Adolescents de l'Hérault, 4 juillet 2017 (sur *Youtube*).

7. LACAN J., « L'agressivité intentionnelle ronge, mine, désagrège ; elle châtre, elle conduit à la mort. » « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 104.

Séduction : on lui brosse un tableau idyllique de ce qu'il peut devenir : un héros, un martyr, un qui compte, soutenu par un idéal de pureté et de jouissances illimitées au-delà de la mort – qu'on se souvienne du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch.

Isolement progressif de sa famille et abdication de tout esprit critique. Exigence du secret.

– Affaiblissement psychique et physique : il lui est intimé de rejoindre ses « frères » sur internet, de regarder en boucle, de nuit, pendant six ou sept heures d'affilée, des vidéos ludiques et sidérantes de cruautés, attentats et exécutions. Et de réduire son alimentation à l'excès en vue de se purifier⁸.

– Une fois « la viande attendrie », commence l'« enseignement » de la doctrine – en arabe, alors que peu d'entre eux le parlent.⁹

– Mise en place de techniques spécifiques : prières, chants guerriers (On en trouve des traductions sur internet), maniement des armes et explosifs.

– Blocage du doute : chaque fois qu'apparaît un doute, un sentiment de culpabilité, l'adepte sait, sans besoin d'aide, que l'idée n'est pas conforme à la doctrine et la tient à l'écart.

– Prosélytisme – soit répétition de la technique qui lui a été appliquée, afin de répondre aux attentes du Calife. Changement de nom propre pour un nom coranique, toujours précédé de Abou (fils de).

– Rappels permanents des consignes surmoïques. Sur commande, passages à l'acte terroriste, jouissance de la mort – massacre et ou suicide.

La spécificité de Daesch est qu'il ne s'agit pas d'un territoire virtuel, religieux, mais bien d'un État terrestre : un califat. Ce qui permet d'établir dans la réalité une distinction radicale entre le dedans (pur, à protéger du monde extérieur) et tout ce qui est dehors (impies, apostats, mal absolu). Il est gouverné par le calife, autoproclamé, qui concentre tous les pouvoirs : législatif (il instaure la loi); exécutif (il décline la loi au jour le jour, rebaptise les adeptes); et judiciaire (il veille à ce que la charia soit appliquée), exclusions et *fatwa* – sans oublier le droit de cuissage.

L'ignorance est donc un terreau fertile pour le fanatisme. Les terroristes qui passent à l'acte ne sont pas solidement enracinés, voire pas du tout, dans la société comme dans une religion. Ayant connu la délinquance, le banditisme ou la prison, en situation d'échec scolaire ou social, ils rattachent leurs actes à une religiosité dévoyée, voire à un simple slogan dont ils ignorent la signification.

Ainsi, le calife-qui-voulait-être-à-la-place-du-calife (il est mort en 2019) a-t-il construit une véritable fabrique de paranoïaques, à la manière d'un implacable dressage en trois temps : Viser le narcissisme du sujet en lui présentant une flatteuse image en miroir. Le soumettre au renoncement permanent à la pulsion, à son nom propre et à sa langue. Le livrer à la jouissance (impossible) du surmoi – à « l'aliénation paranoïaque qui date du virage du *je* spéculaire en *je* social » qu'évoque Lacan dans son « Stade du miroir » – avec la promesse d'une jouissance infinie au-delà de la mort. Comme l'affirme Lacan, « Même ceux qui font promesse des Béatitudes éternelles ne peuvent le faire qu'à supposer que le corps s'y véhicule. Glorieux ou pas, il doit y être.[...] Pourquoi ? Parce que la dimension de la jouissance, pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort.¹⁰

8. Cf. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011 p. 28-29, et J.-A. Miller « La tendresse des terroristes », *op. cit.*, p. 13 : « un corps d'ange ».

9. Cf. Lacan, « Le stade du Miroir [...] », *Écrits, op. cit.*, p. 13 : uncorps d'ange ».

10. Lacan J., *Je parle au murs*, *op. cit.*, p. 28-29.

De l'acte

Nous savons que l'Appel du 18 juin de De Gaulle était une adresse aux Français pour poursuivre la lutte contre l'opresseur nazi, qu'en passant en Angleterre, il posait un acte qui engageait sa vie : rébellion contre l'État légal re-présenté par Pétain – trahison. Cependant, jamais (ni au cours de la guerre ni à la Libération) il ne s'est posé en chef d'État. Les résistants étaient d'ailleurs traités en terroristes et pourchassés par le Gouvernement français soumis à l'occupant.

Jean Paulhan, avec sa *Lettre aux directeurs de la Résistance*¹¹, lance également un appel à l'éthique : « Je suis résistant. J'ai commencé à l'être dès le mois de Juin quarante [...] Pourtant, je n'en tire plus aucune fierté. Plutôt de la Honte. [...] Qui entrerait en résistance se sentait aussitôt meilleur [...] Il devenait une sorte de héros. Bien sûr il risquait la mort – mais il n'y avait tout de même pas beaucoup de chances. » [...] Il croyait à la Victoire [...] il était du bon côté : celui de la Justice et du Droit. Bien entendu, il se trompait. Ce qu'il risquait était bien pire : devenir le contraire d'un héros : une canaille, et même une assez sombre canaille : de trahir ses amis sous la torture ou d'être soumis à l'affreux sentiment que la torture [...] ne vous laissera qu'un corps disloqué (« morcelé »), un esprit imbécile [...]; de devenir un salaud. Avis à tous ceux qui veulent prendre le chemin de la vertu. [...] Aux résistants, je me permets de dire qu'ils sont tombés dans le piège.

Et de démontrer en règle que parmi la centaine de milliers de victimes de l'Épuration, « pas un seul qui n'ait été frappé au mépris du Droit et de la Justice » En effet, car les jurés étaient constitués d'anciens résistants. Des assassins terroristes condamnaient les assassins collabos. Triomphe de la pulsion de mort.

*Si vis vitam, para mortem*¹²

De ma relation à la pulsion, c'est-à-dire à la mort, à l'hainamoration, à la violence, à mon corps où « gîte la jouissance » (Lacan), je suis responsable. De mes fantasmes, de mes rêves et de la langue qui est mienne, je suis responsable. De ma passion de l'ignorance, de mon « Je-n'en-veux-rien-savoir », je suis responsable.

Seule la voie d'une analyse peut me permettre de cerner l'*Unbewusst*, l'insu de la jouissance violente qui est mienne et se manifeste dans mon symptôme et par voie de retour, d'accéder à ma singularité et de jouir des nuances de la langue – de la parole et de l'écrit –, source de vie tant qu'y en a, en me préparant à sa fin (cessation), qui est aussi sa fin (but).

11. PAULHAN Jean, *Lettre aux directeurs de la résistance* (1951), Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968, p. 9, *sq.*

12. FREUD Sigmund, *Notre relation à la mort*, 1915, Paris, Payot, 2012.

Les impasses de la civilisation et la psychanalyse

FREUD, dans *Malaise dans la Civilisation*, est soucieux de situer la psychanalyse par rapport à la Civilisation. Sa position, nous dit Jacques-Alain Miller dans « Jouer la partie »¹ : « est fondée sur l'idée d'une antinomie entre la psychanalyse et la civilisation, et en même temps sur l'idée que la psychanalyse offre une voie de recours contre le malaise dans la civilisation ». En effet, à l'époque freudienne, encore imprégnée de l'ère victorienne, Freud articule renoncement pulsionnel et conscience morale. Le sujet réfrène ses pulsions pour s'insérer dans le lien social. Pour vivre dans le groupe social, il va lui falloir « céder sur son désir », pour le dire comme Lacan. Pour cela, la conscience morale, née de l'éducation, prend la forme du surmoi, qui, montre-t-il, va tirer sa toute-puissance de l'agressivité que les interdits ont suscité chez le sujet. Cette agressivité envers l'autre, à laquelle le sujet renonce, est recyclée dans le surmoi en agressivité contre lui-même. « Comme si la haine de l'autre s'était transformée malencontreusement en haine de soi » dit Clotilde Leguil dans sa préface à la nouvelle édition du *Malaise dans la civilisation*². Le renoncement à la pulsion renforce donc les exigences du surmoi. Pour le dire en termes lacaniens, la jouissance supplémentaire, ou plus de jouir, à laquelle le sujet renonce, n'est pas perdue : le sujet va jouir du renoncement à la jouissance. Et effectivement, le symptôme, qui semble incarner ce renoncement à la jouissance est lui-même porteur de jouissance. « Il y a recyclage » dit Jacques-Alain Miller. Et, à la suite du Freud de *Malaise dans la civilisation*, qui pointe ce circuit pulsionnel qui se retourne vers le sujet, toujours dans ce texte « Jouer la partie », il met en avant la jouissance en plus, qui ne se perd pas et perdure dans le symptôme.

Ce malaise, décrit par Freud en 1930, Lacan le reprend en 1967, je le cite : « Quand la psychanalyse aura rendu ses armes devant les impasses croissantes de notre civilisation »³. Pour qu'elle dure, la psychanalyse, dit J.-A. Miller, cela demande « une appréciation des impasses de la civilisation. Cela demande que l'on structure ces impasses, qu'on s'y oriente au mieux, qu'on ruse au mieux avec elles. »⁴ Quelles sont ces impasses, aujourd'hui ?

Le renoncement à la pulsion

Notre civilisation n'est plus la civilisation marquée par le Discours du Maître, version lacanienne du Surmoi, et instance inhibitrice et régulatrice. Aujourd'hui il s'agit du Discours capitaliste, pointé par Lacan dès les années 70, parlant de « la montée au zénith social de l'objet *a* », dans *Radiophonie*⁵ ; le « plus de jouir » ne soutient pas seulement la réalité du fantasme, nous dit J.-A. Miller⁶, mais celui-ci est partout, il entre dans le réel... La science intégrée au discours capitaliste nous donne un plus de « jouir dérégulé. » et il en donne l'exemple avec le chamboulement en cours de la reproduction même de notre espèce. La science permet de faire passer dans le réel nos fantasmes : avoir des enfants sans partenaire, produire des enfants sans en passer par le sexuel.

Quelle est cette « civilisation » qui répond au discours capitaliste, et à la montée au zénith de la science, au détriment de la religion, tout du moins dans le monde occidental ?

Suivons Marcel Gauchet, dans *Le désenchantement du monde*⁷, qui étudie en détail comment,

1. *La Cause du Désir*, n° 105, p. 23.

2. LEGUIL Clotilde, « Du mal au malheur, la civilisation et ses impasses », Préface à S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Points essais, 2020, p. 35.

3. LACAN Jacques, « La psychanalyse, raison d'un échec » *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.

4. LACAN J., *La cause du désir*, n° 105, p. 22.

5. LACAN J., « Radiophonie ». *Autres Écrits*, op. cit.

6. MILLER J.-A., *La cause du désir*, n° 105 p. 23.

7. GAUCHET Marcel, *Le désenchantement du monde*, Paris, Folio essais, p. 41.

dans le monde occidental, la fonction religieuse, comme fonction symbolique organisant notre rapport à la réalité, « ce lien consubstantiel, entre dimension religieuse et fait social [...] instituant la supériorité d'essence de l'être collectif vis-à-vis de ses composantes individuelles » a chu. La science a rationalisé la pensée, donnant l'illusion d'une maîtrise sur le monde.

Puis, nous voici dans un monde néolibéral où la « loi du marché » a sapé les instances politiques, les valeurs. Au discours du maître, dans lequel la loi imposait le renoncement pulsionnel, prix à payer pour s'inscrire dans le lien social, le discours capitaliste a substitué « le triomphe de l'objet gadget », comme l'annonçait Lacan. Ce discours refuse la perte de jouissance, et recycle à l'infini celle-ci à travers la jouissance des objets, que Lacan qualifiait de « lathouses ». Ainsi le manque à être du sujet n'est plus le vide constitutif autour duquel chaque « un » invente une solution ou un symptôme singulier, mais il est bouché par ces objets dont la liste s'allonge sans fin, et qu'accompagne l'impératif « jouis ! ».

Le plus grave effet de ce monde de marketing, de « com » et de consommateurs est l'effritement, voire parfois la dégringolade, de la dimension symbolique de la parole. Trump, mais aussi les politiques de tous bords donnent l'illustration affligeante de signifiants « chocs », répétés à l'envie, qui relaient une jouissance « de la com », où la parole ne borde plus, vidée de sa dimension symbolique, déconnectée : citons « disruption », « séparatisme », « radicalisation »... Marie-José Mondzain, dans un essai intitulé : *Confiscation des mots, des images et du temps*⁸, pointe que « peu à peu c'est la capacité d'agir qui est anéantie par ces confiscations même, qui veulent se rendre maître de toute énergie du désir ». Sans le rempart d'une parole pleine, qui tente de dire notre humanité, avec ses fragilités, ses erreurs, ses ratages et ses passions, la violence se déchaîne.

Ce discours réduit toute singularité à une identité générique, basée sur des identifications à un signifiant maître souvent confus (que dire par exemple de « l'islamogauchisme », qui hanterait les bancs de l'université) ? La course aux identités, de race, de religion, de genre, de victime et bien plus encore, reflète ce malaise de notre civilisation, qui, à faire disparaître la dimension singulière de l'Autre en soi, polarise les tensions par le refus de l'altérité, de l'Autre qui n'a pas la même identité, pas la même jouissance. Ne rien vouloir savoir de cette part étrange, maudite, de nous-même, est ce qui favorise la promotion de l'Idéal, de la haine de l'Autre. Amin Maalouf, dans son livre *Les identités meurtrières*, en fait, dès 2008 le tableau prémonitoire⁹.

Au sein de ce monde qui tente de réduire toute contingence, tout imprévu, par l'évaluation, le contrôle, la gestion... au sein de ce monde qui fuit l'imprévisibilité, l'incertitude, la faille..., nous voyons le retour des croyances : retour de la religion, dans sa forme la plus dangereuse, idéal de pureté et rejet des non croyants, et aussi retour des croyances de toutes sortes : sectes, complots, recettes miracles pour guérir, manger, être heureux... Croyances irrationnelles...

Quelle place alors pour la psychanalyse ? Comment pouvons-nous, de notre place, non pas contrer ces impasses, qui, Freud nous le montre bien, sont symptômes inhérents à la civilisation et aux pulsions humaines, mais faire avec, inventer ? Clotilde Leguil, dans sa présentation du *Malaise dans la Civilisation*, prend position : « À l'écart de tout impératif de soumission au Surmoi de notre époque – celui qui veut nous faire croire à tout prix au caractère bienfaisant du miracle technologique –, à l'écart de l'impératif d'adaptation sociale au nom de l'utilitarisme et du bien être de la collectivité, qui ne veulent rien savoir de la Chose, la psychanalyse invite le sujet à avoir le courage de ne pas céder aux revendications de la masse pour défendre la revendication secrète d'un désir qui est le socle fragile et subtil de l'être. »¹⁰

8. MONDZAIN Marie-José, *Confiscation des Mots, des images et du temps*, Éditions Les liens qui libèrent, p. 235.

9. MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*, Livre de Poche, 2009.

10. LEGUIL C., Préface à S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, op. cit.

La psychanalyse ne promeut pas d'idéal de la vie en commun. Dans son livre *Actualité de la haine*, Anaëlle Lebovits-Quenehen le souligne¹¹ : « Aucune des considérations de Lacan n'autorise en ce sens ni l'optimisme ni l'espoir quant à la possibilité de vivre entre êtres parlants dans une éternité sans partage d'où toute haine serait exclue. Ainsi quand Lacan relève le peu d'optimisme de Freud, il ne le dément pas, au contraire : « Je le regrette, mais c'est un fait, note-t-il¹² [...] Le peu d'optimisme manifesté sur les perspectives ouvertes par les masses est sûrement bien fait pour heurter sous la plume d'un de nos guides, mais il est indispensable de le pointer pour savoir où l'on est ».

Que faire alors ? Se résigner au pire ? À la haine ?

L'acte analytique vise ce point central d'aspiration du désir, cette place de la coupure signifiante, du Réel non symbolisable, là où « ça » se tient. Cheminant au gré des tours et détours de la cure, l'analysant rencontre ce lieu extime et si intime, cette part de lui-même étrangère et inquiétante, dont il ne veut rien savoir. S'il consent à composer avec cette part Autre, si Autre, cette altérité inconfortable, il pourra échapper à la haine, cette haine de l'Autre intérieur, projetée à l'extérieur, sur le voisin, celui qui jouit différemment, celui dont la quête de pureté et d'Idéal angosse et fait jouir à la fois, dont les folies meurtrières révulsent et fascinent.

Comme le dit Annaëlle Lebovits-Quenehen¹³ : « Se savoir exilé d'un rapport définitivement harmonieux aux autres et au monde, et assumer la responsabilité de cet exil chaque fois qu'il se rappelle à nous, offrent ainsi quelque alternative possible à la haine. »

Et notre position d'analyste ?

Cette place de semblant d'objet a, que tente de prendre l'analyste, vise à causer le Désir chez l'analysant en favorisant sa division subjective. Pas d'unité identificatoire, le sujet en analyse épèle les signifiants de son histoire, et se coltine avec les paradoxes de sa division. Point de discours de vérité, celle recherchée dans le travail analytique se révèle une vérité menteuse, « varité » comme s'en amuse Lacan. À rebours des imprécations idéologiques des « penseurs » des réseaux sociaux, l'équivoque signifiante laisse l'analysant pantois, chaque fois qu'il croit tenir (enfin !) un bout de sens. Jouissance de la parole, tout de même, de coupures de séances en coupures de séance, la jouissance se serre, se resserre... autour du noyau indicible, hors sens, qui témoigne de la singularité du sujet. Point d'universel, de prêt à penser, mais une invention sinthomatique, chacun la sienne.

11. LEBOVITS-QUENEHEN Anaëlle,
Actualité de la haine, Paris,
Navarin, 2020, p. 56.

12. LACAN J., *Le séminaire*,
Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*,
Paris, Seuil, p. 216.

13. LEBOVITS-QUENEHEN A.,
Actualité de la haine, op. cit., p. 98.

Le septième continent et sa dérive * Retour dans le réel 2.0.

LES APPORTS au quotidien de l'outil internet ne sont plus à démontrer, notre rencontre d'aujourd'hui vient encore en témoigner.

La Toile – le *Web* induit une circulation des informations permanente non régulée, sans possibilité d'arrêt, dans un mouvement incessant. Nos modes d'informations et nos rapports à l'information se trouvent ainsi perturbés par la vitesse et l'abondance des données accessibles, par une interactivité et une circulation (ou un flux ?) continuels. La toile vibre sans cesse sous l'impact constant des nouvelles données qui y tombent et agite les cerveaux dans le même mouvement. C'est cette agitation de sa toile qui indique à l'araignée sagement immobile qu'une proie est venue s'y échouer. L'araignée a le temps de poursuivre son œuvre de tissage entourant sa proie et la rendant incapable de fuir. La lente digestion pourra alors commencer.

Aujourd'hui, à l'ère des réseaux sociaux, il est créé un véritable cyberspace, monde virtuel de relations où les humains se retrouvent captés dans les mailles de ces réseaux, où se jouent nombre d'interactions et où réel et virtuel tendent à se confondre.

L'évolution déjà en marche est celle de la connection des humains et des objets, de la dématérialisation des accès aux données par un lien mobile rapide et continu, le fumeux cloud, et enfin de la mise en relation de l'ensemble des données pour alimenter le *big data* en principe au service d'usages humains nobles. Ici le monde réel et le monde virtuel tendent aussi à disparaître en se confondant.

Un tel espace de circulation des informations impalpable, sans régulation et où tout est connecté, ne peut qu'être emprunté : tous les usages et mésusages y sont possibles comme dans le monde réel. Cependant, le côté virtuel peut laisser entendre que rien n'est grave sur internet, que rien n'est vrai, que tout est permis, que tout est vrai, que tout est faux, que l'on ne nous voit pas ou que tout le monde nous voit, nous entend, nous regarde, nous parle... Ça parle, ça répond, ça *like*, ça *matche*, ça *swipe*...

Stimulations sans limite sur la toile, dans la toile, par la toile.

L'usage d'un tel espace nécessiterait comme sur la route un code, un cybercode. Mais la tâche est difficile tant les contours de ce territoire sont mouvants et inconnus, rendant toute cartographie vaine. Si le réseau n'est pas balisé ni balisable, alors il est nécessaire de penser l'éducation des usagers afin que ceux-ci puissent éviter l'écueil des Sirènes. S'informer nécessite donc un véritable apprentissage : comment extraire, trier et assembler les informations pour produire une connaissance ?

Or nous allons plutôt vers une culture de l'ignorance en réduisant le champ du savoir, en censurant les programmes, en comportementalisant l'éducation. L'ici et maintenant aux commandes n'envisage ni passé ni futur.

Le dispositif d'accès au Net présente des caractéristiques particulières : nous y sommes devant un écran, en général seuls, comme devant un miroir. Nous ne connaissons pas forcément celui ou celle qui nous parle, le grand Autre est là. Plus rien n'existe en dehors du tunnel qui relie nos yeux à la lumière plane de l'ordinateur ou du smartphone. Nous changeons de langue, nous sommes absorbés, captés, téléportés voire téléguidés, aspirés dans ce tunnel.

*Lacan traduit le *Trieb* freudien (pulsion) par dérive.
Cf. *Le séminaire*, Livre V,
Les formations de l'inconscient.

Des hackers témoignent de cet « effet tunnel » : véritable aspiration dont ils ont du mal à s'extraire, véritable phénomène d'aimantation, expérience de décorporisation, d'absorption. Le retour les pieds sur terre est souvent difficile pour eux. Un seul désir : y retourner.

Dans le cyberspace, nous trouvons cyberattaques, cyberespionnages, cyberripistes, cybercriminalité, cyberterrorisme... nous sommes à l'ère de l'acte digital.

Les attentats sont les actions de terrain qui visibilisent les groupes terroristes. Mais la partie immergée de l'iceberg mène une bataille dans et par le cyberspace.

Le cyberterrorisme infiltre les réseaux sociaux et l'ensemble du net pour désinformer, mystifier, séduire, intimider, contraindre, convaincre, endoctriner, terroriser, téléguider, convertir jusqu'à recruter.

La dématérialisation de la captation des sujets est à l'œuvre, il n'est presque plus besoin de disposer d'une armée sur le terrain. Celle-ci semble se générer maintenant au un par un. Chacun chaque-un peut se sentir élu par un grand Autre imaginaire stimulateur d'idéaux se présentant comme le lieu de l'appât-role.

Les plus vulnérables repérés par la toile s'y trouvent pris, isolés et maintenus par les signaux répétés qu'ils reçoivent. Ils s'engagent souvent par la porte de la frustration sur ce chemin les menant à la construction d'une certitude, mouvement de radicalisation numérique.

L'expression « bourrage de crâne » se retrouve ici insuffisante. En effet, il y a d'abord captation, annihilation de toute capacité de critique par quasi hypnose, reprogrammation par répétition pressante des contenus en particulier visuels, un véritable dressage.

Partout les écrans accompagnent le futur terroriste, tous ses sens sont pris. Telle la proie dans la toile de l'araignée, la digestion peut commencer, le sujet encore vivant n'en est plus un. Agit-il ? Est-il agi ?

La violence est là. Que cela soit par la teneur des propos ou le contenu des images.

Mais de manière insidieuse, sous la violence faite par le langage, il est une violence faite au langage.

Les repères sont déplacés, les capacités critiques du sujet amoindries par un isolement symbolique, un désarrimage des signifiants, terreau propice à la soumission du sujet, à l'incorporation docile d'images insoutenables.

Un détachement imaginaire est opéré et au final ouvre à un sans limite, à une amplification de jouissance dénouée de toute agrafe tant symbolique qu'imaginaire.

Les étapes de la radicalisation numérique vont donc se succéder de l'identification de la cible sensible aux discours disruptifs, à l'épinglage par création en miroir d'un sentiment de reconnaissance, de compréhension et de valorisation, le sujet pouvant entendre une communauté de pensée avec son contact internet. Ainsi les échanges radicaux vont avancer d'un discours de rupture vers une théorie du complot jusqu'au discours salafiste proprement dit. La théorie du complot est une constante des échanges radicalisés.

Ainsi le sujet est peu à peu guidé vers une acceptation de la perte de soi pour le collectif et pour accéder à des bénéfices secondaires promis, devenir un héros dans le pur imaginaire, dans le fascinum. En fin de parcours, le sujet est hors-chaîne, un tout seul rattaché seulement et directement à dieu : *Allahou akbar*.

Il n'y a pas là de phénomène d'emprise car il s'agit plutôt d'user d'un climat durable de connivences, d'un « je vous ai compris », et de relations intimes et secrètes amenant le sujet

à se couper dans le réel de ses liens familiaux. Le sujet devient un acteur structuré par la conversion, pantin d'une communication fondée sur la manipulation.

Internet est devenu une véritable base de lancement (de la fusée Jouissance): c'est Cap Cadaveral. L'émergence d'actions terroristes isolées menées par un homme seul interroge. Il y a un S₁-mage (essaimage) qui provoque la mise à feu brutale de ces missiles humains.

Ces hommes libèrent leur violence ciblée pour se désintégrer ou se faire désintégrer ensuite: point de retour sur terre. Exclusion du sujet dans le réel. Comment faire avec un réel qui ne se résorbe pas? S'y résorber, s'y plonger, ne plus faire qu'un avec lui. Par leur acte, ils espèreraient obtenir une nouvelle nomination, celle de martyr et ainsi accéder à toutes les vierges virevoltant autour du Prophète.

Attention! Nous pourrions nous croire du bon côté de l'histoire.

Mais c'est oublier que le capitalisme croît sur un terreau étrangement composé d'ingrédients comparables à celui des terreau-ristes: manipulation de la langue en modifiant celle-ci, en la rendant incompréhensible par nombre de sigles, abréviations, anglicisations, acronymes, néologismes, diktat de l'image et de la transformation des corps sous couvert des progrès de la science, diktats sociaux et managériaux violents conduisant à des passages à l'acte suicidaires ou à des meurtres tels ceux commis sur des DRH.

La société de consommation devient elle-aussi virtuelle avec la cyberconsommation, ce ne sont plus les Sirènes qui guettent là mais les Amazon(es). La violence ici n'apparaît pas aussi nette (bien que sur le Net!), pourtant les procédés de captation, d'accrochage, de persuasion à des fins commerciales sont à peu de choses près identiques à ceux du recrutement des terroristes. La Toile fait son œuvre, emportant chacun dans une danse continue où les messages publicitaires délivrés par les cookies remplacent les stroboscopes. Nous constatons régulièrement que l'ordinateur sait tout de nous, de nos goûts, de nos dernières sessions de surf sur le net. Alors, pour espérer un peu d'intimité et ne plus se sentir ainsi poursuivi, nous passons beaucoup de temps à refuser poliment de manger ces fameux cookies.

La société politique n'est bien entendu pas différente, elle utilise exactement les mêmes ressorts. Elle fait ouvertement la promotion des techniques comportementales: dernièrement en conditionnant les prises en charges des psychologues à leur usage¹, et pendant la pandémie pour faire passer des messages politico-sanitaires en évoquant la guerre et en égrenant le décompte journalier des morts afin de nous tenir par la sidération. Le dernier outil à la mode serait l'usage du *Nudge*, un coup de coude et ça repart, moyen d'allure inoffensive, voire amusant, pour nous faire prendre le bon chemin: par exemple coller une mouche au fond des urinoirs pour favoriser la précision du jet urinaire de ces messieurs. Il semblerait que les plus fervents promoteurs de ces techniques validées de manipulations positives soient surpris de l'engouement pour des usages moins nobles. L'expérience d'Einstein n'a donc pas suffi. Peut-on réellement les croire si candides?

Malgré tout, le politique fait encore usage de la parole. Mais cette parole politique devient violence quand elle déforme la réalité de la situation. Fabrice Humbert² dénonce « la dévitalisation des mots du pouvoir », « l'usure des mots », l'usage d'un « lexique d'apparat »

1. Cf. l'arrêté du 10 mars 2021 relatif à la définition de l'expertise des psychologues.

2. HUMBERG Fabrice, *Les mots pour le dire, De la baine et de l'insulte en démocratie*, Tracts Gallimard, n° 24, 2021.

auquel manque le sens, l'usage d'un langage qui ne dit pas ce qu'il dit en passant par le mensonge, la dépersonnalisation du discours individuel, jusqu'à la répétition qu'il pointe comme fossilisant les responsables politiques, les faisant devenir eux-mêmes « un élément de langage ». La politique est depuis longtemps un théâtre, ce qui implique que ne peuvent être représentés et s'exprimer que ceux capables de porter un masque persona, mais cela implique aussi l'usage d'un jeu, d'une illusion et de semblants.

La nouvelle cartographie du monde est réduite à des tweets, la vérité sort des tableaux Excel, les actions perdent leur significations dans l'effondrement du langage, les adjectifs emphatiques voilent le vide des discours.

La parole magique est force du politique, la parole est acte et seul existe ce qui est parlé. De fait, l'omission devient violence. Et à la violence répond la violence dans une tentative de donner du sens, de sortir de ce vide, de ne pas se laisser symboliquement éliminer.

La nuance disparaît des discours, la scène est libre pour la certitude et les excès dont elle est drapée. La jouissance est à l'œuvre, se nourrit de sa propre ivresse et dégage une force d'attraction, voire une fascination : la radicalisation touche aussi le politique, il n'est que de voir les progrès des populistes. Sur ce point, capitalisme, politique et terrorisme se rejoignent, empêchant avec la complicité des outils du net, la pensée et l'exercice partagé de la parole, seuls véritables freins à une action trop immédiate. Mais cet acte germé dans le ventre virtuel d'internet jaillit dans le réel avec une telle violence qu'il convoque nombre d'entre nous à faire repli dans le virtuel pour en soutenir l'existence. La continuité et la concomitance du virtuel et du réel provoque et maintient de manière insidieuse une confusion dans la perception des événements, une amplification permanente de jouissance nous faisant passer sans cesse de la terreur à l'oubli tant l'ingurgitation des *news* est rapide et la digestion impossible. Nous traversons sans cesse tous les états émotionnels et confusionnels sans possibilité d'y nouer du symbolique, ce qui peut laisser certains dans une perte de tout repère subjectif. Dans une telle ambiance générale, la psychose ordinaire ne peut que s'installer, c'est internet qui indexe la loi et non plus le Nom du père.

Quelles issues à la pollution numérique de nos chères têtes ? Comment maintenir une capacité de discernement, de doute créatif sans plonger dans le scepticisme et de là dans la théorie du complot ?

Censurer internet est chose vaine tant le système est fait pour se régénérer lui-même dans un engendrement perpétuel. Il faut donc agir en amont par l'éducation en particulier, par l'accès à l'écoute, à la parole échangée, par l'accès au dialogue entre des individus palpables en chair et en os, corps présents dans l'échange. Garder vivants les signifiants apparaît la voie nécessaire de traitement du réel par un effort de poésie.

Le Sans scrupules

Le triomphe de la pulsion de mort ou L'éclair de l'instant mué en impitoyable illusion

La psychanalyse en tant que *théorie de l'inconscient psychique* [...] peut devenir indispensable à toutes les sciences qui s'occupent de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions, tels l'art, la religion et l'ordre social.¹

AU FIL DES ÉCRITS de Freud, il est remarquable que son travail ait été soutenu par l'art, la littérature, la religion, l'histoire, ou la mythologie. Pourtant, à ne pas ignorer la politique de son temps, Freud ne la mentionna pas directement.

Ses correspondances à Martha en 1885 pour dire de Paris ses craintes du « peuple des épidémies psychiques [et] des convulsions historiques de masse » ou celles sur la barbarie national-socialiste et la Première guerre mondiale ; tout comme celles à Fliess, de février 1898, sur « L'Affaire Dreyfus »², sont autant de jalons et d'effractions qui nourrissent à la fois des doutes et de vives critiques à l'encontre de ses écrits dans lesquels il s'opposa résolument à toutes formes d'illusions.

Pourquoi la guerre ? Malaise dans la civilisation, L'avenir d'une illusion, L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Considérations actuelles sur la guerre et la mort viennent cerner ce qui du malaise reste impossible ou ce qui de la violence et de l'agressivité marque un au-delà inanalysable et irréductible. Aussi, dira-t-il de la guerre alors personnifiée, qu'« en proie à une rage aveugle, elle renverse tout ce qui lui barre la route, comme si après elle il ne devait y avoir pour les hommes ni avenir ni paix.³ »

Mais, retenons *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), qui par son titre illustre que l'objet politique préoccupa Freud et qu'il ne pouvait ignorer le principe de réalité dans un temps de conceptualisation de la pulsion de mort. Freud constate alors par ses travaux l'échec des dispositifs de la famille, de l'État, de la société, tous trois organisés pourtant dans le but d'éviter le malaise.

Nous le remarquons à propos des événements qui nous sont contemporains, les semblants se brisent, les illusions se fracturent et s'entrouvrent jusqu'à révéler, par le passage à l'acte, le refus de toute division (subjective), de toute contradiction. Ces passages à l'acte viennent un à un faire taire le sentiment de culpabilité, jusqu' alors retourné sur le sujet lui-même en guise d'économie de l'agressivité, qui se trouve désormais projeté sur l'autre, désignant alors l'étranger, le différent, le radicalement autre, objet d'exclusion et conditionnant son élimination. Ce retournement, sur l'axe imaginaire, « traiter en ennemis tous ceux qui restent en dehors » du sujet, ce délire que l'autre serait cet étranger, ce *pharmakos* porteur de maux favorable à la cohésion de la communauté, participent des fondations de cette communauté sur « le narcissisme des petites différences⁴ ». L'appel à la ségrégation « réalise plus complètement le rêve de suprématie mondiale ».

Freud analyse combien la cohésion et l'adhésion, comme effets de l'identification, marquent les institutions que sont l'Armée et L'Église. L'Armée et L'Église peuvent être considérées comme des mécanismes de défense contre les phénomènes de désagrégation qui les menacent toujours de l'intérieur : l'Armée n'a de cesse de résister à la panique ou à la débandade, et l'Église au sectarisme ou à l'intolérance. Or, pas même le sentiment religieux viendrait panser ce malaise et pour ce qui nous intrigue ici, le fanatisme viendrait s'y loger telle une faille redoublée dans laquelle s'abîmerait le sujet.

1. FREUD Sigmund, *La question de l'analyse profane* (1926), in *Œuvres complètes XVIII*, Éd. PUF, Paris, p. 1-92.

2. Zola nous tient en haleine. « Quel brave homme ! Le comportement abject des Français m'a

rappelé tes réflexions, qui me furent d'abord désagréables, à propos de La décadence de la France. »

3. FREUD S., « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 13.

4. FREUD S., *Le Malaise dans la civilisation*, Éd. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 123.

Désenchantement, désillusion, vanité, idéaux et nostalgie sont autant de signes que l'homme, non content d'avoir égalé Dieu par la science et la technique, ne s'y trouve pas plus heureux. « L'homme d'aujourd'hui, nous dit Freud, ne se sent pas heureux »⁵ dans sa ressemblance avec Dieu. D'autant que « des époques lointaines apporteront, [...] des progrès nouveaux, vraisemblablement d'une ampleur inimaginable, augmentant encore davantage la ressemblance avec Dieu ».

Et pourtant, quelques-uns s'y croient à lui ressembler ou à l'être. En son nom, l'acte.

Freud relève donc « la détresse psychique de la masse⁶ » à ne rien vouloir savoir du penchant « de l'être humain au mal, à l'agressivité, à la destruction et, du coup, aussi à la cruauté.⁷ »

Entre servitude volontaire et déni de l'agressivité, l'homme de la masse ignore tout autant son masochisme fondamental. Freud conclura que la politique est une des figures de l'échec de la culture à apaiser le malaise.

Cependant, il reste prudent et n'opère pas de son étude politique une psychanalyse appliquée, « Il est dangereux, dit-il, de les arracher à la sphère où ils ont vu le jour et se sont développées⁸ », mais relève de leurs rapports une analogie.

Psychanalyse et politique donc. Telle une tentative de lecture de leur rapport. Et pourtant, si nous filions l'analogie entre psychanalyse et politique, nous devrions en relever le pivot à savoir, la pratique et l'acte. À se croiser pour se distinguer, le psychanalyste et l'homme politique ne bondissent qu'une fois à savoir saisir le moment opportun.⁹ Face à la question de l'éventuelle solution politique, Freud lève la duperie des solutions énoncées par les prédicateurs et met en garde contre ceux qui des « révolutionnaires les plus farouches » et des « dévots les plus dociles¹⁰ » annonceraient avoir La solution.

Or, Freud énonce que « la psychanalyse est l'art de l'interprétation. »¹¹ Là où homme politique et psychanalyste opèrent de l'acte, à supposer avec tact et mesure, il s'agit dans le registre de l'interprétation de saisir le moment opportun à surprendre l'Autre (du langage) et en débusquer l'effet.

C'est alors que Lacan relève la question de l'inconscient et de la politique au travers de cet aphorisme relevé dans son séminaire *La logique du fantasme*: « Je ne dis même pas la politique c'est l'inconscient, mais tout simplement l'inconscient c'est la politique.¹² » Les dimensions du temps et du savoir sont ici convoquées. Quel serait l'instant propice pour que l'opération ait chance de production ? Serait-ce un savoir sur le temps, sur le rythme et sa césure ? L'action politique et l'acte analytique ne peuvent se réduire à la notion de durée mais n'ont chance d'opérer qu'à être saisis d'un fragment.

Pour autant, la scansion dans la série (a)rythmique peut se colorer de violence ou de brutalité, nous enseigne Freud dans « La question de l'analyse profane » lorsqu'il met en garde et demande « à quoi reconnaît-on le moment opportun ? »

« C'est l'affaire d'un tact, répond-il, qui peut être considérablement affiné par l'expérience. Vous commettez une faute grave si, par exemple, dans votre souci d'abrégé l'analyse, vous jetez vos interprétations à la tête du patient dès que vous les avez trouvées. »

Ici, est visé l'efficace. C'est aussi par ces relevés analogiques que nous rapportons politique et psychanalyse à s'en disjoindre fondamentalement de leurs boussoles éthiques respectives.

5. FREUD S., *Ibid.*, p. 87-88.

6. FREUD S., *Ibid.*, p. 126.

7. FREUD S., *Ibid.*, p. 132.

8. FREUD S., *Ibid.* p. 171.

9. LACAN Jacques, *Le séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-55, Paris, Seuil, 1980.

10. FREUD S., *Le Malaise dans la civilisation*, Éd. Points Essais, *op. cit.*, p. 172.

11. FREUD S., « Psychanalyse et théorie de la libido », *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, Paris, PUF, 1985, p. 51-57.

12. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *La logique du fantasme* (séance du 10 mai 1967), inédit.

Lacan ne dit pas la psychanalyse c'est la politique mais bien « l'inconscient c'est la politique » à n'en viser que l'acte et ses effets. Il s'agit là de relever l'instant de la nécessité et de la contingence par lequel le praticien intervient promptement, sans durée. Ce que sans doute l'acte marque-t-il à ouvrir un espace historique et en soit inscrit comme tel. « Le lion ne bondit qu'une fois »¹³ évoque Freud pour dire l'insuccès de l'indécision et marquer du bond l'avant et l'après que découpe l'acte... Il n'y a d'histoire que d'actes.

« Si Thémistocle et Périclès ont été de grands hommes, c'est qu'ils étaient bons psychanalystes », énonce Lacan dans son Séminaire de 1954, [de bons psychanalystes] « à même de répondre ce qu'il faut à un évènement »¹⁴. Ce qu'il appelle la bonne interprétation.

En somme, l'efficace de l'acte se constaterait à rebours par la saisie de l'occasion de celui qui la rencontre ; là où l'acte serait débarrassé de son surcroît de maîtrise et de certitude et l'interprétation prompte à la découpe de l'enveloppe des dits à y révéler l'*a* (l'os).

Atermoiements, lenteurs et incapacités à conclure participent à ce que l'acte vienne y opérer. Bonne pioche pour le psychanalyste et l'homme politique à ceci près que l'homme politique non averti, sans véritable clinique de l'action politique, tend à pervertir l'acte pour un usage et un but qui se rapporteraient à l'idéal ou aux idéaux soutenus par les rejetons de la pulsion de mort, ou pire viser la jouissance de l'Autre à s'en vouloir l'instrument et l'auteur. Non sans angoisse suscitée.

C'est ici que se séparent homme politique et psychanalyste : d'un acte commun aux visées distinctes.

Le propos d'aujourd'hui tend à concerner le meneur bien plus que l'homme politique. Ce meneur qui saisit l'opportunité et la conjoncture à l'envers de l'analyste, afin de répondre à cette autre sentence que « la fin justifie les moyens. » « Le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité ou, pour nous servir de l'expression de M. Le Bon, elle a soif de soumission. Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de l'idéal du moi. »¹⁵ Et d'ajouter : [...] « *il faut que le sujet qui subit la suggestion soit animé d'une conviction qui repose, non sur la perception ou sur le raisonnement, mais sur une attache érotique* ».

Ce besoin d'autorité des masses plongées dans le malaise que relève Freud, permet la mise en place d'une individualité en position d'idéal du moi. Reprenons cette analyse au principe de la communauté définie ou entendue comme ce qui fait « comme Un ». Les traits ou les propos du meneur ne peuvent s'habiller de la vertu d'apaiser les souffrances communes engendrées par la « nostalgie du père », qu'à condition qu'aucun ne puisse prendre cette place mais supposer plutôt une autorité que personne ne possède. Freud relève que la figure du grand homme vient en place de celle recherchée en vain à même d'atteindre à la dimension divine qui « en autorisera plus d'un à se hausser jusqu'à l'absence de scrupules »¹⁶.

Voilà le « Sans scrupules », celui qui, sans cailloux dans la sandale ni symptômes, s'élève à l'indignité de la Chose publique, d'une position de pouvoir, aux assises de la tyrannie.

La question de ce savoir détenu par un seul qui saurait (qui sait) mieux lire que tout autre – à interpréter au moment opportun une conjoncture, une contingence, un instant hors sens, qui dérouté la communauté et résonne comme source du malaise – serait ici perçu comme instant

13. FREUD S., « L'analyse avec fin et l'analyse dans fin », *Résultats, Idées, Problèmes*, op. cit. PUF, 1985, p. 231-268, p. 234.

14. LACAN J., *Le séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit.

15. FREUD S., « Psychologie collective et analyse du moi », op. cit., p. 58.

16. FREUD S., *Le Malaise dans la culture*, O. C., XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 207.

crucial et électif de cet homme. À quoi s'articule alors des éléments de réalités, des exemples concrets détachés de tout contextes, des bribes elles-mêmes prises comme savoir absolu à venir illustrer l'interprétation ou lui donner consistance. Un signifiant tout seul peut faire office de savoir absolu sur le versant du cri de ralliement, d'allégeance et/ou de reconnaissance. À ces révélations, de cette exemplarité ou de cet héroïsme, l'obéissance et la croyance n'ont plus qu'à s'amarrer. L'adepte dépose alors sa grandeur et son héroïsme au pied du chef, revêtant les habits de l'investi et du missionné au nom d'Un. Cette aptitude à déchiffrer, à interpréter les énigmes ou à donner un sens à des menaces, à proférer des solutions à des conjonctures politiques données, nourrissent l'allégeance à l'Un.

Rappelons le propos de Lacan quant au savoir organisé des hommes politiques qui les consacrent comme tels, porteurs d'une vérité qui échappe à un savoir établi reconnu par ceux qui s'y réfèrent comme à un idéal révélé. « *Qu'y a-t-il de plus bête que le maître primitif ?* » demande Lacan. « *C'est le vrai maître.* » « *Nous avons tout de même vécu assez longtemps pour nous apercevoir de ce que ça donne quand ça les reprend, les hommes, l'aspiration à la maîtrise ! C'est quelque chose que nous avons vu pendant la guerre, erreur de politique de la part de ceux qui avaient dans leur idéologie de se croire les maîtres, de croire qu'il suffit de tendre la main pour prendre quelque chose, le saisir.* »¹⁷

Cet énoncé sur le vrai prend valeur de vérité et d'absolu en réponse au trou du savoir (dans le symbolique) et réponse à l'effroi d'une rencontre dans le réel. Ce « vrai » dont parle Lacan n'est que le produit issu des contradictions et des divisions sociales et politiques telle l'expression d'une conjoncture incompréhensible, hors sens, indéchiffrable pour la majorité des hommes qui la vivent. Lacan parle alors de « l'orthodoxie d'un moment » articulée au destin pulsionnel et à l'investissement libidinal de cet individu « meneur ». « Toute orthodoxie suppose à l'horizon un « pour tous » qu'il convient d'orienter par la garantie de la seule opinion vraie. »¹⁸

L'hérésie d'une orthodoxie momentanée, en ce que la vérité de l'Un ne relève d'aucune *epistémè*, favorise la fascination comme toutes les craintes imaginaires face au suspens du temps et à l'absence de durée. Le discours fanatique ne permet pas la césure temporelle qui permettrait le passage et l'ouverture sur un autre moment mais maintiendrait le suspens, l'effroi et le vertige auprès des disciples et de la communauté. Outre l'absence d'un savoir organisé inscrit dans une temporalité, l'imaginaire de la croyance ne cesse de croître à partir du signifiant tout seul (injonctif ou « adhésif ») et la conviction de se renforcer (fanatisme, *fakenews*, théories du complot...).

L'Un se trouve alors en position d'idéal du moi. La recherche de sécurité absolue, la demande de protection sans limite, la disparition du sentiment de culpabilité et de la honte sont autant de points qui ouvrent la voie à l'agressivité. Ce cortège ne se déplace pas sans le conservatisme de la pulsion octroyant une place au culte du Un tout seul, à la purification et à la ségrégation.

Aussi glaçante que le gel de signifiants, l'impossible satisfaction de la pulsion joue sa partie... monolithe, exigeant à tout prix la disparition de ce qui fait mouvement et révélant sans cesse son expression sanguinaire dans le champ des illusions et notamment, celui de la politique.

17. LACAN J., *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 25-26

18. LAURENT Éric, « *Lacan, bérélique* », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 197-204.